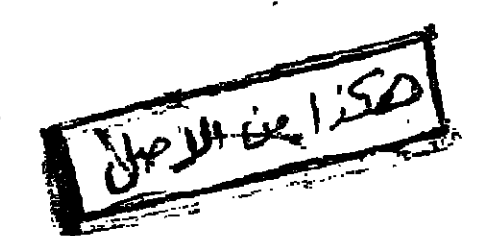


Le Monde des livres

Le Monde

15, rue Falguière, 75501 Paris Cedex 15

CINQUANTIÈME ANNÉE – N° 15385 – 7 F

VENDREDI 15 JUILLET 1994

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

Les Serbes au pied du mur

A moins d'une semaine de l'expiration de l'ultimatum lancé aux belligérants en Bosnie, la communauté internationale poursuit les pressions pour faire entériner son plan de paix. Si Croates et Musulmans penchent en faveur du « oui », les Serbes, eux, ne cachent pas leur mécontentement. C'est le constat qu'ont pu faire les ministres français et britannique des affaires étrangères, Alain Juppé et Douglas Hurd, en tournée dans l'ex-Yougoslavie. Le message qu'ils ont lancé aux Serbes a pourtant été clair. La communauté internationale ne tolérera pas de « oui mais ». Les Serbes ont donc jusqu'au mercredi 20 juillet pour trancher.

Le leader des Serbes de Bosnie, Radovan Karadzic vient implicitement d'opposer une fin de non-recevoir au nouveau plan de paix. Si ce document assure la fameuse continuité des terres serbes, il exige des Serbes de Bosnie qu'ils rétrocèdent 20 % des territoires contrôlés par leur armée et qu'ils renoncent à leur fusion avec la Serbie.

EN mai 1993, le parlement de Pale avait rejeté le plan Vance-Owen qui offrait un partage semblable du pays entre les trois communautés ethniques sans toutefois écarter toute possibilité de rattachement de leurs territoires à la Serbie comme cela est stipulé aujourd'hui. Le refus du « parlement » serbe de Bosnie est donc prévisible.

Cependant, le camp serbe paraît divisé sur la réponse à donner aux grandes puissances. L'homme fort de la Serbie, Slobodan Milosevic, a promis à MM. Juppé et Hurd de « réfléchir aux propositions » de la communauté internationale. Depuis que les cartes de partage de la Bosnie ont été présentées le 6 juillet dernier à Genève, le dirigeant de Belgrade semble prôner la signature du nouveau plan de paix. La presse officielle fait campagne en faveur du « oui ». La télévision de Belgrade boude le leader des Serbes de Bosnie, que Slobodan Milosevic a pour sa part refusé récemment de recevoir. Quant au président de la Fédération serbo-monténégrine, Zoran Lilic, il estime que les Serbes ne doivent pas être les « otages » de leurs « frères » de Bosnie.

LA priorité de Belgrade demeure, certes, la levée des sanctions internationales qui asphyxient l'économie du pays. Mais reste à savoir si Slobodan Milosevic est prêt à exercer toutes les pressions à sa disposition pour arracher un « oui » à ses alliés de Pale.

Le temps presse, et rien n'indique pour le moment que les déclarations de M. Milosevic en faveur de la paix seront suivies d'effet. La classe politique en Serbie est plutôt hostile au plan international pour la Bosnie. L'opinion publique, cependant, ne cache pas son inquiétude. Un refus provoquerait le retrait des « casques bleus » et entraînerait tôt ou tard directement la Serbie dans la guerre. La population ne semble pas prête à en payer le prix.

page 4

Premier ministre luxembourgeois

M. Santer succéderait à M. Delors à la tête de la Commission européenne

Les chefs d'Etat et de gouvernement de l'Union européenne n'ayant pu se mettre d'accord, le 25 juin à Corfou, sur le nom du successeur de Jacques Delors à la tête de la Commission de Bruxelles, la décision doit être prise, vendredi 15 juillet, lors d'un sommet extraordinaire dans la capitale belge. Le premier ministre luxembourgeois, Jacques Santer, est largement favori. Le gouvernement français paraît s'être rallié à cette candidature bien qu'elle comporte le risque, sous la pression des Britanniques et d'autres « eurosceptiques », d'une réduction des pouvoirs de la Commission et d'un coup de frein à l'intégration européenne.

BRUXELLES (Union européenne)

de notre correspondant

Prisonniers de l'enchaînement néfaste qu'a provoqué le veto mis par John Major à la désignation de Jean-Luc Dehaene comme successeur de Jacques Delors à la présidence de la Commission européenne, les chefs d'Etat et de gouvernement des Douze, s'il se confirme qu'ils portent finalement leur choix sur Jacques Santer, s'apprêtent à assèner un coup sévère à l'institution et, par là même, à la construction communautaire.

M. Santer est certainement un homme honnête et soucieux du bien public, comme l'illustre la confiance que lui témoigne les électeurs luxembourgeois. Mais il est le chef de gouvernement d'un pays de moins de quatre cent mille habitants et rien n'est venu indiquer dans sa gestion passée, notamment lorsqu'à deux reprises il présida le Conseil européen (en 1985 et en 1991), qu'il ait le souffle suffisant pour surmonter ce handicap.

Le premier ministre belge, M. Dehaene, aurait eu lui aussi à faire ses preuves, mais sa capacité à gérer dans son pays, de façon constructive, une situation politique difficile, et son habileté à conduire les travaux du conseil européen faisaient de lui un candidat sur lequel il semblait raisonnable de parier. Fédéraliste pragmatique, il paraissait ainsi bien armé pour guider les débats sur l'organisation politique et institutionnelle de la « grande Europe », le morceau de bravoure de la prochaine législature communautaire.

C'est ce que redoutaient les Britanniques. Gageons qu'au bout du compte, ils applaudiront à la baisse de régime imposé à la Commission, faisant valoir à leur opinion « eurosceptique » qu'en affaiblissant ainsi le symbole du pouvoir supranational, on écarte définitivement le danger de voir l'Union évoluer vers une quelconque forme de fédéralisme.

PHILIPPE LEMAITRE

Lire la suite page 4

Les 14 juillet de François Mitterrand

Chaque année depuis 1981, en plein Tour de France, l'hôte de l'Elysée distille de « petites phrases » sur l'air du temps

Au soir de ce 14 juillet-là, c'est Bernard Hinault qui porte le maillot jaune. Le « blaireau » règne sur le Tour de France et François Mitterrand a pris ses quartiers sous les lambris dorés du palais présidentiel. Pour la première fois dans l'histoire de la V[e] République, cè 14 juillet 1981, un chef de l'Etat issu de la gauche descend les Champs-Elysées avant le défilé militaire. Deux mois auparavant, l'ancien premier secrétaire du Parti socialiste avait terrassé le président de la République sortant, Valéry Giscard d'Estaing.

La droite n'en revenait pas et *« le peuple de gauche »* avait arrosé son bonheur, le 10 mai, sous les trombes d'eau de la place de la Bastille à Paris. Pour la réception offerte dans les jardins de l'Elysée, ce premier 14 juillet de gauche, il y a moins de robes de grands couturiers que d'habitude. Pierre Mauroy est premier ministre, les communistes sont au gouvernement, la chanteuse Dalida fait partie du paysage et M. Mitterrand confie qu'il a *« renoncé à certains plaisirs que la vie présidentielle ne compense pas »*. Ouvrant une tradition – son invitation dans le journal télévisé de 13 heures –, le président se déclare « *surpris* » par sa propre élection et par le raz-de-marée socialiste aux législatives. *« J'ai été débordé par cette adhésion populaire*, dit-il. *Maintenant je suis au travail dix heures par jour. »*

L'année suivante, « Bernard » et M. Mitterrand portent toujours le maillot jaune. A la tête de la CGT, Georges Séguy a cédé le sien à Henri Krasucki. Ce 14 juillet 1982 est moins joyeux que le précédent. Un début de morosité s'est substitué à l'état de grâce. M. Mitterrand admet la nécessité de participer personnellement à l'explication de la politique gouvernementale qui coince sur le plan économique et social.

OLIVIER BIFFAUD

Lire la suite page 8

Le Brésil retrouve l'Italie en finale de la Coupe du monde de football



Vingt-quatre ans après avoir disputé l'une des plus belles finales de l'histoire de la Coupe du monde de football, le Brésil et l'Italie se retrouveront dimanche 17 juillet sur la pelouse du Rose Bowl de Pasadena (Californie).

pages 12 et 13

Corée, dernier pays à réunifier

Le splendide isolement de Pyongyang ne pourra durer éternellement même si le Nord et le Sud vivent encore sur deux planètes différentes

Alexandre mort, ses généraux se disputent le pouvoir. La règle s'est vérifiée cent fois, avec naturellement quelques exceptions, comme celle de l'Espagne, due essentiellement au fait que Franco s'était trompé – heureusement – sur les idées du roi Juan Carlos et sur l'emprise de l'éducation qu'il lui avait fait donner dans ses écoles militaires. La Corée du Nord sera-t-elle une autre exception ? Tout pour le moment paraît s'y dérouler comme sur du papier à musique, mais une autre règle veut qu'un chef à la personnalité très forte ait tendance à écraser celle de sa progéniture : jusqu'à un passé très récent, Kim Il-sung veillait non seulement à s'occuper lui-même de tout ce qui concernait les relations avec l'étranger et avec la Corée du Sud, mais à empêcher tout contact entre son fils chéri et le monde capitaliste. Jimmy Carter, par exemple, n'a pas pu voir Kim Jong-il. Il en va de même de tel homme d'affaires de Séoul qui s'est récemment rendu à Pyongyang.

Dans ces conditions, c'est la sagesse qui pousse la plupart des commentateurs à ne pas prendre de pari sur la longévité politique du nouveau « grand leader », qui paraît déjà avoir un concurrent potentiel en la personne de son frère, revenu récemment d'Helsinki où il était ambassadeur. Son intronisation sans histoire peut tout simplement vouloir dire que les dirigeants nordistes, conscients de l'extrême gravité de la situation économique de leur pays, veulent d'abord éviter de donner l'impression, à l'intérieur comme à l'extérieur, qu'ils ne maîtrisent pas les événements.

On s'est étonné de leur décision de n'inviter aux obsèques aucun dirigeant étranger. Tout, sans parler de l'insuffisance du parc hôtelier de la capitale et des stocks alimentaires disponibles, concourt pourtant à l'expliquer :

a) Le régime a poussé le nationalisme et le repli sur soi à l'extrême. La vérité officielle – qui n'a que de lointains rapports avec la vérité tout court enseigne – par exemple que les Nord-Coréens, sous la conduite de leur héroïque dirigeant, sont venus pratiquement seuls à bout des Japonais en 1945 et des Américains en 1953.

ANDRÉ FONTAINE

Lire la suite page 6

Le redressement des matières premières

Amorcée à l'automne, la hausse du prix des principales matières premières s'amplifie. Exemple extrême, celui du café, dont les cours ont augmenté de près de 200 % depuis le début de l'année, à la suite du gel d'une partie des plantations brésiliennes. Si la reprise dans les pays industrialisés explique ce redressement, l'intervention des fonds de placement alimente une spéculation aux effets imprévisibles.

page 18

Baisse de certains loyers

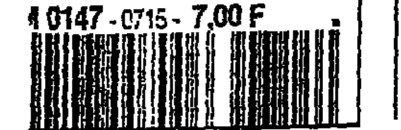
Pour la première fois depuis 1961, l'indice du coût de la construction a reculé au premier trimestre 1994 (– 0,59 % par rapport au premier trimestre 1993). Pour déterminer si cette baisse se répercute ou non sur les loyers, les locataires dont le loyer est indexé sur l'indice de ce trimestre devront vérifier sur leur bail qu'une clause de révision prévoit toutes les variations à la hausse ou à la baisse de l'indice.

page 18

Auguste Herbin, cubiste abstrait

On connaît Picasso et Braque, les maîtres du cubisme. On connaît moins Auguste Herbin (1882-1960). Il était « fauve » en 1905, il puisera dans Cézanne une peinture cubiste originale : colorée et surtout abstraite. On découvre son œuvre à Céret (Pyrénées-Orientales), notamment son fameux alphabet où à chaque lettre correspondent une couleur, des formes et des sons.

page 17



A L'ÉTRANGER : Allemagne, 3 DM ; Antilles, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Côte-d'Ivoire, 590 F CFA ; Danemark, 14 KRD ; Espagne, 200 PTA ; Grande-Bretagne, 95 p. Grèce, 300 DR ; Irlande, 1,30 £ ; Italie, 2 400 L ; Liban, 1,20 USS ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 8 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal Cont., 200 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 550 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 2 FS ; Tunisie, 850 m ; USA, 2,50 $ (N.Y. 2 $)



TÉLÉVISION PUBLIQUE

Avant qu'il ne soit trop tard

Les inquiétudes se multiplient à propos de l'avenir de la télévision publique. A l'origine du malaise créé par la concurrence des chaînes privées, la question des ressources publicitaires. Jacques Kirsner s'interroge sur les modes de financement du service public, qui, selon lui, doivent être différents de ceux du privé.

par Jacques Kirsner

VOILA des années que je manifeste mes inquiétudes sur les dangers qui menacent la télévision de service public. Des années. Les récents développements confirment les *craintes qu'on pouvait nourrir*. Précisons d'emblée que les hommes ne sont pas en cause. La quantité est en train de se transformer en qualité, faisant craindre le pire : l'implosion. Spectacle. Tout doit être spectacle. La conquête de la manne publicitaire est devenue une telle *obsession, une telle nécessité*, qu'elle affecte tous les programmes, fait chuter les meilleurs.

Un journaliste – des plus rigoureux – organise-t-il un débat politique qu'il propose pour ce «choc» annoncé des gants de boxe aux deux hommes politiques... L'un des responsables de l'information lors de la campagne des élections européennes *soulignait* dans la presse la difficulté *de trouver des «têtes d'affiche»* attractives, un «casting» séduisant. *Un ancien animateur* d'une chaîne commerciale évidemment «populaire» fut donc convié à avouer ses turpitudes fiscales et financières, en public, espérant, comme il le déclara – si l'Audimat était au rendez-vous –, obtenir *une émission... Faut-il* rappeler la disparition des *émissions sur le cinéma, le théâtre*, les arts en général, le désert des *émissions* pour les plus jeunes?

Répétons-le, les hommes ne *sont pas en cause. Le service* public court à sa perte, tourne le dos à la dignité, à l'ambition, à l'intérêt général; parce qu'il est intoxiqué par son mode de financement – comme par une drogue – : la publicité. Le service public ne peut plus dépendre de la publicité pour son existence. La publicité répond à des critères commerciaux, qui exigent des *préoccupations, des émissions* conçues pour cette rentabilité. Ce n'est pas un problème moral, mais un problème de nature. La publicité contamine le service public.

La finalité de la télévision commerciale c'est d'abord de dégager des profits, de vendre un maximum d'espaces publicitaires. Pour exister, le service public exige d'abord et avant tout un autre mode de financement. *C'est une condition absolue*. A télévision publique, fonds publics. A télévision commerciale, recettes publicitaires. Seule cette séparation drastique, radicale, évitera que les chaînes du *service public se transforment* en entreprise visant des parts de *marché*. France 2, France 3, s'épuisent dans une concurrence qu'elles ne peuvent soutenir sauf à les condamner à toutes les dérives.

Des émissions ambitieuses témoignent que le pire n'est pas *toujours sûr* : de «Envoyé spécial» à «Bouillon de culture» en passant par «la Marche du siècle», elles montrent la voie. De même, lors du conflit du CIP, des centaines de jeunes purent dialoguer sous l'autorité remar*quable d'un animateur avec un* ministre du gouvernement. *Celui-ci déclarait* en conclusion, en substance : si j'avais eu cette discussion auparavant, nous n'aurions certainement pas présenté ce projet... S'il revient sur son terrain, le service public occupera un espace considéra*ble, absolument nécessaire à la* République, à la vie sociale et *politique*.

Danger pour les libertés

Répétons-le, les objectifs des chaînes du service public ne pourront se distinguer des chaînes commerciales que si leur *financement ne relève pas de* la même source. Ajoutons que la suppression de la publicité sur le service public dégagerait des ressources pour la presse écrite, aujourd'hui en danger, permettrait au câble de se développer, aux chaînes locales, peut-être, de voir le jour. Je ne prétends évidemment pas que *la suppression* de la publicité réglera tous les *problèmes. Ce n'est pas une* condition suffisante, mais *nécessaire.*

Ainsi, j'ai toujours émis les plus vives réserves sur la loi instaurant une présidence commune aux deux chaînes de télévision, considérant cette disposition inadaptée, voire liberticide. Confier à un seul groupe d'hommes le soin de diriger deux médias d'une telle importance *pour la nation*, c'est faire courir le risque d'une *normalisation dans un domaine* qui, plus que tout autre, implique liberté, diversité, tolérance, mesure.

Mais l'urgence est ailleurs. Tous ceux qui travaillent dans le secteur audiovisuel s'interrogent sur l'avenir du service public. Les gouvernements de gauche ont là comme ailleurs foulé aux pieds les convictions qu'ils prétendaient *défendre. Des rumeurs* rapportées par la presse font *état d'une possible privatisation* d'une chaîne de service public, à l'initiative du gouvernement. Ce débat, à l'évidence, dépasse le cadre du petit écran : c'est la notion même de service public qui est en cause. Mais c'est un symbole. Rien ne changera sans que tous ceux qui y travaillent *mais, plus généralement,* tous les citoyens s'engagent dans ce débat et se mobilisent. Il est peut-être encore temps de changer de cap.

► **Jacques Kirsner est scénariste et producteur de cinéma et de télévision.**

JEUNESSE

On ne sortira pas de la crise comme on y est entré

Alors que les indicateurs économiques laissent espérer une amélioration de la conjoncture, le ministre de l'environnement s'interroge sur le sens de la croissance. Se *défiant* de la société de consommation, il appelle de ses *vœux l'émergence d'un système* de valeurs nouveau, spirituel *et culturel*.

par Michel Barnier

JOUERONS-NOUS une *reprise* ou une création? Le rideau se lève sur le troisième millénaire. Et un jeune sur quatre a voté pour Tapie. Pour Tapie, ou contre les autres? Les jeunes ont refusé il y a six mois le contrat d'insertion professionnelle. *Est-ce le contrat qu'ils* refusaient, ou l'insertion? Ce que *nous appelons la crise a résumé* leur jeunesse. Ils sont en droit de se demander : la «crise», par rapport à quoi? Et la reprise, reprise de quoi?

Aujourd'hui, nous savons que, plus qu'à une reprise après la crise, c'est un changement de civilisation qui est en jeu. Non pas le retour à un âge d'or, non pas la «reprise» d'un spectacle connu, mais du nouveau, une *création* nouvelle. Les Françaises et les *Français, et avec eux la plupart des* Occidentaux, ont déjà entamé ce *changement*, visible pour nombre de philosophes, sociologues, d'acteurs de la vie sociale et de l'économie. Nous passons, et c'est tant mieux, d'une civilisation de la croissance quantitative à la recherche d'un progrès qualitatif, du «toujours plus» à un équilibre nouveau. Une sagesse nouvelle?

«A l'échelle des siècles, la société de résignation qui avait cours jadis est toute proche de la société de consommation que nous connaissons aujourd'hui, écrivait Albert Costa de Beauregard dès le début des années 80. *La croissance s'est retrouvée investie des fonctions autrefois dévolues au sacré : à elle de conjurer la violence et de prodiguer des espérances.»* Cette civilisation, en tant que principe de cohésion politique, est moribonde. *Que nous puissions retrouver un regain de croissance, tant mieux.* Mais cette croissance ne pourra plus tenir lieu de projet social.

En un an, le gouvernement a *redonné confiance dans l'Etat*. Il a maintenu la Sécurité sociale, y compris le régime des retraites. Il a répondu au besoin de sécurité et renforcé l'indépendance de la jus*tice. Il a fait respecter la voix de* la France et ses intérêts sur la scène internationale. Il a développé l'engagement des Français, à travers les privatisations, dans l'économie nationale. Et, qu'il me soit permis de le dire, il a fait entrer l'impératif écologique dans le champ des grandes décisions collectives. De *sorte que les Français attendent* de notre part avec beaucoup (trop?) d'impatience d'autres initiatives porteuses d'avenir. Aujourd'hui que le confort des sondages s'est estompé, le gouvernement ne peut plus compter sur une tranquille *adhésion nationale*.

Un monde en rupture

Il n'est d'ailleurs pas de tranquillité *dans un monde en rupture*. Nous devons donner les signes de *compréhension* de ce changement, accomplir les actes qui l'accompagnent et le faire avec équité. Les signes, tout d'abord. Les Françaises et les Français ont déjà abandonné le vieux monde des «trente glorieuses», mais sans vraiment le savoir ni surtout sans avoir une vision claire du monde *nouveau. A nous, gouvernants*, de mettre les points sur les «i».

Je crois qu'il faut cesser de parler de crise. Il faut reconnaître que *le progrès technique ancien, celui* de la reconstruction, de l'exode *rural* et de la croissance urbaine positive, celui qui créait massivement de nouveaux emplois et diffusait des revenus, celui de la voiture et de l'électro-ménager pour tous, ce progrès technique-là, celui de ce que nous avons appelé la «croissance», est, pour nos pays, achevé. Celui qui s'annonce, le *multimédia*, les *«autoroutes de la* communication» et de la connais*sance, suscite un engouement* forcément moindre et génère dans un premier temps moins d'emplois et moins de revenus. On peut mesurer la différence d'engouement populaire et, au-delà, la différence de civilisation.

Un philosophe mettait en garde contre *«l'enivrement du progrès»*. Mai 1968 et le mouvement hippie ne sont pas loin, mais, au-delà du folklore, n'est-ce pas, au fond, la même chose que l'on pressent *chez les Françaises et les Français* d'aujourd'hui? La société de *consommation* à elle seule ne porte aucune des valeurs capables de donner du sens à la vie. Un système *de valeurs nouveau peut* naître.

Spirituel, culturel, fait à *la fois* d'aspirations individuelles et de *générosité*, d'ardeur au travail et de goût du repos, de retour sur soi et d'ouverture, ce nouvel ensemble de valeurs n'est pas médiocre. Peut-être le définira-t-on, avec le recul de l'histoire, comme l'accomplissement de l'«honnête homme» *cher aux philosophes, après deux* siècles de progrès impressionnants *mais qui ne répondaient* qu'à une des dimensions, physique mais non morale, de cet épanouissement. Quoi qu'il en soit, je crois que nous devons tenir un discours sur ce nouvel ensemble *de valeurs*, sur l'époque nouvelle qui peut *naître, plutôt que sur une crise qui*, à force de ne pas finir, finit par ne plus en être une.

Ensuite les actes. Deux sujets *me semblent au cœur du changement* vers l'époque nouvelle : l'emploi *et l'environnement*. Sur l'emploi, le gouvernement mène une politique qui bientôt portera ses fruits. Nous devons, toutefois, éviter deux écueils : l'un sur le partage du travail et l'autre sur l'insertion des jeunes.

Sur le partage du travail, alors que la loi Giraud en prévoit la possibilité, nous avons laissé croire que nous y étions hostiles au motif qu'on ne sort pas d'une crise en travaillant moins. Le partage du *travail est sans doute aussi difficile* que nécessaire. Les Françaises et les Français *aspirent* à moins de tension, plus d'équilibre entre leur vie professionnelle et leur vie personnelle. Le système productif génère moins d'emplois et laisse de côté des millions d'exclus. Le partage du travail est donc un des *éléments-clefs de la nouvelle époque*, aussi bien par le refus du *productivisme que par les vertus* d'équilibre, d'ouverture et de générosité *qu'il sous-tend.* Ne pas confondre ce partage du travail avec un outil de résolution des problèmes à court terme est une chose, donner l'impression de l'exclure *a priori* d'une vision et d'une politique à long terme en est une autre.

Pour l'insertion des jeunes, certains ont cru ou laissé croire que notre solution n'était que la réduction du *salaire* minimal. *Les vieilles* angoisses de la loi d'airain des *salaires, de l'exploitation des plus* faibles par les plus forts ont réapparu *violemment*. Parler aux jeunes de la règle du jeu imposée dans une société rendue plus dure par la *compétition mondiale s'est révélé* inutile : à ce jeu-là, ils ne veulent pas jouer. En revanche, nous pouvons donner plus d'ampleur aux pistes déjà ouvertes : emplois verts, emplois de proximité, emplois à temps partiel, mais aussi *télétravail. Ces pistes peuvent* dessiner un monde nouveau : à nous *d'en faire prendre conscience*.

L'environnement était source d'inquiétude pour les Français; il est devenu l'un des rares sujets *pour lesquels ils pensent que* demain peut être mieux qu'aujourd'*hui. Le premier ministre a réservé* une place significative aux investissements d'environnement dans le plan de relance. Aujourd'hui, nous pouvons aller plus loin et, sur des chantiers à la fois concrets et riches de symboles, montrer que nous participons à la construction d'un monde nouveau, plus solidaire et plus durable. La voiture propre me paraît être un des plus *opportuns de ces chantiers. Mais* aussi donner une vraie place aux *transports par le rail. Ce seront* là des contributions au débat courageux sur l'aménagement du territoire, à la condition qu'il aboutisse à une autre gestion des villes et des campagnes.

J'ai évoqué plus haut l'équité. En ce moment où la vie matérielle est difficile pour beaucoup de familles, l'injustice qui s'attache au bruit, à la pollution, à la dégradation du paysage peut devenir insupportable. Autrefois, dans les «manifs», on criait : *«La bagnole, ça pue, ça pollue et ça rend c...»* On ne l'entend plus, pas plus que *les vieilles* lunes de la croissance zéro et du *Club de Rome, angoisses d'une* génération gavée. Mais toute «bonne élève» qu'elle s'est crue elle-même, la génération de la crise recherche autre chose que l'insertion dans une société de vitesse, de consommation et d'exclusion que ses parents, après la secousse de 1968, avaient finalement acceptée. Cette recherche est moins vaine, plus constructive, *plus mûre que celle de Mai. Elle* est une grande chance pour notre *pays, qui peut prendre* la tête de cette mutation à l'échelle européenne, à condition que nous sachions l'encourager, lui donner des pistes, la révéler à elle-même. A l'Etat, respecté parce qu'il redevient respectable, il appartient de montrer la voie.

► **Michel Barnier est ministre de l'environnement.**

AFFAIRES

En finir avec le Crédit lyonnais

Au lendemain de la remise du rapport de la commission d'enquête parlementaire sur le Crédit lyonnais, Paul Guessard considère que M. Haberer a été utilisé comme *«bouc émissaire»*.

par Paul Guessard

UNE des dernières parties de chaises musicales avait permis de remplacer le président de l'UAP, de lui donner une compensation *avec* la présidence du Crédit lyonnais et de trouver *pour son prédécesseur la présidence* du Crédit national, abbaye commendataire du ministère des finances. Tout s'était très bien passé – à l'exception d'un administrateur allemand du Crédit national qui démissionna, car il ne *connaissait pas les usages du* monde administratif.

Et puis, tout d'un coup, sans prévenir, la tornade se leva. Il sem*bla que l'opinion publique com*mençait à s'émouvoir devant l'ampleur des déficits des entreprises nationales, où chaque semaine apportait son lot de pertes par milliards. La presse entra alors en jeu : «scandale» disait l'un, «pertes abyssales» écrivait l'autre, «incurie» affirmait le troisième. Un *journaliste du Financial Times* décocha la flèche du Parthe en *écrivant qu'une telle catastrophe* ne se serait jamais produite à Londres, tandis que *The Economist* titrait : «Discrédit lyonnais».

On finit par trouver le bouc émissaire : c'était M. Haberer par qui le scandale était arrivé. Dans ce milieu clos de la haute administra*tion, toute brillante carrière suscite* des amitiés de circonstance qui *s'évanouissent dans l'adversité* et de solides inimitiés qui resurgissent avec vigueur quand l'intéressé a trébuché. Le malheur voulut que M. Haberer, figure de proue d'une aventure collective et malheureuse, fût choqué par ce *«lynchage médiatique»; et, comme c'est un* homme de caractère, il refusa d'être immolé seul sur l'autel de l'économie mixte. Il demanda donc, pour apprécier les responsabilités de chacun, la constitution d'une commission d'enquête.

On assista alors à un déballage exceptionnel où chacun des intervenants essaya, pour parler vulgairement, de «passer le mistigri» au *voisin. Le président de la Société* générale, fier à juste titre de sa *gestion*, tira une salve en se demandant avec une fausse ingénuité ce que faisaient les administrateurs représentant l'Etat au conseil d'administration du Crédit lyonnais, alors que chacun sait que les membres des conseils d'admi*nistration des entreprises nationales* font au mieux de la figuration intelligente.

La Banque de France et son *bras séculier, la Commission bancaire*, firent savoir qu'elles avaient fait des rapports en temps utile, mais en se gardant bien d'indiquer les mesures pratiques qui en étaient résultées. Abomination de la désolation, on osa incriminer le Trésor, *fine fleur* de «cette administration que le monde nous envie». Le ministre des finances fut obligé de monter au créneau pour défendre ses fonctionnaires injustement attaqués. Le débat se *transporta ensuite au niveau du* Crédit lyonnais, où, selon un *député*, on découvrit que l'ancienne majorité y avait placé un commissaire politique! D'où une réaction indignée du président de la banque, qui lui aussi voulut défendre ses troupes. Le débat se poursuivit entre l'ancien et le nou*veau président du Crédit lyonnais* pour savoir, à coups de statistiques et de ratios, si l'on avait ou non «chargé la barque».

Une piètre image de la France

Enfin, quelques journalistes, animés de malignes curiosités, se demandèrent ce qu'avait fait la Commission des opérations de Bourse, car sa mission essentielle est la protection de l'épargne. La situation critique du Crédit lyonnais *devait, à l'évidence, avoir un* impact sur les porteurs de certificats d'investissement du Crédit lyonnais et, par ricochet, sur Thomson-CSF, société cotée. Il semble que, depuis quelques années, la COB souffre de bizarres troubles de la perception. On dirait que sur sa rétine se sont multipliés *les points aveugles : là où* la presse financière et les agences de rating ont été offusquées par une lumière éblouissante, le plus souvent elle ne perçoit rien – à la lettre, *rien*. Elle a toléré trop longtemps les acrobaties financières de M. Tapie; elle est restée muette devant la politique aventureuse du Groupement foncier français. Elle est intervenue comme les carabiniers dans le naufrage du Comptoir des entrepreneurs. Comme les *dieux se battaient sur l'Olympe*, le gouvernement crut trouver la parade en créant une commission d'enquête administrative. Quelques hauts fonctionnaires, adeptes du balancement circonspect, auraient élaboré un rapport qui serait divulgué dans un ou deux ans, une fois la tempête apaisée. Mais le Parle*ment prit la balle au bond* et décida de nommer une commission d'enquête parlementaire...

La vérité est triste, disait Renan. Aussi la sagesse *ne serait-elle pas* de siffler la fin de la partie, de jeter un voile sur les errements passés et de se tourner vers l'avenir? La noblesse d'Etat, si elle veut sauvegarder son aura, n'a aucun intérêt à étaler ses faiblesses en public. *Ne serait-il pas plus judicieux que* le Parlement s'interroge sur les mesures à prendre pour corriger les graves dysfonctionnements de gestion des entreprises nationales, qu'il *étudie* les moyens de revitaliser les conseils d'administration, *de rendre plus indépendantes* et plus efficaces les autorités de contrôle, qu'il *s'interroge* sur le rôle des autorités de marché comme la COB?

Plus qu'une prolongation des débats actuels, une telle attitude réformiste aurait enfin le mérite de laisser s'effectuer en paix le redressement du Crédit lyonnais plutôt que de favoriser des règlements de comptes qui *donnent*, tant en France qu'à l'étranger, une *piètre image de notre pays*.

► **Paul Guessard est le pseudonyme d'un grand avocat *d'affaires* parisien.**

AMÉRIQUES

HAITI

L'administration Clinton semble prête à intervenir militairement

WASHINGTON

de notre correspondant

Le département d'Etat multiplie mises en garde et dénonciations, le Pentagone accentue ses préparatifs et la presse appelle le gouvernement à la prudence : l'administration Clinton paraît chaque jour un peu plus se préparer à intervenir militairement à Haïti.

A tout le moins s'efforce-t-elle de convaincre les putschistes de Port-au-Prince du sérieux de ses intentions : s'ils ne quittent pas le pouvoir rapidement, ils pourraient avoir bientôt affaire aux «marines». Deux mille d'entre eux croisent déjà au large de l'île, et une cinquantaine de bâtiments de l'US Navy en assurent le bouclage. Le Pentagone a d'autre part fait savoir que plusieurs centaines d'autres «marines» avaient entamé cette semaine des manœuvres de débarquement aux Bahamas...

Comme cela avait été le cas lors de certaines des plus récentes interventions militaires des Etats-Unis à l'étranger, à la Grenade et au Panama notamment, les autorités commencent à évoquer la nécessité d'assurer la sécurité de leurs ressortissants, qui pourrait être menacée. Quelque 4 000 Américains sont installés à Haïti, et la Maison Blanche comme le département d'Etat se disent de plus en plus inquiets pour eux.

Les porte-parole du département d'Etat paraissent vouloir préparer l'opinion à une intervention militaire en insistant chaque jour un peu plus sur la dégradation croissante de la situation des droits de l'homme à Haïti. Et, chaque jour, les putschistes leur donnent des arguments en ce sens : lundi 11 juillet, c'était l'annonce de l'expulsion des 104 membres de la mission civile de l'ONU et de l'Organisation des Etats américains chargée d'enquêter sur la répression menée par la junte et ses alliés néo-duvaliéristes ; mercredi 13, c'était la découverte d'un charnier de douze cadavres de jeunes gens, apparemment assassinés par l'armée. La junte *«perd le contrôle de la situation,* a commenté le département d'Etat ; *elle perd même le contrôle de la violence qu'elle a suscitée».*

Les Etats-Unis veulent obtenir le départ des généraux Raoul Cédras et Philippe Biamby et du colonel Michel François, responsables du coup d'Etat qui a renversé en septembre 1991 le Père Jean-Bertrand Aristide, le président très légalement élu du pays, aujourd'hui réfugié à Washington.

Arrêter le flot des réfugiés

Une des motivations de l'administration est d'ordre purement intérieur : arrêter le flot des réfugiés haïtiens qui, fuyant la répression et la misère, exacerbées par l'embargo, se précipitent sur les côtes de Floride.

Washington souhaite que des pays de la région – ceux du bassin des Caraïbes notamment – acceptent de fournir les hommes qui, sous l'égide de l'ONU, participeront à la force de maintien de la paix d'au moins 10 000 soldats que les Etats-Unis veulent mettre sur pied pour assurer la transition vers un régime civil dès lors que les putschistes auront quitté le pouvoir, qu'ils soient chassés par les «marines» ou qu'ils cèdent aux sanctions économiques et politiques décidées par la communauté internationale.

Pour l'heure, les Américains n'auraient réussi qu'à s'assurer le concours de quelque 2 500 soldats. L'opinion dominante, dans la presse de Washington, est que l'administration ne se décidera à ordonner une invasion que lorsqu'elle sera sûre de pouvoir compter sur cette force de relais qui devra permettre aux «marines» de quitter Haïti au lendemain même de leur opération. Alors que certains des ténors des télévisions américaines ont déjà pris leurs quartiers à Port-au-Prince, les spéculations vont bon train sur la date possible d'une éventuelle intervention. Le mois d'août est le plus souvent cité.

Il s'agit cependant d'une perspective qui reste largement impopulaire, à en croire les sondages et les commentaires des éditorialistes. *«Envahir Haïti ? Nous l'avons déjà fait et ça n'a pas marché»*, titre *USA Today*, qui rappelle que, débarqués en 1915 sur l'île pour y ramener la paix civile, les «marines» y sont restés jusqu'en 1934 sans avoir réussi à assagir la vie politique haïtienne.

ALAIN FRACHON

Les vols d'Air France à destination et au départ d'Haïti sont suspendus. – Le gouvernement français a décidé, mercredi 13 juillet, de suspendre les vols d'Air France en provenance et à destination d'Haïti à partir du 1er août. *«Cette suspension complète le dispositif d'embargo. Elle est rendue nécessaire par l'annonce faite le 11 juillet des expulsions des missions de l'ONU et de l'OEA»*, a précisé Catherine Colonna, porte-parole adjoint du ministère des affaires étrangères.

MEXIQUE

La classe politique condamne les conclusions de l'enquête sur le meurtre de Luis-Donaldo Colosio

MEXICO

de notre correspondant

L'ensemble de la classe politique mexicaine a condamné, mercredi 13 juillet, les conclusions de l'enquête sur l'assassinat, le 23 mars, de Luis-Donaldo Colosio, candidat à l'élection présidentielle de la formation au pouvoir, le Parti révolutionnaire institutionnel (PRI). Selon le rapport rendu public par le «procureur spécial» chargé de l'enquête, Miguel Montes, le meurtrier aurait agi seul, contrairement à la première version officielle, qui faisait état d'une *«action concertée»* et avait permis l'arrestation de plusieurs suspects liés au PRI.

«C'est une véritable fable, une atteinte à l'intelligence des Mexicains», s'est exclamé un député de la commission parlementaire chargée de suivre l'enquête, Alejandro Encinas. *«Il s'agit d'une décision politique visant à enterrer l'affaire»*, a-t-il ajouté, laissant entendre que les autorités ne souhaitaient pas aller jusqu'aux auteurs intellectuels du crime.

S'exprimant au nom de la commission parlementaire, il a exigé que *«toutes les preuves ayant permis à M. Montes de parvenir à cette conclusion soient présentées publiquement»*.

L'indignation de M. Encinas, qui appartient au Parti de la révolution démocratique (PRD, opposition de gauche), est partagée par les conservateurs du Parti d'action nationale (PAN) et, curieusement, par certains secteurs du PRI, dont le candidat à la présidence de la République, Ernesto Zedillo.

Celui-ci a en effet demandé la création d'une nouvelle commission composée d'*«experts juridiques intègres»* pour réviser l'enquête officielle. Son appel a aussitôt été entendu puisque le président du PRI, Ignacio Pichardo, a annoncé la formation d'une commission qui *«ne laissera de côté aucune hypothèse afin de parvenir jusqu'aux responsables intellectuels du crime, quels qu'ils soient»*. Le président de la République, Carlos Salinas, s'était déjà engagé en ce sens à plusieurs reprises, mais les contradictions de l'enquête et les liens du juge Montes avec le pouvoir avaient suscité un climat d'incrédulité au sein de la population, qui est convaincue de la responsabilité d'un secteur du PRI dans l'assassinat de son propre candidat à l'élection présidentielle du 21 août.

Selon les rumeurs largement répandues au sein de la classe politique, M. Colosio aurait été victime des luttes de pouvoir au sein de la formation officielle à l'approche d'un scrutin qui, pour la première fois depuis 1929, pourrait être remporté par l'opposition. En privé, certains cadres du PRI n'hésitent pas à affirmer que les conclusions controversées du juge Montes et la désignation précipitée d'une nouvelle commission d'enquête, au moment précis où la veuve de la victime effectue une tournée en Europe – elle a rencontré le pape Jean-Paul II et doit être reçue par le roi d'Espagne –, seraient la preuve que les autorités connaissent les auteurs intellectuels du crime et préparent une opération politique d'envergure pour relancer la campagne de M. Zedillo.

BERTRAND DE LA GRANGE

PROCHE-ORIENT

YÉMEN

La défaite des sudistes s'est accompagnée du pillage d'Aden

Une semaine après sa chute aux mains des troupes nordistes du président Ali Abdallah Saleh, Aden vit toujours dans l'anarchie et la pénurie. Rien n'est venu confirmer, aux yeux de ses 450 000 habitants, les bonnes intentions affichées par les autorités de Sanaa à l'issue de leur victoire sur les forces «sécessionnistes».

NICOSIE

de notre correspondante au Proche-Orient

La chute de l'ancienne capitale du Sud-Yémen s'est accompagnée d'une mise à sac par certains Adénites, par l'armée nordiste et par des tribus du Nord, venues impunément chercher des armes et leur part de butin. Rien n'a été épargné : bâtiments publics, magasins et résidences privées ont été la proie des pillards qui ont tout emporté, meubles, dossiers, climatiseurs, stocks de médicaments ou de nourriture, etc.

Réuni mercredi 13 juillet à Aden, le gouvernement a mis en place un comité ministériel pour tenter de remédier à la situation, mais n'a annoncé aucune mesure concrète de nature à rassurer une population encore traumatisée par deux mois de guerre et toujours privée d'eau et d'électricité. Cette razzia sur Aden ne facilitera certainement pas la réconciliation officiellement souhaitée par les autorités nordistes. Et ce, d'autant plus que les islamistes, qui ont pris une part active dans la guerre aux côtés des nordistes, cherchent aujourd'hui à en tirer les bénéfices.

Trois cents dignitaires islamistes, réunis à Sanaa dans un «Congrès de la victoire», ont d'ores et déjà réclamé la mise à l'écart du Parti socialiste yéménite (PSY) qui régnait à Aden et qui était membre de la coalition gouvernementale avec le Congrès populaire général (CPG) du président Saleh et le mouvement tribalo-islamiste El Islah du président du Parlement, cheikh Abdallah El Ahmar. Certains dirigeants d'El Islah seraient opposés à la formation d'un nouveau gouvernement d'union nationale que le président Saleh tente de mettre sur pied.

Ce gouvernement sera de toute façon difficile à former dans la mesure où la plupart des dirigeants du PSY, en exil dans les pays voisins, ne semblent pas prêts à prendre le risque de rentrer malgré l'amnistie proclamée par les autorités de Sanaa. Aucun haut responsable de ce parti n'a jusqu'à maintenant fait entendre sa voix, et on est toujours sans nouvelles des dirigeants restés à Aden après la chute de la ville. Selon Omar El Ghaoui, chef du parti du Rassemblement unioniste, qui, tout en demeurant à Aden pendant la guerre, s'était opposé à la déclaration d'indépendance de la République démocratique du Yémen (RDY), des cadres y auraient été *«liquidés»*.

Réfugié dans le sultanat d'Oman, Ali Salem El Bid, chef des sudistes et ancien vice-président du Yémen, aurait, selon un ministre omanais en visite à Sanaa, renoncé à toute vie politique. Néanmoins, depuis Djeddah, en Arabie saoudite, le «vice-président de la RDY», Abdelrahmane El Jifri, a affirmé que *«la guérilla s'organise dans le sud du pays et qu'elle finira par ébranler l'occupation nordiste»*.

Pour avoir quelques chances de réussite, cette guérilla devra bénéficier de l'aide des pays voisins qui, à l'exception du Qatar, avaient tous implicitement reconnu la sécession sudiste. La victoire nordiste va les obliger à refaire leurs comptes. Déjà le sultanat d'Oman a proclamé son *«soutien à la République yéménite et à son intégrité territoriale»*. Reste à savoir si le président Saleh sera capable d'asseoir la réconciliation sur des bases solides. Le comportement de son armée à Aden n'incite pas à l'optimisme.

FRANÇOISE CHIPAUX

EN BREF

AFRIQUE DU SUD : Nelson Mandela opéré de la cataracte. – Le président Nelson Mandela a été opéré d'une cataracte à l'œil gauche, mercredi 13 juillet, dans une clinique privée de Johannesburg. Selon son chirurgien, l'intervention s'est déroulée sans problèmes. – *(Reuter.)*

CUBA : Fidel Castro rend hommage à Silvio Berlusconi. – Dans un entretien qu'il a accordé à *Sette*, le supplément hebdomadaire du quotidien italien *Corriere della sera*, paru jeudi 14 juillet, Fidel Castro a rendu hommage à Silvio Berlusconi, qu'il a qualifié de *«sympathique, un excellent homme d'affaires et un homme intelligent»*, qui *«pourra faire beaucoup pour l'Italie»*. Il a en outre estimé qu'il existait peu de risques de dérive vers le fascisme en Italie. Affirmant que *«le fascisme est mort dans le monde entier»*, Fidel Castro a jugé que le gouvernement de M. Berlusconi constituait un *«laboratoire politique intéressant»*. – *(AFP.)*

IRAK : possibles sanctions après la destruction, en avril, de deux hélicoptères américains par des avions américains. – Une *«rupture dans la chaîne de commandement»* et *«une mauvaise identification des appareils»* sont à l'origine de la destruction de deux hélicoptères américains par deux chasseurs, également américains, dans le nord de l'Irak, le 14 avril, a indiqué, mercredi 13 juillet, le Pentagone dans un rapport d'enquête. *«Cette tragédie n'aurait jamais dû se produire»*, a affirmé le secrétaire à la défense, William Perry, en précisant que des actions disciplinaires pourraient être engagées à propos de cette erreur qui a coûté la vie à vingt-six personnes. – *(AFP.)*

NOUVELLE-ZÉLANDE : le gouvernement perd la majorité absolue au Parlement. – Le Parti national (conservateur) du premier ministre néo-zélandais, Jim Bolger, a perdu la majorité absolue au Parlement avec la démission, mercredi 13 juillet, de Ruth Richardson, ancien ministre des finances, qui fut responsable de la suppression de nombreux services sociaux. Le Parti national n'a plus que 49 sièges, contre 49 aux autres formations, dont 45 aux travaillistes. – *(AP.)*

La Croix-Rouge internationale autorisée à visiter les prisons palestiniennes. – Le chef du département politique de l'OLP, Farouk Kaddoumi et le président du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), Cornelio Sommaruya, ont signé, mercredi 13 juillet, à Genève, un accord permettant la visite régulière des personnes détenues par les autorités palestiniennes. Selon cet accord, l'OLP devra informer les représentants du CICR de toute arrestation et remettre une liste des personnes qui sont actuellement emprisonnées. – *(AFP.)*

DIPLOMATIE

La visite de MM. Hurd et Juppé en ex-Yougoslavie

Les Serbes de Bosnie restent hostiles au plan de paix international

Les ministres français et britannique des affaires étrangères, Alain Juppé et Douglas Hurd, en visite depuis mardi 12 juillet en ex-Yougoslavie, ont rencontré, mercredi 13 juillet, le président bosniaque Alija Izetbegovic et le chef des Serbes de Bosnie, Radovan Karadzic. Ce dernier a déclaré *«ne pouvoir accepter»* en l'état le plan de paix international.

PALE

de notre envoyé spécial

L'entretien dans les montagnes bosniaques n'aura duré qu'une heure. Une brève réunion pour tenter de convaincre Radovan Karadzic, le chef des Serbes de Bosnie, d'accepter le plan de paix dessiné à Genève. Une heure pour transmettre ce message, livré par Alain Juppé, ministre français des affaires étrangères : les Serbes doivent *«accepter le plan de paix sans réticence»* car la communauté internationale *«ne se contentera pas d'un «oui» assorti de conditions inacceptables»*.

A l'issue de cette rencontre, M. Karadzic a déclaré *«ne pouvoir accepter»* en l'état un plan qui ne permet pas à la république autoproclamée des Serbes de Bosnie d'accéder à la *«personnalité internationale»*. Et d'ajouter : *«Notre peuple et notre Parlement décideront si ce plan de paix est acceptable.»* Les députés serbes bosniaques devraient se prononcer le 18 juillet au cours d'une session extraordinaire dans leur fief de Pale, près de Sarajevo.

«Notre peuple ne comprendrait pas que le Parlement se prononce pour l'acceptation du plan de paix, explique le directeur de l'agence de presse de Pale, Brana Ilic. *Aucun de nos dirigeants ne peut décemment prôner le «oui». La carte conçue à Genève n'offre aucune perspective aux Serbes, qui devraient vivre en Bosnie sur trois îles séparées par des territoires musulmans. Qui voudra construire une maison ou une usine sur ces îles, en sachant pertinemment que la guerre éclatera une fois encore?»*



«Toutes les autres options sont pires»

M. Ilic apparaît comme un homme qui se situe plutôt dans le camp des négociateurs que dans celui des jusqu'au-boutistes. Il réclame une nouvelle rencontre. *«Si la communauté internationale s'entête à nous demander un «oui» ou un «non», elle ne nous laisse aucune chance de poursuivre la discussion»*, conclut-il. A l'agence SRNA, tous les journalistes sont d'accord, le Parlement va refuser le plan de paix. *«La solution acceptable aurait été un «oui» assorti de certaines conditions»*, note une jeune femme. *Mais s'il faut donner une réponse claire, alors ce sera un «non» unanime.»*

A Pale, chacun balaie d'un revers de la main d'éventuelles pressions de Belgrade. Il est *«ridicule»* de penser que la Serbie, asphyxiée par deux années de sanctions économiques, inciterait les «frères» de Bosnie à se soumettre aux pressions internationales. Même s'il admet que les relations entre Pale et Belgrade ne sont plus au beau fixe, Brana Ilic réaffirme : *«Les Serbes sont un peuple uni, qui combat pour défendre sa terre et son cœur.»*

Dans la matinée, avant leur rencontre avec Radovan Karadzic, MM. Juppé et Hurd s'étaient rendus à Sarajevo. Reçus par le président bosniaque, ils avaient écouté la confirmation que Croates et Musulmans de Bosnie allaient, eux, accepter de signer le plan de paix. *«Ce plan n'est pas bon*, a immédiatement précisé Alija Izetbegovic, *il est même très mauvais. Mais nous allons recommander à notre Parlement de l'accepter, car toutes les autres options sont pires»*.

Alain Juppé s'est immédiatement félicité de cette intention, affirmant qu'il comprenait les critiques et les réserves de Sarajevo, mais *qu'«effectivement poursuivre la guerre serait pire»*. Le ministre français parlait déjà de *«réconciliation»* et de *«reconstruction»* lorsque le président bosniaque a repris la parole pour asséner que les instances croato-musulmanes allaient accepter la paix afin de *«ne pas être blâmées si la guerre continue»*. *«Les Serbes en seront tenus pour responsables*, a-t-il ajouté, *c'est pourquoi nous allons dire oui»*.

Alain Juppé et Douglas Hurd ont donc toutes les raisons d'être inquiets. Les Serbes ne semblent pas prêts à rendre les territoires conquis en deux années de guerre, et les Musulmans admettent le plan de paix que parce qu'ils sont persuadés du refus serbe. Les Parlements respectifs se réuniront le 18 juillet, et leur décision définitive sera communiquée le lendemain au «groupe de contact» international. En cas de rejet du plan par l'un des belligérants, les ministres ont insisté sur l'hypothèse d'un retrait de la Force de protection des Nations unies (FORPRONU). *«Nous représentons les deux plus importants contingents de «casques bleus» dans ce pays,* a rappelé M. Hurd. *Si l'embargo sur les ventes d'armes était un jour levé, cela entraînerait inévitablement un retrait de nos soldats. Le retour aux ténèbres serait alors très rapide, et aurait des conséquences dévastatrices.»*

REMY OURDAN

M. Santer succéderait à M. Delors

Suite de la première page

D'autres plaideront non coupables, accusant les circonstances, mais, agacés par les dix ans du magistère de Jacques Delors, s'accommoderont fort bien de voir ainsi la Commission ramenée à une place modeste. Tel est, apparemment, le sentiment des dirigeants français, qui, ces derniers mois, souhaitant sans doute flatter une opinion qu'ils sentent méfiante à l'égard du processus d'intégration européenne, manifestent une irritation croissante à l'égard des supposés empiétements de l'organisation bruxelloise. Celle-ci n'est pratiquement défendue par personne, comme si le véritable enjeu, à savoir le développement d'une construction européenne dont personne ne nie la nécessité, disparaissait derrière des considérations principalement électorales. On l'a observé pendant la campagne pour les élections du Parlement de Strasbourg, où Michel Rocard et Dominique Baudis n'ont pas été les derniers à s'en prendre aux abus des *«technocrates bruxellois»*.

Ensuite, lors de son intervention télévisée, deux jours après le sommet de Corfou, Edouard Balladur a donné l'impression de prendre son parti, sans chagrin particulier, du veto anglais à la désignation de M. Dehaene. Son seul commentaire fut pour souligner que les citoyens de l'Union voulaient avant tout ne pas voir les Douze se diviser...

Les campagnes contre Bruxelles

«L'Europe des années à venir, avec le nouveau Parlement et la nouvelle Commission, celle qui va traiter de la réforme des institutions, des futurs élargissements, des finances de l'Union après 1999, de la mise en œuvre de l'Union économique et monétaire, sera tout à fait différente de celle d'aujourd'hui», prédisait, avant Corfou, un haut fonctionnaire français mêlé de près aux réflexions en cours sur l'évolution à imprimer à la construction européenne. Commentant de récents propos nettement critiques tenus par Alain Lamassoure à l'égard du statut actuel de la Commission (*le Monde* du 16 juin), il constatait qu'il fallait bien que le ministre des affaires européennes se mette à l'écoute des élus et fasse passer un message de fermeté, car, ajoutait-il, *«au niveau local et parlementaire, il existe une très grande acrimonie à l'égard de la Commission»*.

La réforme de la politique agricole commune (PAC) et les négociations du GATT, sources de malentendus en raison des surenchères démagogiques auxquelles elles ont donné cours, à droite comme à gauche, ont effectivement contribué à dresser une partie de l'opinion contre les menées bruxelloises. Et l'un des reproches que l'on peut adresser à Jacques Delors est de ne pas avoir alors trouvé le courage de dénoncer avec force ces campagnes qui, faute d'être contrées, ont laissé des traces.

Mais en flattant une opinion qui reste frondeuse, les dirigeants français prennent le risque de se priver d'un de leurs plus efficaces leviers de puissance dans le débat communautaire. L'expérience l'a prouvé – depuis le marché unique jusqu'au programme d'Union économique et monétaire –, la Commission, en raison de son droit d'initiative, par sa capacité permanente d'ajustement et d'arbitrage, est un instrument irremplaçable pour faire progresser la construction européenne. De surcroît, et par chance, c'est un instrument parfaitement adapté aux aptitudes des Français qui, au-delà des lazzis des notables de l'Hexagone, y conservent une influence déterminante. Jacques Delors et son équipe y ont bien sûr contribué, mais il y a là le résultat d'une action plus ancienne et c'est de manière quasiment structurelle que la Commission sert les intérêts de la France.

Rien n'est jamais définitivement acquis, mais comment ne pas s'étonner qu'au nom d'une mode le gouvernement s'associe à une manœuvre de remise au pas, qui, au moins à terme, est à l'évidence parfaitement contraire à ses intérêts? L'utilité pour Paris d'une Commission sûre d'elle-même et écoutée par les grands de ce monde est d'autant plus certaine que l'influence de la France au sein de l'Assemblée de Strasbourg, où ses députés, dispersés dans l'hémicycle, n'ont de poids dans aucun des grands groupes politiques, promet d'être nulle.

Après l'éclat de Corfou, le chancelier allemand, Helmut Kohl, a mené tambour battant sa quête du successeur de Jacques Delors, sans trop se soucier d'une éventuelle perte de prestige de la Commission, essentiellement parce qu'il joue d'abord le Parlement européen. Les Allemands, qui comptent le plus grand nombre de députés, dominent largement le PPE (Parti populaire européen) où siègent les démocrates-chrétiens et, derrière les travaillistes britanniques, conservent un poids considérable au sein du groupe du PSE (Parti des socialistes européens). Cette carte, la France n'a absolument pas les moyens de la jouer.

Des équilibres à préserver

Jacques Santer n'a pas démérité et semble donc avoir les meilleures chances de l'emporter. Quel sera le profil du nouveau collège avec un tel président? Sa réserve naturelle et son goût peut-être limité pour les affaires extérieures (il cumule avec son titre de premier ministre celui de ministre du Trésor; c'est un spécialiste des affaires sociales) peuvent le porter à déléguer. Le constater revient à évoquer un scénario qui ne serait pas sans risque pour les Français : celui d'un Leon Brittan, commissaire anglais, forte personnalité malgré son mauvais score à Corfou (candidat à la succession de M. Delors, il n'a obtenu qu'une voix sur dix-sept, celle de John Major), jouant de son expérience, occupant impérialement le devant de la scène avec, par exemple, la charge d'un puissant département des relations économiques extérieures.

Il n'est pas question que le conseil européen de Bruxelles procède même à une amorce de répartition des portefeuilles au sein du collège. Ce sera l'affaire du futur président, puis, afin de donner son aval, du Parlement. Cependant, dans cette affaire bien mal engagée, avec, comme point de départ, l'obstruction de John Major, les Français, quelle que soit la manière dont ils s'y prennent, devraient obtenir quelques garanties indispensables sur les équilibres à l'intérieur de la Commission. S'ils s'en préoccupent encore.

PHILIPPE LEMAITRE

M. Santer reconduit à la tête du gouvernement luxembourgeois. – Le premier ministre, Jacques Santer, a été reconduit, mercredi 13 juillet, pour cinq ans à la tête du gouvernement de coalition entre les chrétiens-sociaux et les socialistes qui ont remporté les élections législatives le 12 juin. Au cas où M. Santer serait appelé à la présidence de la Commission européenne, il pourrait être remplacé par le ministre des finances, Jean-Claude Juncker, membre du Parti chrétien-social. – *(AFP.)*

Une «journée francophone» de M. Toubon en Arménie

Le ministre de la culture et de la francophonie a préparé, lors d'un bref voyage, l'admission d'Erevan dans le cercle des «parlant français»

EREVAN

de notre envoyé spécial

Si l'on excepte la venue, en 1992, de Bernard Kouchner, alors secrétaire d'Etat à l'action humanitaire, la visite de travail d'une seule journée que Jacques Toubon vient d'effectuer en Arménie était la première d'un ministre français depuis les années 50.

Cette ancienne République soviétique, qui a recouvré son indépendance en 1991 et entretient des liens plus que millénaires avec la France (le dernier roi d'Arménie, Léon V, est inhumé à Saint-Denis), a accordé d'autant plus d'importance au passage du ministre français de la culture et de la francophonie qu'elle est soumise, depuis deux ans, au blocus turco-azerbaïdjanais en raison de la guerre du Haut-Karabakh (enclave arménienne en Azerbaïdjan, qui veut être rattachée à l'Arménie proprement dite) et se plaint de la prudence diplomatique des Occidentaux dans cette affaire.

Les Arméniens ont donc donné un maximum de lustre à la «journée francophone» de M. Toubon dans leur pays. Le ministre français, dont le voyage était *«la première application du traité d'entente, d'amitié et de coopération signé cette année entre l'Arménie et la France»*, s'est contenté, à propos du Karabakh, de réaffirmer, mais avec un ton très chaleureux, nouveau, la position de Paris : *«La France est au côté de l'Arménie pour donner aux Arméniens du Haut-Karabakh de légitimes garanties internationales de sécurité et elle est prête à participer à tout système dans ce sens.»*

Les dirigeants arméniens rencontrés par M. Toubon, et notamment le premier ministre, Hrant Bagratian, ont toutefois surtout insisté pour que leur invité demande à son gouvernement de faciliter la signature d'un accord commercial (en particulier pour les textiles) avec l'Union européenne et fasse admettre en Occident – ce qui sera autrement ardu – que *«l'Arménie ne peut se passer plus longtemps de son unique centrale nucléaire arrêtée après le tremblement de terre de 1988 et que le blocus a rendue de nouveau nécessaire»*.

Un accueil de chef d'Etat

Une panne d'électricité en plein dîner officiel donné pour Jacques Toubon est venue opportunément rappeler que la population ne dispose plus de courant que durant deux ou trois heures par jour... Le ministre français avait d'autre part aperçu les queues devant les magasins d'Erevan et vu les habitants de Gumri (anciennement Alexandropol, puis Léninakan), logés depuis six ans dans des habitations préfabriquées; à 120 kilomètres de la capitale, la deuxième ville du pays, faute de moyens, attend sa reconstruction depuis le séisme de 1988.

M. Toubon s'y est rendu pour poser la première pierre des nouveaux bâtiments de l'école mixte franco-arménienne Artiom-Petrossian (du nom d'un ancien nationaliste arménien). Cet établissement de près de sept cents élèves, qui refuse du monde à chaque rentrée, a été fondé en 1936 et est l'une des trois écoles publiques d'Arménie où le français est *«langue dominante»*. Abrités dans des locaux de fortune, les écoliers espèrent depuis cinq ans que la France tiendra sa promesse de rebâtir leurs classes en dur.

Le coût de cette reconstruction est estimé à près de 9 millions de francs. Les deux tiers de ce montant ont été réunis par l'Etat français, des municipalités françaises (Marseille, Issy-les-Moulineaux, etc.) et des associations. M. Toubon s'est engagé, au nom de la France, à trouver le reste de cette somme, *«afin que l'école nouvelle soit inaugurée à la rentrée 1995»*.

Le ministre a eu droit, au milieu des ruines de Gumri, à un accueil de chef d'Etat, avec *Marseillaise*, envol de colombes et poésie en français sur *«la France, mon ancienne et nouvelle querelle»*. A Erevan, les responsables, dont le président, Levon Ter-Petrossian, n'ont pas montré moins d'enthousiasme pour réclamer l'affiliation de leur pays au mouvement francophone.

Le russe demeure obligatoire

Cependant, francophilie n'est pas forcément francophonie : durant l'occupation soviétique le russe, qui demeure obligatoire, a supplanté le français, même si celui-ci est étudié à présent par environ un quart des collégiens. L'indépendance a fouetté l'enseignement de l'anglais (il y a six cent mille Arméniens aux Etats-Unis, contre trois cent mille en France) et Mme Thatcher, alors premier ministre, est venue elle-même à Gumri inaugurer une superbe école anglo-arménienne, non loin du lieu du projet français...

Afin de préparer l'admission de l'Arménie – qui doit être avalisée par quarante-sept Etats – dans le cercle des «parlant français», Paris est prêt à favoriser la création de filières francophones dans le système éducatif et universitaire arménien, y compris à l'Ecole polytechnique d'Erevan, où un professeur sur cinq parle français; la télévision arménienne pourra accéder à la banque d'images Canal France International; enfin, l'ambassade de France, qui est en train de s'installer dans un ancien théâtre, y ouvrira un «espace culturel» en 1995.

Si les Arméniens ont été sensibles aux paroles de M. Toubon sur *«l'américanisation sauvage qui détruit les bases des cultures nationales dans de nombreuses nations anciennement sous tutelle soviétique»* – nations auxquelles la francophonie offre des possibilités de résistance (la Roumanie et la Bulgarie y ont déjà adhéré, tandis que l'Albanie et la Moldavie frappent à sa porte) –, ils ont été aussi touchés par l'hommage du ministre français à leur histoire, puisqu'il a visité l'église Sainte-Ripsimé d'Etchemiadzine, qui rappelle que l'Arménie fut le premier Etat chrétien du monde, et le Musée du champ de bataille de Sardarabad, où, en 1918, les Arméniens battirent les Turcs.

JEAN-PIERRE PÉRONCEL-HUGOZ

Le Monde

Édité par la SARL *le Monde*
Comité exécutif :
Jean-Marie Colombani
gérant, directeur de la publication
Dominique Alduy
directeur général
Noël-Jean Bergeroux
directeur de la rédaction
Eric Pialloux
directeur financier
Anne Chaussebourg
directeur délégué

Directeur de l'information :
Philippe Labarde
Rédacteurs en chef :
Thomas Ferenczi, Robert Solé
adjoints au directeur de la rédaction

Bruno de Camas, Laurent Greilsamer, Danièle Heymann, Bertrand Le Gendre, Edwy Plenel, Luc Rosenzweig

Manuel Lucbert
directeur du «Monde des débats»
Alain Rollat
délégué auprès du directeur général
Michel Tatu
conseiller de la direction
Daniel Vernet
directeur des relations internationales
Alain Fourment
secrétaire général de la rédaction

Médiateur :
André Laurens

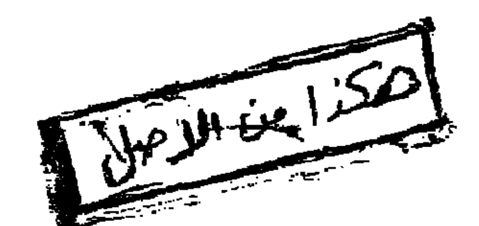
Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)
André Laurens (1982-1985)
André Fontaine (1985-1991)
Jacques Lesourne (1991-1994)

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE
75501 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99

ADMINISTRATION
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-60-30-10



M. Santer succéderait à M. De[...]



EUROPE

SUÈDE

La remontée des sociaux-démocrates pourrait modifier le paysage politique

La situation préoccupante des finances publiques suédoises et la hausse des taux d'intérêt devaient faire l'objet, jeudi 14 juillet, d'une réunion extraordinaire de la commission des finances du Parlement suédois convoquée à la demande des sociaux-démocrates. Ces derniers, qui effectuent un retour sur le devant de la scène à la faveur de la crise économique traversée par le pays, espèrent reconquérir le pouvoir le 18 septembre.

STOCKHOLM

de notre correspondant en Europe du Nord

A environ deux mois des élections législatives du 18 septembre, les sociaux-démocrates, dans l'opposition depuis trois ans, paraissent bien placés pour revenir au pouvoir en Suède. Les sondages leur accordent une confortable avance : avec plus de 50 % des intentions de vote, ils devancent actuellement de dix points les quatre partis (réunis) de la coalition gouvernementale de centre droit dirigée par le conservateur Carl Bildt. Mais les jeux ne sont pas faits pour autant car plusieurs petites formations telles que les Verts, les anciens communistes, les néo-démocrates (populistes) se situent autour du seuil de 4 % des voix requis pour siéger au Parlement. Leur entrée ou leur éviction éventuelle du Riksdag peut modifier rapidement, par le biais de la mathématique électorale, le rapport de forces entre les blocs *« socialiste »* et *« bourgeois »* classiques.

Les partis ont tacitement décidé de dissocier la campagne pour les législatives de celle qui se déroulera, quelques semaines plus tard, en vue du référendum du 13 novembre sur l'adhésion à l'Union européenne (UE). C'est le cas en particulier du Parti social-démocrate d'Ingvar Carlsson, qui veut éviter que les divisions qui s'expriment parmi ses troupes sur la question de l'UE ne troublent prématurément l'unité politique qui existe, par ailleurs, quant à la *« nécessité »* de reprendre en mains les affaires. La gauche suédoise, qui a gouverné le pays – la plupart du temps en minorité – pendant près de cinquante ans depuis 1932, ne s'est jamais trouvée très à l'aise dans ses périodes d'opposition.

Pour atteindre leurs buts, les sociaux-démocrates ne font pas dans la dentelle, c'est le moins qu'on puisse dire. *« L'actuel gouvernement est tout bonnement catastrophique !*, dit par exemple Göran Persson, porte-parole de son parti pour les questions économiques, *il a perdu entièrement le contrôle de la situation »* ; et son patron, Ingvar Carlsson, d'accuser le premier ministre, Carl Bildt, d'avoir *« créé »* la crise actuelle de toutes pièces. Une *« crise »* sur l'existence de laquelle tous les dirigeants politiques sont d'accord, en dépit de la timide reprise de la croissance, des bénéfices substantiels réalisés par de nombreuses multinationales comme Volvo et l'industrie du papier, et de la stabilisation du chômage (environ 8 % selon les statistiques officielles) enregistrée depuis le mois de janvier.

Un programme encore flou

Au cours des dernières années, la Suède, qui avait déjà du mal à financer l'« Etat providence », a subi la récession internationale d'une manière cinglante, jamais vue depuis la guerre. La détérioration des finances publiques – mal en point lorsque les sociaux – démocrates passèrent la main en 1991- s'est rapidement accentuée. Pour le présent exercice, le déficit budgétaire représente environ 15 % du PIB et se situe parmi les plus élevés de la zone OCDE. Fin juin, la dette totale de l'Etat se montait à 1 167 milliards de couronnes (820 milliards de francs), soit près de 80 % du revenu national, contre 580 milliards de couronnes en 1990 ; et elle augmente de 220 milliards par an. Le service de cette dette grève en 1994 le budget national de 95 milliards de couronnes (66,9 milliards de francs) !

« Finie l'époque où 1 couronne valait 1 franc français... », déplorent avec consternation ces Suédois si friands de voyages à l'étranger qui hésitent aujourd'hui à sortir de leurs frontières. Même chez les voisins de Norvège, du Danemark et de Finlande, le change leur est défavorable ! La monnaie nationale n'a pas résisté aux convulsions monétaires européennes de l'automne 1992. Après une dévaluation, la couronne a « flotté », perdant au total environ 30 % de sa valeur antérieure. Certes, cette dépréciation a profité à l'industrie exportatrice et les concurrents étrangers n'ont pas hésité à parler de *« dévaluation compétitive »*. Mais le gouvernement aurait préféré éviter ces mesures, ne serait-ce que pour montrer aux Douze que la Suède était un (éventuel futur) partenaire fiable.

Que faire pour combler ces déficits qui inquiètent les milieux financiers au point que le dirigeant de la grande compagnie d'assurances Skandia a récemment lancé un appel au boycottage des obligations d'Etat ? *« Nous sommes dans une période d'attente dangereuse*, explique Björn Wolrath, le patron de Skandia ; *nous ne savons pas quel gouvernement sortira des urnes le 18 septembre et nous ignorons si le « oui » ou le « non » l'emportera lors du référendum sur l'Union européenne le 13 novembre »*. Dire en période de campagne électorale qu'il faut faire des économies n'est guère populaire et les sociaux-démocrates observent une extrême discrétion sur leurs intentions en cas de victoire.

Ils proposent, pêle-mêle, un relèvement des impôts – déjà parmi les plus *« saignants »* au monde pour les particuliers –, une plus forte taxation des dividendes et des revenus du capital et une vague relance de la production par des investissements publics. Mais aucune réforme structurelle du secteur public, des allocations sociales en tous genres, voire du régime des retraites qui, de l'avis de nombreux économistes, devront être révisées à la baisse pour que la Suède puisse revenir progressivement à l'équilibre. Ils se contentent d'indiquer que sept cent mille emplois ont disparu depuis 1991, qu'il faut « stimuler l'activité » et veulent donner l'impression qu'un simple changement de gouvernement permettra de renverser la vapeur et que tous les acquis sociaux, *« menacés par les bourgeois »*, seront préservés.

Un gouvernement fragile

Cette incertitude de la politique que pourrait mener la social-démocratie en cas de succès en septembre est naturellement exploitée par le premier ministre conservateur et ses partenaires des partis centriste, libéral et chrétien-démocrate de la coalition en place. M. Bildt a choisi, semble-t-il, de tenir le langage de la vérité, aussi amère fût-elle, et d'expliquer aux Suédois que les économies à faire dans les années à venir ne s'élèvent pas à 2 ou 3 milliards de couronnes, mais se chiffrent par dizaines de milliards, avec des sacrifices à la clé.

Durant la législature qui s'achève, M. Bildt a réussi – ce qui n'était pas évident – à maintenir la cohésion de la coalition, même si le ministre centriste de l'environnement, Olof Johansson, en désaccord avec ses collègues sur le projet de pont entre la Suède et le Danemark, a démissionné au mois de juin (*le Monde* du 18 juin). Ce gouvernement fragile a dû, à plusieurs reprises, composer avec les populistes de la Nouvelle démocratie pour s'assurer une majorité au Parlement, ce qui a provoqué quelques frictions au sein de la coalition, mais il aborde les élections alors que la situation économique générale donne des signes d'amélioration, ce qui peut lui être favorable.

« La Suède a besoin d'un gouvernement fort pour imposer des mesures d'assainissement impopulaires mais nécessaires ! », répètent à l'envi les grands patrons de l'industrie et d'éminents économistes qui notent que la dette totale du pays pourrait représenter 120 % du PIB en l'an 2000 si les dirigeants politiques n'enrayent pas l'évolution actuelle. Et comme toujours, en temps de crise en Suède, certains souhaitent une sorte de « compromis historique » entre les sociaux-démocrates, pilier traditionnel de la vie politique scandinave, et les conservateurs, principale formation *« bourgeoise »* avec actuellement plus de 20 % des intentions de vote. Une alliance qui paraît cependant bien improbable aujourd'hui, notamment parce qu'il n'est pas dans les habitudes de la gauche de gouverner en coalition. Surtout pas avec les conservateurs.

ALAIN DEBOVE

REPÈRES

BIÉLORUSSIE

Le gouvernement a présenté sa démission

Le gouvernement de Minsk a démissionné en bloc, mercredi 13 juillet, deux jours après le départ du premier ministre, Viatcheslav Kebitch, largement battu au second tour de l'élection présidentielle du 10 juillet par Alexandre Loukachenko, qui a indiqué que sa prestation de serment aurait lieu le 20. M. Loukachenko s'est déclaré prêt à garder trois des actuels vice-premiers ministres, dont Sergueï Lingue, chargé de l'économie. Alexandre Loukachenko, élu avec plus de 80 % des voix et qui prône un rapprochement avec Moscou, a également indiqué, mercredi, que le président russe, Boris Eltsine, avait accepté sa proposition pour une rencontre qui aura lieu *« dans les dix premiers jours du mois d'août »*. Pendant la campagne électorale en Biélorussie, la Russie avait cependant ouvertement soutenu l'adversaire de M. Loukachenko, les dirigeants de Moscou jugeant peu fiable ce dernier. Le président de la Chambre haute du Parlement russe, Vladimir Choumeïko, a de nouveau exprimé ces réticences en affirmant, mercredi, que *« la Biélorussie aura beaucoup de mal à se développer comme un Etat normal avec un président qui n'a aucune expérience »*. – *(AFP.)*

TUNISIE

L'ancien président de la Ligue des droits de l'homme a été libéré

Moncef Marzouki, ancien président de la Ligue tunisienne des droits de l'homme (LTDH), a été libéré, mercredi 13 juillet, après trois mois et vingt jours de détention, a-t-on appris de source judiciaire. Selon son avocat, M[e] Fayçal Triki, le juge a décidé d'accéder à la demande de *« relaxation provisoire »* de son client, considérant que le dossier de l'instruction contenait *« plus d'éléments plaidant pour l'innocence que pour la culpabilité »*. Agé de quarante-sept ans, enseignant à la faculté de médecine de Sousse, M. Marzouki avait été arrêté, le 24 mars dernier, après la publication d'un entretien qu'il avait accordé au quotidien espagnol *Diario-16*. Il avait alors été poursuivi pour *« diffusion et propagation de fausses nouvelles de nature à troubler l'ordre public »* et de *« diffamation des autorités judiciaires »*. Le 5 février, jour de sa démission de la présidence de la LTDH, M. Marzouki avait annoncé son intention de se présenter à l'élection présidentielle du 20 mars, démarche à laquelle il avait dû renoncer faute d'avoir pu recueillir le parrainage de trente élus, conformément à la loi. – *(AFP.)*

UKRAINE

M. Koutchma repousse la signature du traité de non-prolifération nucléaire

Le nouveau président ukrainien, Leonid Koutchma, a remis en question l'urgence d'un règlement de la question du nucléaire militaire dans son pays, en laissant entendre, mercredi 13 juillet lors de sa première conférence de presse depuis son élection à la présidence, que Kiev ne signerait pas le traité de non-prolifération nucléaire (TNP) avant 1995. *« Je vais revenir sur cette question* [du TNP]. *Il faut l'étudier très précisément. Ce traité vient à expiration en 1995 et un nouveau traité doit alors être renégocié »*, a déclaré M. Koutchma, élu dimanche en remplacement de Leonid Kravtchouk. Le TNP, signé en 1968, est entré en vigueur en 1970 pour une période de vingt-cinq ans, et doit être renégocié en 1995. Le précédent Parlement ukrainien avait accepté de ratifier le protocole de Lisbonne de 1992 qui prévoit, à terme, l'adhésion au TNP en tant qu'Etat non nucléaire, mais s'était refusé à ratifier le traité lui-même. – *(AFP.)*

EN BREF

AUTRICHE : élections législatives le 9 octobre. – Les élections législatives en Autriche auront lieu le 9 octobre. D'après les sondages, la coalition au pouvoir, qui comprend le Parti social-démocrate du chancelier Franz Vranitzky (SPOe) et le Parti populaire (OeVP), est donnée gagnante, surtout après le « oui » majoritaire lors du référendum du 12 juin sur l'adhésion de l'Autriche à l'Union européenne. – *(AFP.)*

CROATIE : Des réfugiés croates bloquent le QG de la FORPRONU. – Quelques cent cinquante réfugiés croates qui réclament leur retour dans les territoires d'où ils ont été chassés par les séparatistes serbes de Croatie ont bloqué, jeudi 14 juillet, l'accès au quartier-général de la Force de Protection des Nations unies (FORPRONU) dans l'ex-Yougoslavie, dans le centre de Zagreb. La manifestation devait durer jusqu'au soir. – *(AFP.)*

LETTONIE : le premier ministre présente sa démission. – Le premier ministre letton, Valdis Birkavs, a présenté, mercredi 13 juillet, sa démission au président Guntis Ulmanis, a rapporté la télévision lettonne. La démission de M. Birkavs, dirigeant du parti de la Voie lettonne, qui détient dix des treize portefeuilles au gouvernement, a été provoquée par un nouveau différend avec le Parti agraire, membre de la coalition au pouvoir, au sujet de la politique agricole du pays. Les trois ministres du Parti agraire avaient démissionné mardi. Le président Ulmanis a écarté la possibilité d'élections anticipées et devrait prochainement désigner un nouveau chef du gouvernement. – *(AP, AFP.)*

NIGÉRIA : Lagos paralysée par la grève. – Une grève des transporteurs a paralysé l'activité économique à Lagos, mercredi 13 juillet, pour la deuxième journée consécutive. Le puissant syndicat des travailleurs du secteur pétrolier, le NUPENG, poursuit sa grève, entamée le 4 juillet et destinée à obtenir l'investiture de Moshood Abiola comme président de la République. Selon un journal gouvernemental, deux sites d'exploitation de pétrole brut ont cessé de produire en raison de ce mouvement. – *(AFP.)*

OUZBÉKISTAN : adhésion au Partenariat pour la paix. – Le ministre ouzbek des affaires étrangères, Saïdmoukhtar Saïdkassimov, a signé, mercredi 13 juillet à Bruxelles, le Partenariat pour la paix de l'OTAN. L'adhésion de l'Ouzbékistan porte à vingt-deux le nombre de pays qui ont signé ce programme de coopération militaire et politique proposé depuis janvier 1994 par l'Alliance atlantique aux anciens membres du bloc communiste. – *(AP, Reuter.)*

TIMOR-ORIENTAL : accrochages entre militaires et étudiants. – Soldats et policiers indonésiens ont dispersé, jeudi 14 juillet, une manifestation à Dili, capitale de Timor-Oriental, en frappant des étudiants qui tentaient de gagner l'Assemblée locale, ont rapporté des habitants. Une soixantaine de manifestants ont été arrêtés. Selon des témoins, l'armée a encerclé l'université lorsque environ cinq cents étudiants avaient tenté de se mettre en route pour le Parlement. – *(Reuter.)*

AFRIQUE

RWANDA

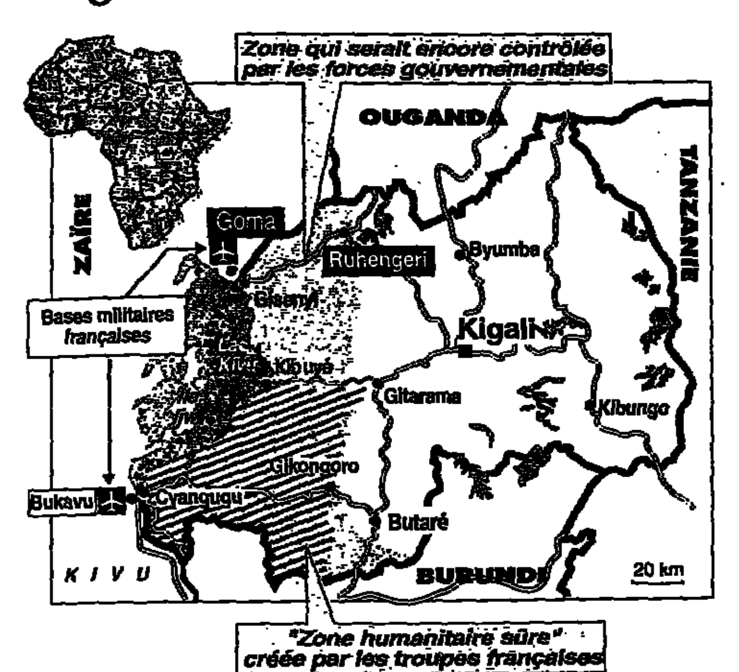
Afflux de réfugiés dans l'est du Zaïre

Des dizaines de milliers de *réfugiés rwandais, pour la plupart* des femmes et des enfants émaciés, ont commencé à pénétrer *dans* l'est du Zaïre, fuyant les combattants du Front patriotique rwandais (FPR) qui progressent rapidement vers les dernières poches de résistance de l'armée gouvernementale, dans le nord-ouest du Rwanda.

Selon des organisations humanitaires installées à Goma, l'une des bases-arrière de l'opération « Turquoise » au Zaïre, les réfugiés arrivaient, mercredi *13 juillet, au rythme* de 10 000 par heure dans un parc naturel situé au nord de la ville, et le mouvement ne cessait de s'accentuer. Les autorités locales craignent de voir arriver jusqu'à 500 000 réfugiés dans les prochains jours.

Le FPR a bombardé mercredi la foule compacte qui fuyait Ruhengeri, au nord du Rwanda, ont rapporté des photographes de presse. Les *bombardements* se situaient à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Ruhengeri, et des soldats se trouvaient parmi les civils, ont indiqué les journalistes qui n'étaient pas en mesure de préciser si ces bombardements avaient fait des victimes.

En Ouganda, le journal gouvernemental, *New Vision*, a indiqué mercredi que plus de 16 000 Tutsis réfugiés en Ouganda depuis les années 60 ont regagné le Rwanda à la suite de la prise de Kigali par le FPR, le 4 juillet dernier. A l'inverse, 10 000 Hutus – qui ont fui le



Rwanda de peur d'être l'objet de représailles de la part du FPR – seraient intallés dans un camp ougandais, selon un responsable local. A Paris, le ministère des affaires étrangères a confirmé des informations selon lesquelles la France a refusé d'accorder des visas à des parents et à des proches du président défunt Juvénal Habyarimana. Le porte-parole adjoint du ministère, Catherine Colonna, a précisé que cette décision n'était *« pas assortie d'une quelconque motivation ». « C'est une compétence souveraine de l'Etat que d'accorder ou de refuser des visas »*, a-t-elle ajouté, à propos d'informations parues dans *Libération*, selon lesquelles un visa a été refusé à des parents du président défunt et à trois orphelins du colonel Sagatwa, un de ses proches qui a péri avec lui à bord de l'avion abattu le 6 avril. Cependant la veuve de Juvénal Habyriamana est réfugiée à Paris. – *(AFP, Reuter.)*

CÔTE-D'IVOIRE

Henri Konan Bédié, un président serein en visite à Paris

Le président ivoirien Henri Konan Bédié devait assister au défilé du 14 juillet dans la tribune d'honneur, jeudi, à Paris, au terme d'une visite officielle de trois jours, la première depuis son accession à la tête de l'Etat en décembre 1993, après la mort de Félix Houphouët-Boigny.

Sept mois après avoir succédé à Félix Houphouët-Boigny, Henri Konan Bédié fait figure d'homme serein. Alors qu'il avait hérité d'une situation économique catastrophique, les effets de la dévaluation, conjugués à la hausse des cours des matières premières, ont largement joué en sa faveur. *« Nous ne pouvions plus avancer, nous étions dans l'asphyxie financière ; sans la dévaluation, je ne sais pas ce que nous serions devenus*, nous disait-il récemment à Abidjan. *Aujourd'hui, les effets positifs de la dévaluation contrebalancent largement les effets négatifs ! »*

Une ombre au tableau, néanmoins : depuis le début de l'année, huit journalistes ont été condamnés pour diffamation, dont trois purgent une peine de prison. *« Depuis l'accession d'Henri Konan Bédié à la présidence en décembre 1993, la liberté d'expression et la liberté d'association sont fréquemment violées »*, s'est insurgée Amnesty International dans une déclaration publiée mercredi 13 juillet.

« On parle de journalistes... mais aucun de nos journalistes professionnels n'a été emprisonné, nous a affirmé à ce sujet le président ivoirien ; *ce sont des « écrivants » – c'est le seul terme qu'en cherchant j'ai pu trouver –, ils n'ont jamais appris le métier de journaliste et ils se sont mis à écrire, mais n'importe quoi ; ils écrivent selon leurs tripes, ils insultent, ils calomnient. »*

« On m'a traité de tout »

« Ça a duré un temps, jusqu'à ce que les juges décident de réagir, a ajouté M. Bédié, *mais sans l'intervention du gouvernement ; à aucun moment je n'ai porté plainte contre qui que ce soit. J'ai été un des plus insultés, on m'a traité de tout, on m'a même trouvé d'autres pères, d'autres mères ; moi, j'ai toujours regardé ça de haut. »*

Et le chef de l'Etat revient soudain sur le sort de ces journalistes : *« Je suis prêt à les élargir »*, dit-il. Prochainement ? *« Oui, prochainement, je ne sais pas quand, mais je le ferai ; tout simplement parce que certains ne savent même pas ce qui leur arrive »*. Et d'évoquer la procédure en cours concernant Abou Drahamane Sangaré, le secrétaire général adjoint du Front populaire ivoirien (FPI, principal parti d'opposition), directeur de publication de *la Voie*, condamné à trois ans de prison, comme un autre journaliste du quotidien d'opposition. *« Une fois que la procédure judiciaire est terminée, le président a le droit d'amnistie »*, rappelle M. Bédié. L'ensemble des journalistes emprisonnés en bénéficieront-ils ? *« Je verrai bien quelle est la formule. »*

Le chef de l'Etat a de toute évidence accueilli avec soulagement le départ de Côte-d'Ivoire de son ancien rival, l'ex-premier ministre Alassane Ouattara, nommé en mai directeur général adjoint du Fonds monétaire international (FMI). Le président redoute-t-il son éventuel retour d'ici aux élections générales, qui doivent avoir lieu en septembre ou octobre 1995 ? *« Je ne peux pas décider à sa place, mais il a signé un contrat de cinq ans*, rétorque M. Bédié ; *de toute façon... je ne pense pas que les Ivoiriens soient prêts à élire comme président un citoyen qui a la double nationalité* [M. Ouattara est ivoiro-burkinais]. » Propos immédiatement tempéré : *« Cela dit, nous le considérons comme des nôtres. »*

MARIE-PIERRE SUBTIL

ASIE

L'avenir de la péninsule après la mort du président nord-coréen

Les trois quarts de la population ont rendu hommage à Kim Il-sung

indique la propagande officielle

Le premier ministre chinois a présenté, mercredi 13 juillet, Kim Jong-il comme le *« nouveau dirigeant de la République populaire démocratique de Corée »*, entérinant ainsi la succession du fils de Kim Il-sung à la tête de la Corée du Nord. Cette succession se retrouve chaque jour un peu plus dans les textes officiels, même si l'intronisation ne devrait pas avoir lieu avant les obsèques du *« Grand Dirigeant »*, dimanche. Ainsi, la *« biographie abrégée du maréchal Kim Jong-il »*, que nous a fait parvenir mercredi la délégation générale nord-coréenne à Paris le qualifie de *« leader suprême du Parti (des travailleurs, communiste), de l'Etat et de l'armée coréens »*. Elle reprend ainsi les termes utilisés par Radio-Pyongyang le même jour, selon lesquels *« nous avons élevé le Cher dirigeant, seul successeur du Grand dirigeant, aux plus hauts postes du Parti, de l'Etat et des forces armées révolutionnaires. »*

Pendant ce temps, selon l'agence officielle KCNA, *« plus de dix-sept millions cinq »* de personnes, soit 75 % des vingt-deux millions de Nord-Coréens, ont déjà rendu hommage à leur dirigeant disparu, au pied des quelque trente-cinq mille statues et portraits de lui disséminés à travers le pays. *« Six cent mille personnes en moyenne »* se sont rendues chaque jour devant sa statue géante à Pyongyang. Dans la capitale également, selon un diplomate en poste sur place, un second cercueil de verre a été installé autour de celui dans lequel repose Kim Il-sung tandis que des ouvriers s'activent dans les rues en prévision des obsèques.

La nature elle-même a exprimé sa douleur à l'annonce de la disparition du *« Grand Dirigeant »*, a annoncé mercredi KCNA. *« Tôt dans la matinée du 8 juillet, lorsque le grand cœur du cerveau suprême de la révolution coréenne s'est arrêté de battre, le lac Chon, tranquille sous un brouillard épais, a soudain été secoué de vagues violentes. Une tornade soufflant à 180 kilomètres-heure est apparue et des pluies violentes sont tombées. Il a plu sans interruption pendant trois jours »*, a assuré KCNA.

« Au moment où le pays tout entier est en proie à un profond chagrin face à la mort du Grand Dirigeant, le président Kim Il-sung, le mont Paektu, la montagne ancestrale, se tord à présent de douleur », a ajouté l'agence. Le mont Paektu – où est censé être né Kim Jong-il le 16 février 1942, selon sa biographie officielle, (l'agence Itar-Tass parle du 16 février 1941 à Viatskoie, à soixante-dix kilomètres de Khabarovsk, en Sibérie) – se trouve à la frontière chinoise. Toujours selon KCNA, quelques jours avant la mort de Kim Il-sung, un *« triple arc-en-ciel »*, *« hommage de la nature envers les réalisations révolutionnaires brillantes »* de Kim Jong-il, était apparu sur cette montagne, faisant pendant au double arc-en-ciel qui aurait marqué la naissance du *« Cher Dirigeant »*.

Cet aspect de la propagande nord-coréenne, dans laquelle vit depuis un demi-siècle la population au nord du 38e parallèle, fait certes partie des mythes laborieusement élaborés autour de la première dynastie communiste. Mais ils rappellent également ces phénomènes naturels extraordinaires censés, en Extrême-Orient, marquer des événements importants. Comme, par exemple, en Chine la mort d'empereurs, la chute d'une dynastie. La disparition de Mao Zedong avait ainsi été précédée d'un des plus violents tremblements de terre de l'histoire du pays, à Tangshan.

Quelques semaines avant de disparaître, le *« Grand Dirigeant »* avait légué à la postérité ce que les médias nord-coréens ont présenté comme une découverte scientifique majeure : celle d'une grenouille fossile datant de cent cinquante millions d'années qu'il avait qualifié de *« première grenouille connue »*. *Les Nouvelles de Pyongyang* y avaient vu la *« confirmation que la Corée est un berceau de la civilisation humaine où des êtres vivants, végétaux et animaux, ont évolué de façon systématique* [...] *Cette découverte* [...] *démontre à l'évidence l'ancienneté du territoire coréen. »*

P. de B.

Le dernier pays à réunifier

Suite de la première page

Les choses ont peut-être changé depuis lors mais, en 1974, on pouvait compter sur les doigts d'une main les photos consacrées par le musée de la guerre de Corée, à deux pas du 38e parallèle, à l'intervention des « volontaires » chinois qui, pendant l'hiver 1950-1951, a pourtant seule empêché la déroute des troupes nordistes. On notera aussi à toutes fins utiles, que la Corée du Nord est sans doute le seul pays au monde où les appareils de radio et de télévision disponibles ne permettent de recevoir que la chaîne officielle.

b) Il faut bien comprendre que cet enfermement mental, conforme en tous points à la description d'Orwell, dans son livre *1984*, du rôle du *« ministère de la vérité »* conditionne la survie du système : les dirigeants nord- coréens savent le rôle joué dans la désagrégation de l'URSS et des pays communistes d'Europe par la propagation des idées et des mœurs de l'Occident. Or tout indique que, par les marins, les travailleurs de Sibérie, les étudiants qui avaient des bourses en Europe de l'Est, une partie de la population commence à avoir une vague conscience de l'existence d'un autre monde : où l'on n'impose pas dès le berceau une discipline militaire, où l'on ne se met pas à genoux devant les statues du grand chef, où l'armée ne pleure pas sur commande. On commence d'ailleurs à compter un certain nombre de « défecteurs».

c) La venue de délégations étrangères, dans ce climat, aurait comporté bien des risques. D'abord, le niveau auquel elles auraient été présidées aurait très vraisemblablement montré que le défunt ne jouait pas exactement sur la scène mondiale le rôle que ses thuriféraires lui attribuaient et que la visite de Jimmy Carter, comme celle, annoncée pour le 25 juillet du président sudiste, paraissaient confirmer. Et puis il aurait fallu accueillir trop d'étrangers, y compris de journalistes, c'est-à-dire, vu de Pyongyang, autant d'espions et d'agents de subversion.

Les vraies difficultés vont commencer quand il s'agira de savoir quelle part de l'héritage de «papa-maréchal» il faut liquider pour empêcher la catastrophe économique de déboucher sur une catastrophe politique. Il serait surprenant de ne pas voir alors se dessiner deux lignes, conservatrice et réformatrice. Déjà, durant notre voyage, il y a vingt ans, dans ce surréaliste royaume, nous avions affaire à deux types d'individus : ceux qui ne connaissaient que la consigne, et ceux qu'un minimum de bon sens poussait, en présence de voyageurs peu portés sur le culte de la personnalité, à faire la part des choses.

Or c'est un fait que la disparition de Kim Il-sung affaiblit sur le plan diplomatique la position du Nord. Etait-il fou ? Pas fou ? L'homme qui vous recevait dans son vaste bureau, équipé en permanence pour les prises de vue et de son, donnait le sentiment que le culte de la personnalité s'arrêtait à la porte de sa somptueuse résidence : c'était le seul endroit du pays où ne se trouvait aucun portrait, aucune statue de lui. Il souriait en permanence, planant au-dessus des événements un peu comme le Père éternel dans les verts pâturages.

Un univers pavlovien

Il se méfiait tout de même : au point de faire passer une visite médicale préalable, histoire d'éviter quelque fâcheuse contagion, à tous ceux qui étaient admis à l'honneur de le rencontrer. Mais ce que Staline avait tenté, il donnait l'impression de l'avoir réussi. Les campagnes étaient bien entretenues, les gens convenablement habillés, les villes très propres, la population hyper-disciplinée, les enfants, tous en uniforme, se mettaient tout naturellement en file indienne pour monter dans le métro. *Panem et circenses* : les fêtes succédaient aux fêtes, et le public pleurait à chaudes larmes au spectacle de pièces patriotiques qui auraient fait penser, n'était leur chasteté extrême, aux *Deux Orphelines*.

De quel prix avait été payé cet austère conte de fées, aussi éloigné de la réalité de la nature humaine ? On le saura sans doute un jour. Mais il ne fallait pas gratter beaucoup pour comprendre que cet univers était d'abord pavlovien, que ses habitants avaient été dressés comme des chiens savants, ce qui expliquait que des gamines impubères puissent constituer un orchestre symphonique et que l'équipe nationale féminine de basket d'un pays de quelque dix-sept millions d'habitants à l'époque puisse tenir tête à celle de Chine, qui en avait déjà un milliard.

Pavlovien, a-t-on dit, mais aussi bidon. Tout était truqué, à un point jamais atteint ailleurs. Reste que Kim Il-sung maintenait en permanence son armée sur le pied de guerre, ce qui expliquait que les rues fussent vides, trait particulièrement insolite en Asie, et que les questions que l'on pouvait se poser sur son état mental suffisaient à le faire redouter. On l'a vu tout récemment encore lors des discussions avec les Américains sur l'armement nucléaire. Qui pouvait être sûr que, plutôt que de voir son régime s'effondrer, il ne courrait pas le risque d'une fin néronienne ? Son successeur n'a vraisemblablement pas la stature nécessaire pour se substituer à lui. L'URSS et la Chine ne sont plus là pour l'étayer. L'état des finances dont il hérite l'oblige à rechercher une aide étrangère. L'air du temps finira par avoir raison d'un système auquel il n'est plus d'équivalent dans le monde aujourd'hui. Maintenant que le Yémen est à son tour réunifié, et que les deux Chines ont trouvé un *modus vivendi*, il serait surprenant que la Corée demeure éternellement coupée en deux, dernière marque d'une guerre froide partout ailleurs terminée.

Le Sud n'est pas pressé de voir se reconstituer l'unité de la péninsule. Il sait ce que la réunification a coûté à la République fédérale d'allemagne. Il sait aussi que la Corée du Nord est sensiblement plus peuplée et beaucoup plus pauvre que la RDA, alors qu'il est lui-même moins peuplé et beaucoup moins riche que la RFA. Et surtout la réunification allemande, on le comprend maintenant, a été préparée de longue date par une *Ostpolitik* qui a permis la multiplication des contacts, non seulement entre les autorités des deux Républiques rivales mais entre leurs populations. La télévision aidant, elles appartenaient au même univers mental. Coréens du Nord et du Sud vivent sur deux planètes différentes. Leur réunion suppose de part et d'autre une infinie patience. C'est peut-être beaucoup demander aux vingt-deux millions d'enfants du «grand dirigeant» qui, lorsqu'ils auront fini de le pleurer, comprendront à quel destin les condamne le splendide isolement dans lequel il les a délibérément confinés.

ANDRÉ FONTAINE

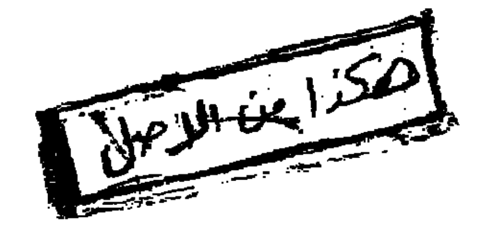
CAMBODGE

La Malaisie va demander le départ du prince Chakrapong

La Malaisie va demander au prince Norodom Chakrapong, fils du roi Sihanouk, qui s'était réfugié à Kuala-Lumpur après avoir été accusé d'avoir fomenté un coup d'Etat au Cambodge au début du mois, de quitter son territoire, a annoncé, mercredi 13 juillet, le vice-premier ministre, Anwar Ibrahim. Les autorités malaisiennes auraient pris contact avec la France pour qu'elles accueillent le prince, indique-t-on de source diplomatique à Kuala-Lumpur.

Pour sa part, le prince Chakrapong a écrit au *Monde* pour démentir son implication dans cette tentative (*le Monde* du 5 juillet) : *« J'affirme avec force*, écrit-il, *que je n'ai jamais été mêlé à une quelconque* « tentative de coup d'Etat » *ni même à une* « tentative d'action de force » *contre Phnom-Penh. J'étais au contraire seul à l'hôtel Régent en compagnie de l'ambassadeur des Etats-Unis et d'un journaliste américain quand l'hôtel a été entouré par des forces de l'ordre. Je n'ai dû mon salut qu'à une intervention personnelle, à partir de Pékin, de Leurs Majestés le roi et la reine auprès du gouvernement local* [coprésidé par son demi-frère, le prince Ranariddh]. »

« Je pense au contraire, ajoute le prince Chakrapong, *que certains au gouvernement ont utilisé cet argument de soi-disant coup d'Etat (...) pour pouvoir m'arrêter ainsi que – dit-on – le général Sin Song* [accusé d'être son complice dans cette tentative, comme lors d'une tentative de soulèvement en 1993] *sans preuves et sans autre forme de procès au mépris de toute règle démocratique, et faire taire ainsi toute critique du régime. » « Je continue à affirmer*, poursuit le prince Chakrapong dans sa lettre, *que le gouvernement actuel engage le Cambodge dans la mauvaise voie (poursuite de la guerre civile, corruption, délinquance, dégradation de la situation économique, absence de démocratie) et que le peuple cambodgien continue à souffrir de cette situation. »*



La fin de la session extraordinaire du Parlement

M. Balladur assure que la majorité a « entamé un travail immense qui commence à porter ses fruits »

La session extraordinaire du Parlement, ouverte le 1er juillet, a été close le 13 juillet. Au cours de celle-ci, l'Assemblée a examiné le projet sur l'aménagement du territoire et ceux sur la justice. Le Sénat, pour sa part, a adopté le texte sur la sécurité. Ces trois réformes ne seront approuvées définitivement qu'à l'automne. M. Balladur, au Palais du Luxembourg, a assuré que la majorité avait « entamé un travail immense qui commence à porter ses fruits ».

La session extraordinaire du Parlement s'est achevée, mercredi 13 juillet, avec l'adoption des derniers textes restant en navette entre les deux assemblées.

Prononçant un discours de clôture au Sénat, Edouard Balladur a déclaré que *« le pire est passé »* mais *« qu'il reste beaucoup à faire »*. *« Nous avons entamé un travail immense qui commence à porter ses fruits*, a ajouté le premier ministre. *Que cela n'entame pas notre vigilance et notre détermination ! »* Auparavant, René Monory, président du Sénat, avait tenu à *« remercier »* le premier ministre pour ses récentes initiatives en vue d'améliorer l'association du Parlement aux affaires européennes (*le Monde* du 12 juillet). Il s'était toutefois déclaré *« inquiet (...) de la multiplication des lois d'orientation qui, faute de ressources financières, renvoient le poids des décisions sur l'avenir »* et il avait critiqué le recours trop fréquent aux sessions extraordinaires qui s'apparentent, selon lui, à des *« sessions de rattrapage »*. *Selon lui, de telles sessions extraordinaires devraient être reservées « aux seuls sujets exceptionnels »*.

Le Parlement a adopté, mercredi, quatre projets de loi restant en discussion. Les députés, en outre, ont voté deux résolutions sur les affaires européennes.

• **La Sécurité sociale.** – L'Assemblée a définitivement adopté les conclusions de la commission mixte paritaire (CMP) sur le projet de loi relatif à la Sécurité sociale, présenté par Simone Veil, qui institue une autonomie de gestion des branches. Tranchant le désaccord qui avait opposé le Sénat et l'Assemblée à propos du contrôle parlementaire sur la Sécurité sociale, le texte de la CMP revient à la version initiale du projet qui se contente de prévoir l'organisation d'un débat annuel au Parlement sur un rapport gouvernemental relatif à la Sécurité sociale – proposition qu'approuvent les députés – alors que les sénateurs souhaitaient que le Parlement se prononce sur un véritable projet de loi *« portant approbation »* de ce rapport.

• **Enseignement supérieur.** – L'Assemblée a définitivement adopté, en troisième lecture, le projet de loi, présenté par François Fillon, qui porte de trois à cinq ans la période d'expérimentation des statuts dérogatoires à la loi Savary de 1984 s'appliquant aux universités nouvelles créées depuis 1991.

• **Participation des salariés aux entreprises.** – Le Sénat a définitivement adopté les conclusions de la CMP sur le projet de loi relatif à la participation des salariés dans l'entreprise, présenté par Michel Giraud. Les deux précédentes lectures avaient révélé un désaccord entre le Sénat et l'Assemblée sur le moment où interviendrait le changement des statuts d'une société en passe d'être privatisée : les députés souhaitaient que cette modification des statuts soit postérieure à la privatisation afin que *« les nouveaux actionnaires soient plus fortement engagés envers les salariés »*, selon la formule de Jean-Yves Chamard, député RPR de la Vienne ; les sénateurs, de leur côté, soutenaient que le changement de statuts devait précéder l'acte de privatisation. Le texte de la CMP a tranché en faveur de la position du Sénat.

• **Emploi dans les DOM.** – Le Sénat a définitivement adopté les conclusions de la commission mixte paritaire (CMP) sur le projet de loi relatif à l'emploi dans les départements et les collectivités territoriales d'outre-mer, présenté par Dominique Perben, ministre des DOM-TOM. Ce texte vise à *« remettre au travail »* un tiers des quatre-vingt-douze mille RMistes recensés dans les DOM et à encourager la production locale par le biais d'exonérations de cotisations patronales au profit des entreprises.

• **Deux résolutions sur les affaires européennes.** – En vertu de l'article 88-4 de la Constitution, l'Assemblée nationale a adopté une proposition de résolution, déposée par Bernard Carayon (RPR, Tarn), relative à l'avant-projet de budget général des communautés européennes pour l'exercice de 1995. Le texte de la résolution demande notamment au gouvernement de s'opposer à la création d'un impôt européen et qualifie de *« grave menace pour le financement de la politique agricole commune »* les nouvelles procédures budgétaires qui, selon M. Carayon, tendent à reconnaître au Parlement européen *« un véritable droit de véto »* en cas de désaccord avec le Conseil sur les conséquences budgétaires de l'élargissement de l'Union européenne. Les députés ont également adopté une proposition de résolution, déposée par Pierre Lellouche (RPR, Val-d'Oise), sur les problèmes budgétaires liés à la politique extérieure et de sécurité commune (PESC) prévue par le traité de Maastricht. Le texte de la résolution demande notamment au gouvernement de veiller à ce que les depenses de la PESC relèvent bien d'un financement intergouvernemental et non communautaire.

F. B.

PROTECTION SOCIALE : les sénateurs socialistes saisissent le Conseil constitutionnel. – Le groupe socialiste du Sénat a saisi, mercredi 13 juillet, le Conseil constitutionnel sur le projet de loi relatif à la protection sociale complémentaire des salariés, adopté mardi, par le Parlement (*le Monde* du 14 juillet). Les sénateurs socialistes estiment que ce texte *« risque de porter un coup fatal aux institutions de retraites supplémentaires »*. Selon eux, *« cette disposition déroge aux principes d'égalité, de la liberté d'entreprendre et de la liberté contractuelle »*.

La préparation de l'élection présidentielle

Contrôle renforcé du financement des campagnes

Petit à petit, la France se dote d'une législation de plus en plus stricte sur le financement politique. En aprouvant, mercredi 13 juillet, un projet de loi organique sur l'élection du président de la République et des députés, le conseil des ministres s'est inscrit dans ce droit fil, même si ce texte est d'apparence très technique. Tout ce qui touche aux financements des campagnes électorales a, en effet, des répercussions politiques (*le Monde* du 9 juillet).

Le gouvernement était contraint de demander au Parlement de légiférer en la matière. L'organisation du scrutin présidentielle relève d'une loi organique, c'est-à-dire d'un texte qui doit être débattu et voté dans des conditions plus solennelles qu'un projet ordinaire ; de plus, les lois organiques sont automatiquement soumises au Conseil constitutionnel. Certes les principaux articles de portée générale du code électoral s'appliquent lors d'une présidentielle, mais, justement, nombre d'entre eux ont été modifiés depuis 1990, date où a été voté le dernier texte organique sur le sujet. Il fallait donc qu'une loi organique les rende applicables au scrutin du mois de juin prochain. C'est ce que fait le projet de Charles Pasqua.

Il en va ainsi du nouveau code pénal et de la réforme de la procédure pénale en ce qui concerne les délits commis à l'occasion d'élections, mais aussi du nouveau code de la nationalité, qui influe sur les conditions d'inscription sur les listes électorales, et de la réforme des possibilités de vote par procuration. De même il est clairement dit que le mandat de conseiller de Corse est assimilable à celui de conseiller régional pour la législation sur les cumuls et pour le parrainage de candidats à la présidentielle. Surtout, la loi de 1993 sur la corruption est rendue applicable au scrutin présidentiel : la liste des personnes morales ayant fait des dons aux candidats, et le montant de ceux-ci, devra être publiée.

Le gouvernement a profité de ce « toilettage » pour renforcer la législation. Ainsi, il était dit que le remboursement d'une partie des dépenses des candidats par l'Etat ne serait pas assuré à ceux n'ayant pas remis de comptes de campagne ou les ayant remis en retard ; il est ajouté que la même sanction sera prise contre ceux dont le Conseil constitutionnel aura rejeté le compte. Cela est d'autant plus important qu'il s'agit de la seule « punition » pour ceux qui auront dépassé le plafond de dépenses autorisées, le Conseil ne pouvant, contrairement à ce qui se passe lors des autres élections, annuler pour ce seul motif l'élection du président de la République. Or ces plafonds sont plus élevés encore que ce que nous avons écrit le 9 juillet : un décret du 26 août 1993, pris conformément à la loi de 1990, les a relvés de 7 % , c'est-à-dire du montant de l'augmentation du coût de la vie en trois ans. Ils seront donc de 128,4 millions de francs pour les candidats du premier tour et de 171,2 pour les deux du second.

Tout candidat dont le compte de campagne sera accepté recevra donc 6,42 millions, et ceux qui auront obtenu plus de 5 % des suffrages exprimés, 32,1. Pour éviter les candidatures de personnes qui voudraient juste toucher de l'argent de l'État sans faire véritablement campagne, le projet propose que l'avance accordée à tous ceux dont la candidature a été validée par la parrainage de cinq cents élus ne soit plus de 3 millions mais de 1 million. Comme le dit M. Pasqua dans son exposé des motifs, il faut tenter de prévenir *« les abus »* apparus lors des dernières législatives.

Th. B.

Au bureau national du Parti socialiste

Le PS désigne les membres de la commission de préparation du congrès

Le bureau national du Parti socialiste a mis en place, mardi 12 juillet, la commission de préparation du congrès, qui doit avoir lieu du 18 au 20 novembre. Présidée par Claude Estier, président du groupe socialiste du Sénat, elle veillera au bon déroulement du calendrier des opérations préparatoires au congrès. La date limite de dépôt des contributions est fixée au 24 août. Le 1er octobre, un conseil national doit tenter d'en faire la synthèse, et entériner la ou les motions. Celles-ci seront adressées aux sections et fédérations le 10 octobre au plus tard.

La composition de la commission respecte l'équilibre des courants tel qu'il existe actuellement. Outre M. Estier, elle comprend trois jospinistes : Jean-Pierre Bel, André Laignel et Daniel Vaillant ; trois fabiusiens : Claude Bartolone, Pervenche Berès et Alain Claeys ; trois rocardiens : Alain Bergougnoux, Claude Evin et Manuel Valls ; deux mauroyistes, Jean Le Garrec et Bruno Leroux ; deux poperénistes, Philippe Bassinet et Philippe Kaltenbach ; le mermazien Claude Fleutiaux ; et une représentante de la Gauche socialiste, Pascale Le Néouannic.

Le communiqué du conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni, mercredi 13 juillet, au palais de l'Elysée, sous la présidence de François Mitterrand. A l'issue de la réunion, le service de presse du premier ministre a diffusé un communiqué dont voici des extraits :

• Election du président de la République et élection des députés

Le ministre d'Etat, ministre de l'intérieur et de l'aménagement du territoire, a présenté au conseil des ministres un projet de loi organique modifiant diverses dispositions relatives à l'élection du président de la République et à celle des députés à l'Assemblée nationale *(lire page 7)*.

• Rémunération des fonctionnaires

Le ministre de la fonction publique a présenté un décret portant majoration de la rémunération des personnels civils et militaires de l'Etat, des personnels des collectivités territoriales et des établissements publics d'hospitalisation (*le Monde* du 14 juillet).

• Le bilan de la session parlementaire

Le premier ministre a présenté une communication sur le bilan de la session parlementaire. La session ordinaire de printemps a été suivie d'une session extraordinaire ouverte le 1er juillet.

Au cours de ces deux sessions, 75 lois ont été adoptées, dont 38 lois autorisant la ratification ou l'approbation de conventions internationales. Six de ces lois résultent de propositions de loi. (...)

• Renforcement de la sécurité à l'hôpital

Le ministre délégué à la santé a présenté une communication sur le renforcement de la sécurité à l'hôpital. Les hôpitaux admettent chaque année près de 11 millions de personnes, dont plus de 7 millions en urgence.

Trois plans ont été adoptés au cours des derniers mois pour renforcer la sécurité dans les trois domaines suivants : les urgences, les naissances, l'anesthésie. Chacun de ces plans renforce les normes de fonctionnement des services pour garantir la présence de personnels spécialisés et qualifiés, comme celle des matériels nécessaires. Ces plans prévoient aussi de regrouper les moyens en pôles de compétence, chaque pôle étant adapté à un certain niveau de soins, et l'ensemble constituant des réseaux qui assureront une meilleure répartition des tâches et une meilleure coordination des activités. (...)

Des mesures ont été arrêtées au mois d'avril pour améliorer la sécurité des naissances, pour la mère comme pour l'enfant. Un troisième ensemble de dispositions sont prises en matière de sécurité des anesthésies. Un décret relatif à la sécurité anesthésique sera publié au cours de l'été. Il rendra obligatoire la pratique d'une consultation préanesthésique en cas d'intervention programmée, précisera les moyens à mettre en œuvre et réglementera de façon plus stricte l'organisation des salles de réveil.

Mouvement préfectoral

Le conseil des ministres du mercredi 13 juillet a procédé, sur propositions du ministre de l'intérieur, au mouvement préfectoral suivant :

ARIÈGE
Jean-François Gueullette

Jean-François Gueullette, préfet hors cadre, est nommé préfet de l'Ariège, en remplacement de Bernard Puydupin, nommé préfet de la Mayenne.

[Né le 13 août 1951 à Boulogne, Jean-François Gueullette, titulaire d'une maîtrise d'économétrie et d'un diplôme de 3e cycle d'études approfondies, option finances publiques, a été successivement chargé d'études à la direction de la construction au ministère de l'équipement, directeur du cabinet du président du conseil général de Saône-et-Loire, chargé de mission à la DATAR. En 1983, il a été nommé conseiller technique au cabinet de Louis Mermaz, alors président de l'Assemblée nationale, puis en 1985 secrétaire général du groupe socialiste de l'Assemblée nationale. Conseiller technique au cabinet d'Edith Cresson, à Matignon, il est nommé, en 1991, préfet chargé d'une mission de service publique ; depuis avril 1992, il était conseiller technique à l'Elysée.]

AUDE
Dominique Bellion

Dominique Bellion, préfet de la Mayenne, est nommé préfet de l'Aude, en remplacement de Didier Cultiaux nommé haut-commissaire de la République en Nouvelle-Calédonie.

[Né le 15 août 1948, à Saint-Flour (Cantal), Dominique Bellion est licencié en droit, diplômé de l'Institut d'études politiques de Bordeaux et ancien élève de l'ENA. Nommé directeur du cabinet du directeur général des collectivités locales en juillet 1981, il est chef de cabinet d'Edwige Avice, ministre délégué à la jeunesse et aux sports, puis de son successeur, Alain Calmat, avant d'être nommé délégué interministériel pour les candidatures françaises aux Jeux olympiques de 1992. Devenu, en 1987, directeur adjoint, puis directeur du cabinet du préfet de la région Ile-de-France, Olivier Philip, il est nommé, en novembre 1991, préfet de la Mayenne.]

COTES-D'ARMOR
Alain Christnacht

Alain Christnacht, délégué du gouvernement pour la Nouvelle-Calédonie, les îles Wallis-et-Futuna, haut-commissaire de la République en Nouvelle-Calédonie et dépendances, est nommé préfet des Côtes-d'Armor, en remplacement de Guy Dupuis, nommé préfet hors cadre.

[Né le 30 décembre 1947, à Bois-Colombes (Hauts-de-Seine), ancien élève de l'ENA, Alain Christnacht est directeur de cabinet à la préfecture des Côtes-du-Nord, de 1973 à 1974, puis à la préfecture de l'Isère, jusqu'en 1976, et à celle des Hauts-de-Seine jusqu'en 1978, avant de devenir administrateur à la direction du trésor. Secrétaire général de la Nouvelle-Calédonie de 1980 à 1983, il est ensuite sous-directeur au ministère de l'intérieur et de la décentralisation, en 1983, chef de service au ministère de la défense, de 1983 à 1986, secrétaire général pour les affaires régionales de Midi-Pyrénées, de 1986 à 1988. Directeur du cabinet de Louis Le Pensec de 1988 à 1990, ministre de territoires et départements d'outre-mer, il est alors nommé délégué du gouvernement pour la Nouvelle-Calédonie, les îles Wallis-et-Futuna, haut-commissaire de la République en Nouvelle-Calédonie et dépendances.]

MAYENNE
Bernard Puydupin

Bernard Puydupin, préfet de l'Ariège, est nommé préfet de la Mayenne, en remplacement de Dominique Bellion nommé préfet de l'Aude.

[Né le 1er mars 1934 à Aize (Indre), Bernard Puydupin est licencié en droit et breveté de l'École nationale de la France d'outre-mer. Détaché, en 1964, à l'administration centrale du ministère de la coopération, il est nommé conseiller à la mission d'aide et de coopération à Libreville, avant de l'être à celle de Ouagadougou. Sous-préfet de Langres en 1964, puis de Guingamp en 1978, il est ensuite secrétaire général de la préfecture de la Gironde. Il était préfet de l'Ariège depuis le 19 février 1992.]

HAUTE-SAONE
Albert Daussin-Charpantier

Albert Daussin-Charpantier, secrétaire général de la préfecture d'Ille-et-Vilaine, est nommé préfet de la Haute-Saône, en remplacement de Paul Roncière, nommé haut-commissaire de la République en Polynésie français.

[Né le 27 décembre 1940 au Mans (Sarthe), Albert Daussin-Charpantier, licencié en sociologie et en histoire, diplômé expert démographe et diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, est d'abord assistant en études démographiques à la Sorbonne de 1967 à 1969. Elève de l'ENA, il devient conseiller de tribunal administratif, avant d'être nommé secrétaire général de la préfecture de Lozère en 1978. Secrétaire général de la Guadeloupe pour les affaires administratives, en 1980, puis directeur des services départementaux de la Lozère, en 1982, M. Daussin-Charpantier est détaché en Polynésie française, en 1985, en qualité de directeur de cabinet puis de conseiller du président du gouvernement. Sous-préfet de Châlon-sur-Saône en 1988, secrétaire général de la préfecture du Morbihan en septembre, il était secrétaire général de la préfecture d'Ille-et-Vilaine depuis 1991.]

SAONE-ET-LOIRE
Denis Prieur

Denis Prieur, directeur général de l'administration au ministère de l'agriculture est nommé préfet de Saône-et-Loire, en remplacement de Jean-Claude Roure nommé préfet hors cadre.

[Né le 24 mars 1946 au Havre (Seine-Maritime), Denis Prieur, licencié en droit, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, ancien élève de l'ENA, est nommé directeur du cabinet du préfet de l'Isère (1972) puis du Val-de-Marne (1974). Secrétaire général du Cantal (1975), puis de l'Yonne (1977), il est chargé de mission à la Datar en 1978. Deux ans plus tard, il est nommé chef de mission auprès du préfet de la région Corse avant de devenir, en 1982, directeur du cabinet du préfet de la région Pays de la Loire. Sous-préfet de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), puis de Montmorency (Val-d'Oise), préfet de la Mayenne en 1989, il est nommé directeur général de l'administration au ministère de l'agriculture, en 1991.]

NOUVELLE-CALÉDONIE
Didier Cultiaux

Didier Cultiaux, préfet de l'Aude, est nommé délégué du gouvernement pour la Nouvelle-Calédonie, les îles Wallis-et-Futuna, haut-commissaire de la République en Nouvelle-Calédonie et dépendances, en remplacement d'Alain Christnacht.

[Né le 9 juin 1943 à Paris, ancien élève de l'ENA, Didier Cultiaux a été chargé de mission auprès du recteur de l'académie de Lille puis auprès du préfet des Bouches-du-Rhône pour l'aménagement de Fos. Secrétaire général adjoint des Bouches-du-Rhône en 1974, secrétaire général de la Charente en 1976, sous-préfet de Sélestat-Erstein en 1978, secrétaire général de La Réunion en 1980, il est nommé sous-préfet d'Argenteuil en 1982 puis de Lorient en 1985. Préfet du Territoire-de-Belfort en 1990, il était préfet de l'Aude depuis le 20 janvier 1993.]

POLYNÉSIE FRANÇAISE
Paul Roncière

Paul Roncière, préfet de la Haute-Saône, est nommé haut-commissaire de la République en Polynésie française en remplacement de Michel Jau placé en position de détachement.

[Né le 6 septembre 1942 à Blois (Loir-et-Cher), ancien élève de l'ENA, Paul Roncière a été de 1969 à 1973 chef de la circonscription des Tuamotu-Gambier (Polynésie française) avant d'être nommé adjoint au sous-directeur des affaires économiques, financières et du plan au ministère des DOM-TOM. Devenu sous-préfet de Mauriac, il est ensuite secrétaire général de la Haute-Corse puis sous-préfet d'Avallon. Nommé directeur du cabinet du préfet de la région Nord-Pas-de-Calais en 1979, il devient en 1981 sous-préfet d'Arles puis, en 1985, secrétaire général de la Martinique. Il est sous-préfet de Brest en 1987, puis préfet de la Haute-Saône en 1992.]

NORD-PAS-DE-CALAIS
Délégué à la sécurité
Jean-Michel Roulet

Jean-Michel Roulet, directeur de la logistique de la police, est nommé préfet délégué à la sécurité auprès du préfet de la zone de défense nord, préfet de la région Nord-Pas-de-Calais, préfet du Nord, en remplacement de Robert Castellani, nommé hors cadre le 22 juin 1994.

[Né le 12 octobre 1945 à Limoges (Haute-Vienne), diplômé d'Etudes économiques générales, Jean-Michel Roulet devient commandant de la police nationale en septembre 1967, et conseiller à la direction des services techniques à la direction générale de la police nationale en 1978. En 1981, il est nommé directeur du cabinet du préfet de la Meuse, puis l'année suivante, directeur du cabinet du Commissaire de la République de la région Picardie. Il devient secrétaire général de la préfecture de l'Indre en 1984. A partir de 1986, il occupe plusieurs postes techniques au ministère de l'Intérieur. En 1988, il est directeur du cabinet du président du Conseil général de la Loire, avant de revenir au ministère de l'Intérieur. En 1991, M. Roulet est directeur général de la holding Sofima. Chef du bureau des personnels techniques et spécialisés au ministère de l'intérieur, en 1992, il devient, en 1993, directeur de la logistique de la police.]

Les 14 juillet de François Mitterrand

Suite de la première page

Là où la droite verra bientôt de l'austérité, la gauche ne reconnaîtra que de la rigueur. Les acclamations qui accueillent le chef de l'Etat sont parasitées par des sifflets qui fusent de tribunes d'invités. Quelques éminences socialistes dénoncent l'action de *« factieux »*. A la mi-journée, M. Mitterrand affirme, à la télévision : *« L'unité nationale n'est pas altérée en profondeur. »*

En 1983, Bernard Hinault est parmi les invités de la « garden party » de l'Elysée mais le maillot jaune du Tour est toujours français : il s'appelle Pascal Simon. Celui de l'Élysée est toujours le même malgré les prédictions de la droite selon laquelle *« l'expérience socialiste »* ne devait pas durer deux ans. Ce 14 juillet 1983 est placé sous le signe de la force nucléaire et des euromissiles. Sur TF1, M. Mitterrand assure, comme s'il s'agissait d'un rite : *« Rien ne* [le] *fera reculer ni ne* [l'] *arrêtera dans l'œuvre de redressement national et de justice sociale »*, et il déclare surtout : *« Tout ce qui touche à l'indépendance nationale et à l'intégrité du territoire ne se décide ni à Moscou, ni à Washington, ni à Genève, mais se décide à Paris et par moi-même. »* On croirait entendre de Gaulle.

Pour son quatrième 14 juillet, M. Mitterrand doit affronter une sévère fronde. Trois semaines avant la fête nationale, plusieurs centaines de milliers de personnes sont descendues dans la rue pour défendre l'école privée. Le projet de loi Savary, qui est en cause, est retiré et le président de la République se veut rassurant. *« Je m'inquiète de ce que pensent ceux qui ne pensent pas comme moi »*, dit-il, en annonçant une révision de la Constitution : un référendum sur l'extension du champ d'application du référendum. M. Mitterrand sort de la crise mais ce référendum ne sera jamais organisé. Sur la route du Tour de France, Vincent Barteau porte le maillot jaune au soir du 14 juillet 1984 mais « le blaireau » Hinault ne permettra à personne d'autre que lui-même de l'endosser le 14 juillet suivant.

Quels changements d'une année à l'autre ! Laurent Fabius a remplacé M. Mauroy à l'Hôtel Matignon, et les ministres communistes ont quitté le gouvernement. On parle beaucoup de Jean-Paul Kauffmann et des otages français du Liban mais on ne connaît pas encore le nom des agents des services secrets français qui ont fait sauter, en Nouvelle-Zélande, le *Rainbow Warrior* de l'organisation écologiste Greenpeace. Le 14 juillet 1985, M. Mitterrand continue de préparer le terrain de l'éventuelle cohabitation avec la droite à l'issue des législatives de l'année suivante. Pour soulager la gauche, le président se place dans *« la situation psychologique de gagner cette bataille »*, mais il avertit la droite et ses électeurs qu'il appliquera *« à la lettre »* la Constitution.

Adieu ! la gauche ! Tel Bonaparte au pont d'Arcole, Jacques Chirac est entré à Matignon et un Danois inconnu, Jorgen Pedersen, est en jaune sur le Tour, en ce 14 juillet 1986. M. Mitterrand donne tout son sens au désir qu'il a exprimé, de nombreux mois auparavant, de ne pas rester *« inerte »*. Le président invite deux jeunes immigrés à la réception de l'Elysée. Ils avaient observé une grève de la faim de vingt-deux jours pour protester contre un projet de loi sur l'immigration. Par mesure de rétorsion, Charles Pasqua, ministre de l'intérieur, boude la « garden party ». Son absence d'inertie, M. Mitterrand la matérialise surtout en refusant de signer l'ordonnance sur les dénationalisations que lui soumet son nouveau premier ministre. L'opération privatisation doit donc emprunter la voie parlementaire.

Du 14 juillet 1987, on se souvient qu'il fut beaucoup plus gai que les deux précédents. Le maillot jaune s'appelait Charly Mottet. Encore un Français. Pour le reste, cette deuxième fête nationale de cohabitation ignore qu'elle est le prélude d'une autre qui se déroulera sept ans plus tard. Ce 14 juillet-là est préprésidentiel. Les acteurs font dans le suspense. M. Mitterrand affirme qu'il assumera *« la plénitude de ses fonctions* (...) *jusqu'à la dernière minute »* mais bien malin qui pourrait dire s'il voit la dernière minute en 1988... ou en 1995.

Adieu ! la droite, la gauche revient !

Adieu ! la droite, la gauche revient ! *« Je veux représenter plus que jamais les forces de progrès »*, déclare le chef de l'État, sur TF1, le 14 juillet 1988. Deux mois avant, l'auteur de *la Lettre à tous les Français* a été réélu président de la République, avec plus de 54 % des suffrages exprimés, face au maire de Paris, M. Chirac, son premier ministre. M. Mitterrand, qui a prêté Matignon à Michel Rocard, donne également à son nouveau premier ministre le conseil de faire une politique de gauche, en ne lorgnant pas trop sur un centre qui fâche les socialistes. Il annonce la construction à Paris de *« la plus grande et la plus belle bibliothèque du monde »*, la TGB pour « Très grande bibliothèque ». La tête et les jambes : le Tour de France fait connaissance avec un nouveau cycliste, l'Espagnol Pedro Delgado qui est leader au terme de l'étape du 14 juillet.

Pour les contre-révolutionnaires, les mordus de la réaction et les nostalgiques de la monarchie, le 14 juillet 1989 est marqué d'une pierre noire. C'est celui du Bicentenaire de la révolution. En plus du défilé féerique imaginé par Jean-Paul Goude sur les Champs-Elysées, les grincheux doivent subir un G7, un sommet des pays industrialisés à la Grande Arche de la Défense. Et l'horreur n'est pas encore à son comble ! En prime, ils auront *la Marseillaise* interprétée magistralement par la cantatrice noire américaine Jessie Norman. M. Mitterrand ne leur aura rien épargné. Heureusement, sur la route du Tour, c'est « un gars bien de chez nous », Laurent Fignon qui marie son maillot à sa blondeur. Accessoirement, M. Mitterrand fait part, sur TF1 et Antenne 2, de sa volonté de proposer une nouvelle réforme constitutionnelle afin de permettre aux citoyens de saisir le Conseil constitutionnel s'ils estiment leurs *« droits fondamentaux »* atteints. La réforme attend encore.

Les flonflons de la décennie Mitterrand s'estompent que déjà le 14 juillet 1990 arrive avec ses rumeurs de « vidage » du premier ministre, Michel Rocard. Ce n'est un secret que pour les ignorants, les relations entre le chef de l'Etat et l'apôtre du *« parler vrai »* sont en voie d'épuisement. Alors que l'escalade politique feutrée est à l'ordre du jour, c'est un grimpeur italien, Claudio Chiapucci qui revêt le maillot jaune de la grande boucle cycliste. Pour renouveler le genre, le président suggère, dans sa traditionnelle intervention télévisée, une modernisation des services de l'Etat et il se demande *« si certains ministères ne sont pas désuets »*. M. Rocard n'a-t-il pas fait de cette modernisation du secteur public l'un de ses principaux *« chantiers »* ? La pierre dans son jardin est trop visible pour ne pas être vue.

« C'est sain d'avoir un premier ministre qui parle clairement ». En une phrase assassine pour M. Rocard, M. Mitterrand place ce 14 juillet 1991 dans le droit fil des non-dits du précédent. Entre les deux dates, il a congédié le maire de Conflans-Sainte-Honorine pour le remplacer, le 15 mai, par Edith Cresson, *« une femme qui dérange »*. Du parler vrai, on passe au parler cru. L'exercice plaît au chef de l'Etat. Pour la première fois, une femme occupe Matignon et pour la première fois, un Américain, Greg Lemond, porte le maillot jaune du Tour de France au soir du 14 juillet. Le passage de Mme Cresson sera aussi rapide que la victoire des forces coalisées contre Saddam Hussein, le dictateur irakien qui se sentait à l'étroit dans ses frontières. En avril de l'année suivante, Pierre Bérégovoy remplace Mme Cresson.

Le 14 juillet 1992 voit M. Mitterrand atteindre la seconde moitié de son second septennat qui est entaché par les « affaires ». Il déclare : *« De mauvaises mœurs se sont répandues partout, y compris dans la justice. »* Les autres observent que ce septennat de mise à nu n'est pas très reluisant pour ses acteurs. C'est sans doute pourquoi le président de la République semble porter un regard détaché sur la société française. Pense-t-il plus au référendum sur la ratification du traité de Maastricht programmé en septembre ? En réponse à ceux qui prétendent que la victoire du « oui », pour lequel il plaide, signerait *« la fin de la France »*, M. Mitterrand répond que si le « non » l'emporte, *« ce sera la fin de l'Europe »*. Reste que sur le Tour, c'est un Français, Pascal Lino, qui est en jaune.

Pour son treizième 14 juillet, en 1993, M. Mitterrand renoue avec la cohabitation et l'Espagnol Miguel Indurain avec la première place au tour de France. Au mois de mars précédent, la droite a remporté une victoire écrasante aux législatives mais cette fois, M. Chirac a renoncé à Matignon, préférant laisser la place à Edouard Balladur, son *« ami de trente ans »*. Le nouveau premier ministre, cependant, n'est pas la vedette de la « garden party » élyséenne. C'est un « Bernard », comme en 1981, qui tient la rampe mais celui-là est plus volontiers appelé « Nanard ». Homme d'affaires, dans tous les sens du terme, Bernard Tapie clôt le second cycle mitterrandien.

OLIVIER BIFFAUD

« Vous arrivez, je pars »

En préambule de son quatorzième et dernier 14 juillet élyséen, François Mitterrand a assisté, mercredi 13 juillet, à la traditionnelle réception offerte par le ministre des DOM-TOM, dans ses jardins parisiens de la rue Oudinot, à la veille de la fête nationale. Planté, aux côtés du président de la République, devant la scène où se produisait un groupe de danseuses et de danseurs walisiens, Dominique Perben (RPR), ministre de la France d'outre-mer, comme on disait sous la République précédente, a maîtrisé son inquiétude lorsqu'un fonctionnaire lui a annoncé, au creux de l'oreille, l'arrivé du premier ministre, Edouard Balladur.

Fâcheuse situation à gérer. L'année dernière, le chef de l'Etat et le chef du gouvernement s'était évités, grâce aux horaires. Cette fois-ci, M. Mitterrand est arrivé nettement plus tard que l'heure prévue et M. Balladur a fait irruption avec une légère avance. Au milieu d'environ deux mille invités, les deux hommes se sont croisés. « Vous arrivez, je pars », a dit le président à son premier ministre. Quatre mots sur lesquels les députés chiraquiens et balladuriens présents à cette fête auraient longuement pu gloser.

O. B.

L'examen de la législation de 1970 sur les stupéfiants

Les auditions publiques de la commission Henrion ébranlent les certitudes sur la toxicomanie

La commission de réflexion sur les problèmes de drogues et de toxicomanie, présidée par le professeur Roger Henrion, a achevé, mercredi 13 juillet, une première série d'auditions publiques. Un consensus paraît se dégager au sein de la commission autour de la politique dite de « réduction des risques » et de l'idée selon laquelle « la prison n'est pas une solution ».

Il se passe quelque chose au sein de la commission Henrion. Quelque chose qui ressemble à un glissement subreptice des mentalités. Après quatre mois de travail à huis clos et six jours d'auditions publiques, le président de l'instance chargée d'examiner la législation de 1970 sur les stupéfiants, le professeur Roger Henrion (hôpital Cochin, Paris), ne parle plus que « des » drogues au pluriel et se reprend quand le singulier lui échappe.

Mercredi 13 juillet, au dernier jour de la série d'auditions publiques de l'été, l'épouse du professeur Henrion, qui suit attentivement tous les débats, ne cachait pas son sentiment : *« Avant les travaux, j'avais des idées et pas de connaissances. Maintenant, j'ai des connaissances, mais plus d'idées ! »* La succession des experts, magistrats, policiers, gendarmes, médecins, travailleurs sociaux, responsables d'associations, a noyé les esprits dans les contradictions.

Michel Bouchet, directeur de la brigade des stupéfiants de la police judiciaire, questionnant un médecin sur la délivrance de méthadone en médecine de ville ; le Père Christian Delorme, curé dans la région lyonnaise, s'inquiétant des conséquences d'une légalisation du cannabis sur le niveau de vie des habitants de certains quartiers ; ou encore Pierre Cardo, député (RPR) et maire de Chanteloup-les-Vignes, affirmant que *« plus on met d'interdits, plus la loi est bafouée »* : cette expertise publique fut parfois confondante.

Dans le brouillard ambiant, des lignes de force émergent pourtant. La grande majorité des membres de la commission semblent désormais admettre la pertinence de la politique dite de « réduction des risques » *(délivrance de produits de substitution et accès aux seringues stériles)* pour lutter, d'une part, contre la diffusion des virus du sida et des hépatites B et C chez les héroïnomanes intraveineux, et, d'autre part, contre la marginalisation et la délinquance associées à cette consommation. Les modalités de prescription de la méthadone et de la buprénorphine (Temgésic) restent sujettes à discussion.

« Le retard français »

Le cadre légal, imprécis, de la politique sanitaire timidement engagée dans l'Hexagone, reste la source de quiproquos tant au sein du corps médical qu'avec les autorités de police. Le témoignage des « Médecins du monde » Bernard Granjon et Jean-Pierre Lhomme a à nouveau attiré l'attention sur l'attitude des policiers parisiens autour du camion d'échange de seringues de l'association. Une « présomption d'usage » frappe en effet tout porteur de seringue et autorise son interpellation. A cet égard, l'exposé de Jean-René Dard, président de la première Association française d'auto-support des usagers de drogues (ASUD), et « méthadonien » – il dit « *substitué* » – depuis deux ans, fut éloquent.

La prestation de la représentante d'Act-Up Paris devant la commission permit de rappeler quelques évidences : *« Le retard français »* – l'objectif gouvernemental est d'ouvrir 1 000 places de méthadone d'ici à la fin de l'année, contre, par exemple, 17 000 au Royaume-Uni ou 15 000 en Italie –, et *« l'urgence »* – on estime qu'en France 30 % des toxicomanes sont contaminés par le virus du sida et 70 % par celui de l'hépatite C.

Un deuxième consensus semble se dégager, selon lequel la prison n'est pas une solution à la toxicomanie. Si le dispositif prévu par la loi du 31 décembre 1970 prévoit différentes mesures alternatives à l'incarcération ou aux poursuites judiciaires, telle l'injonction thérapeutique, *il se révèle sinon inefficace, tout au moins mal appliqué*. La mesure provoque d'ailleurs la vindicte des usagers : *« On ne peut pas soigner les gens contre leur gré*, a plaidé Jean-René Dard. *L'héroïne, on arrête quand on en a vraiment envie, c'est une question de volonté intérieure, profonde. Toutes les menaces, toute la répression possibles n'y feront rien. »*

Le mot *« hypocrisie »* est revenu souvent dans les discours, et notamment sur la question du cannabis. Les membres de la commission doivent en effet se prononcer sur la pertinence de la distinction drogues douces - drogues dures. Deux sociologues, Adil Jazouli et François Dubet, ont expliqué aux membres de la commission que les jeunes faisaient d'eux-mêmes la différence. *« Quand Charles Pasqua a annoncé un grand débat au Parlement*, a raconté M. Jazouli, *les jeunes des cités ont réagi en disant : « Chic ! Pasqua va nous donner une patente » ! »*

Des « cannabistrots »

L'usage du cannabis et de ses dérivés (marijuana, haschich, huile), *« ne pose pas de problème sanitaire »*, a souligné pour sa part Jean-Pierre Galland, président du Collectif d'information et de recherche cannabique (CIRC) et ardent militant de la légalisation. Son mouvement propose de commercialiser le cannabis dans un circuit à but non lucratif, de l'organiser dans des *« cannabistrots » tenus par ceux-là même qui en font actuellement un petit commerce. Les moins de seize ans* n'y auraient pas accès, aucune publicité ne serait tolérée, et l'approvisionnement se ferait sur la base d'accords commerciaux avec les Pays-Bas, *« qui sont en surproduction »*, ou le Maroc.

Reste qu'à l'adolescence, a rappelé François Dubet, la transgression de l'interdit est *« structurante »*. *« Plutôt que de paniquer dès qu'un élève est pris en train de fumer un « joint » à l'école*, a assuré le sociologue, *il faudrait trouver un mode de punition « paternaliste », comme on le fait lorsqu'on prend un élève en état d'ébriété. (...) sans que ce soit la police qui s'en charge ! »* Il s'agit selon lui de *« maintenir un interdit symbolique, et de recréer des zones de déviance tolérée, à l'instar de ce qui existe dans les internats, ou à l'armée. »*

Répondant implicitement aux inquiétudes des membres de la commission quant au sort de leurs futures propositions, Paul Quilès, ancien ministre, député du Tarn (PS) et fondateur de l'association Drogues et réalités, entendu samedi 9 juillet, a souhaité *« un grand débat national »* sur ces questions. M. Quilès a estimé, devant une commission plutôt médusée, qu'avant de prendre des décisions, les pouvoirs publics devaient *« prendre le pouls de la société française »*.

« Il faut que tout cela décante », a estimé le professeur Henrion. La commission reprend ses travaux le 14 septembre.

LAURENCE FOLLÉA

▶ Les auditions des 8 et 9 juillet seront retransmises sur France 3 les 24, 25, et 26 août de 14 heures à 15 heures, les 29, 30 et 31 août, de 13 heures à 14 heures, et les 1er et 2 septembre, de 13 heures à 14 heures.

ÉDUCATION

Un taux record de réussite : 73,4 %

458 000 candidats ont obtenu le baccalauréat en 1994

Les récentes polémiques sur les notes délivrées par certains jurys (*le Monde* des 9 et 13 juillet) auraient pu laisser croire que le bac 94 serait d'une extrême sévérité. Il n'en est rien. Au contraire, il restera une référence par son taux exceptionnel de réussite. Selon les résultats provisoires pour la métropole, publiés par le ministère de l'éducation nationale, 457 810 candidats ont été reçus sur les 623 757 qui se sont présentés, soit un taux de succès de 73,4 %, supérieur aux années précédentes (71,6 % en 1993, 71,5 % en 1992, 72,4 % en 1991 et 73,1 % en 1990). L'augmentation de 15 000 bacheliers par rapport à 1993 est essentiellement due aux résultats des séries technologiques (+ 4,4 %) et professionnelles (+ 2,4 %, soit 10 000 bacheliers de plus que l'an dernier), qui, pour la première fois, dépassent la barre des 70 %. Au total, 58 % d'une génération possèdent désormais le bac, contre 52 % en 1993 et... 32,7 % en 1987.

Cette progression, qui, selon le ministère, devrait rapidement atteindre 60 %, s'explique essentiellement par l'accès à ce niveau de toute une catégorie de jeunes *via* les filières technologiques et professionnelles. Le nombre de leurs candidats était d'ailleurs en forte augmentation (+ 15 % au bac pro) et les taux de réussite en très nette amélioration notamment dans les sections tertiaires (plus de 70 % en G).

Alors que les séries générales (A,B,C,D,E) ont connu pour la première fois une chute d'effectifs (– 2,3 %), consécutive à la baisse démographique, les disparités restent importantes. Avec 85,8 % de réussite, la série C demeure la voie royale (+ 3 %). Les autres sections scientifiques sont aussi en hausse : + 1,3 % pour la série D, + 1,9 % pour D' et + 3,5 % pour E (mathématiques et technique). En revanche, les résultats sont moins bons en B (– 1 %) et en A (– 1,2 %).

Le nouveau bac 95, qui conclut la réforme des lycées de 1992, favorisera-t-il un certain rééquilibrage, comme on l'espère au ministère ? Par le jeu des options et des coefficients, les séries L (littéraires) et ES (économique et social) devraient bénéficier d'une meilleure attractivité auprès des bons élèves.

La géographie de la réussite au bac, enfin, n'a guère évolué. Si l'académie de Toulouse reste en tête avec 80,6 % de succès suivie de Versailles (80,2 %), Rennes (78 %), Strasbourg et Orléans-Tours (77,8 %), celles de Corse (68,5 %), Rouen (68,4 %), Créteil (69,7 %) et Montpellier (69,8 %) sont largement en dessous de la moyenne nationale.

M. D.

Résultats provisoires
(session de juin 1994)

	Nombre de candidats en juin 1994			Candidats en juin 1993	
	présentés	admis	Taux de réussite %	admis	Taux de réussite %
Baccalauréat	365 786	271 635	74,3	276 704	73,9
– série A	96 886	69 179	71,4	71 806	72,7
– série B	93 530	62 737	67,1	67 011	68,1
– série C	73 744	63 285	85,8	66 483	82,9
– série D	85 399	64 351	75,4	61 463	74
D'	2 596	1 741	67,1	1 532	65,2
E	13 631	10 342	75,9	9 409	72,3
Baccalauréat technologique	176 895	125 860	71,1	116 440	66,7
– industriel	53 744	37 384	69,6	34 238	67,3
– tertiaire	123 151	88 476	71,8	82 202	66,4
Baccalauréat professionnel	81 076	60 315	74,4	49 860	72
– industriel	32 612	23 505	72,1	18 460	67,8
– tertiaire	48 464	36 810	76	31 400	74,6
ENSEMBLE	623 757	457 810	73,4	443 004	71,6

Source : ministère de l'éducation nationale.

DEFENSE

Un projet de coopération navale européenne

Le programme « Horizon » n'échappe pas à la rigueur budgétaire de la Grande-Bretagne

Les ministres de la défense français, britannique et italien ont signé, lundi 11 juillet, à Londres, un protocole intergouvernemental qui officialise la phase de développement du programme « Horizon », soit la construction de vingt-deux exemplaires d'un nouveau type de frégate antiaérienne. Programme qui est d'ores et déjà mis en cause par les économies budgétaires mises en place par la Grande-Bretagne.

LONDRES
de notre correspondant

Une sorte de naissance, celle d'un nouveau type de frégate, et l'occasion de célébrer une coopération européenne de haut niveau dans le domaine de la défense. Pourtant, François Léotard, Malcolm Rifkind et Cesare Previti, *respectivement ministre de la* défense français, britannique et italien, *ne pouvaient éviter de songer que ce programme « Horizon » (le Monde* daté 8 juillet) aura de la chance s'il arrive au terme de ses ambitions, du moins s'agissant du nombre d'exemplaires (vingt-deux) et du respect du budget initial (entre 53 et 70 milliards de francs). Il est, en effet, difficile de ne pas se souvenir du projet commun à l'OTAN de frégate de lutte antiaérienne, abandonné en 1990, parce que *« la multiplication des variantes nationales allait anéantir toutes possibilités d'économies significatives, qui étaient la raison d'être de la coopération »*.

Certes, rien ne dit que l'avenir d'« Horizon » doive nécessairement connaître de telles embûches. La détermination des gouvernements est aujourd'hui forte, et chaque ministre a salué la signature de ce protocole d'accord, qui englobe à la fois le développement et la production de la frégate (du moins les premiers exemplaires), y compris le système de combat, mais à l'exception de l'armement en missiles antiaériens PAAMS, lequel fera l'objet d'un protocole distinct.

Suppression de 20 000 emplois

Les ministres français et britannique ont rappelé le chemin de la coopération parcouru par leurs deux pays, nations maritimes historiquement rivales. M. Rifkind a fait remarquer que la Grande-Bretagne a plus de projets de coopération militaire avec la France qu'avec aucun autre pays, et M. Léotard a souligné que cette stratégie d'une coopération militaire européenne est la seule réaliste. Le ministre français a ainsi insisté sur le projet d'avion de transport militaire ATF, lequel répond à un vrai *« besoin stratégique »* pour l'Europe, de l'ordre de 300 appareils, sans pour autant emporter l'adhésion totale du gouvernement britannique.

C'est Malcolm Rifkind qui a été sur la sellette, en raison des fortes incertitudes qui pèsent actuellement sur le budget britannique de la défense. M. Rifkind doit confirmer, jeudi 14 juillet, un programme drastique d'économies budgétaires qui, portant sur environ 2 milliards de livres en trois ans, prévoit la suppression de quelque 20 000 emplois dans le secteur de la défense et, notamment, la fermeture de la base de Rosyth, située dans le golfe du Forth (région d'Edimbourg). Cette dernière perspective a déclenché une levée de boucliers en Grande-Bretagne, tant en Ecosse qu'au Parlement de Westminster, où de très nombreux élus conservateurs (notamment Lady Thatcher) et travaillistes ont multiplié les pressions pour tenter de faire revenir le gouvernement sur sa décision.

Confronté à cet orage politique, M. Rifkind a apparemment fait de larges concessions : selon le *Financial Times* du 13 juillet, la base de Rosyth serait partiellement sauvée, la majorité de ses 1 300employés civils conservant leur emploi grâce à de nouvelles économies dégagées *in extremis*. Le ministre de la défense va aussi annoncer la mise en chantier d'un certain nombre de nouveaux projets, notamment en faveur de la marine. Le programme « Horizon » tombe à pic, en quelque sorte, même s'il ne semble pas réaliste, en raison de leur coût, de confirmer la livraison à la Royal Navy des douze frégates promises. M. Rifkind ne s'y est d'ailleurs pas risqué.

LAURENT ZECCHINI

En conseil des ministres

Nominations militaires

Sur la proposition du ministre de la défense, François Léotard, le conseil des ministres du mercredi 13 juillet a approuvé les promotions et nominations suivantes :

• *Terre. – Sont promus : général de division*, le général de brigade Pierre Coursier ; *général de brigade*, les colonels Joël Judeaux (nommé adjoint au général gouverneur militaire de Lyon, commandant la région militaire de défense Méditerranée et la circonscription militaire de défense de Lyon), Patrick Garreau (placé en position de service détaché au secrétariat général de la défense nationale), Jean-Claude Chagnard, Marcel Françoise, Renaud d'Astorg, Paul Kuntz, Marc Allamand et Jean Martial (nommé commandant la brigade de sapeurs-pompiers de Paris).

Est promu commissaire général de brigade, le commissaire colonel Jean-Pierre Gehin (*nommé directeur du commissariat de l'armée de terre auprès du commandant militaire de l'Ile-de-France*).

Sont nommés : commandant supérieur des forces armées aux Antilles, le général de brigade Joël Rousseau ; commandant les écoles du commissariat de l'armée de terre, le commissaire général de brigade Michel Virgitti ; adjoint au général gouverneur militaire de Strasbourg, *commandant la brigade* d'Alsace, délégué militaire *départemental du Bas-Rhin*, le général de brigade Michel Lhuissier.

• *Air. – Sont nommés :* commandant la région aérienne Nord-Est, le général de division aérienne Jean-François Pidancet ; commandant en second la région aérienne Nord-Est, le général de brigade aérienne Jean-Paul Trapy ; adjoint tactique au général commandant la force aérienne de combat et commandant le centre d'opérations du commandement de la force aérienne de combat, le général de brigade aérienne Jean Nicolas ; adjoint territorial au général commandant la région aérienne Atlantique, le général de brigade aérienne Henri Argelier ; sous-chef à l'état-major des armées, le général de brigade aérienne Pierre Wiroth ; *directeur du centre d'enseignement* supérieur aérien, le général de brigade aérienne Serge Raynaud.

• **Marine.** – Sont promus : vice-amiral, les contre-amiraux Joseph Bodard et Claude Musset ; contre-amiral, les capitaines de vaisseau Olivier Méniolle d'Hauthuille (nommé adjoint au chef de l'état-major interarmées de planification opérationnelle), Yves Jan (nommé commandant l'aviation de *patrouille maritime)* et Pierre Latourrette (mis à la disposition de l'inspecteur des forces maritimes).

• **Service de santé.** – Est nommé directeur central du service de santé, le médecin général inspecteur Pierre Metgès.

Sont promus : médecin général inspecteur, les médecins généraux Daniel Gautier et François Blin ; médecin général, les médecins-chefs Henri Ille et Jérôme Guélain.

Sont nommés : directeur adjoint du service de santé, le médecin général François Blin ; directeur de l'Institut de médecine tropicale du service de santé, le médecin général Roland Laroche ; directeur du service de santé en région militaire de défense Atlantique et chef du service de santé en circonscription militaire de défense de Bordeaux, le médecin général Jean Beaury.

• **Armement.** – *Est nommé* chef de la section « armement » à la *délégation de la France au conseil* de l'Atlantique-Nord, l'ingénieur général de première classe Alain Crémieux.

Est mis à la disposition de l'inspecteur général d'Electricité de France pour la sûreté nucléaire, l'ingénieur général de première classe Claude Frantzen.

EN BREF

MEURTRE D'UNE FILLETTE : le beau-frère de la petite Lise mis en examen. – Le beau-frère de Lise Farge, une fillette de *sept ans* dont le corps a été retrouvé mercredi *13 juillet dans un sous-bois à moins* de cinq cents mètres de son domicile, a été mis en examen pour meurtre précédé ou accompagné de viol sur mineure de moins de quinze ans, ce même jour, par un juge d'instruction de Compiègne (Oise). Olivier Camels, âgé de vingt-six ans, mari de la demi-sœur aînée de Lise, avait auparavant reconnu avoir tué la petite fille sous l'influence d'un mélange d'alcool, de *tranquillisants et de haschich. Il* a été écroué.

Agression : un jeune Noir meurt après avoir été jeté dans le canal Saint-Martin par un groupe d'inconnus. – Un jeune homme à la peau noire, dépourvu de papiers d'identité mais semblant âgé d'environ vingt-cinq ans, est décédé après avoir été jeté dans le canal Saint-Martin, mercredi 13 juillet vers 3 heures dans le 10e arrondissement de Paris, par un groupe de jeunes gens dont les motivations restent inconnues.

Le colonel Dominique de Corta nommé chef du SIRPA

Par arrêté du ministre de la défense, paru au *Journal officiel* du mercredi 13 juillet, le colonel Dominique de Corta a été nommé chef du service d'information et de relations publiques des armées (SIRPA). Il remplace à compter du 15 juillet le capitaine de vaisseau Olivier Meniolle d'Hauthuille (*le Monde* du 18 juin), en poste depuis novembre dernier. Promu contre-amiral, Olivier Meniolle d'Hauthuille est nommé adjoint au chef de l'état-major interarmées de planification opérationnelle à Creil (Oise).

[*Né le 15 avril 1942* à Paris, *saint-cyrien*, diplômé de Sciences politiques à Paris et titulaire d'une maîtrise en histoire, Dominique de Corta a servi dans l'arme blindée et cavalerie. Entre 1982 et 1984, il *a été rédacteur en chef de la revue mensuelle TAM*. Après plusieurs postes dans l'arme du matériel, il rejoint le SIRPA en 1990, où il est chef de la division « information écrite ». Depuis septembre 1991, *il dirigeait l'établissement* cinématographique et photographique des armées (ECPA), l'une des grandes directions du SIRPA.]

SOCIÉTÉ

SCIENCES

Dans le cadre d'un programme de recherche de 100 millions de francs par an

Superphénix devrait redémarrer avant la fin de l'été

Le ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche, François Fillon, a approuvé, mercredi 13 juillet, le « programme d'acquisition de connaissance » qui doit faire du surgénérateur nucléaire Superphénix de Creys-Malville (Isère) un outil « de recherche et de démonstration » (*le Monde* du 13 juillet). Il a d'autre part annoncé que le réacteur pourrait redémarrer avant la fin de l'été.

« Superphénix n'a pas été construit dans le but de faire de la recherche, affirme François Fillon. *Si l'intérêt économique et industriel de cette filière nucléaire, à court ou moyen terme, paraît moindre que prévu, il reste intact à plus longue échéance.* » Il serait *« absurde »*, dit-il, de ne pas *« explorer cette voie jusqu'au bout »*, sous peine de *« se le voir reprocher par les générations futures »*. Le gouvernement ayant signé, le 11 juillet, le nouveau décret d'autorisation de création qui donne à la centrale un droit d'existence, Superphénix pourrait donc redémarrer avant la fin de l'été.

Les autorités de sûreté devraient en effet transmettre aux ministères de l'industrie et de l'environnement un avis favorable à une telle opération d'ici à la fin du mois. Pour André-Claude Lacoste, directeur de la sûreté des installations nucléaires (DSIN), la centrale ne devrait, dans une première étape, fonctionner qu'à 3 % de sa puissance maximum. Puis elle montera progressivement en régime. Rien ne s'oppose, semble-t-il, à ce qu'elle atteigne les 50 % à la fin de l'année.

Pour le gouvernement, la raison première de ce redémarrage, fortement contesté par les écologistes, n'est pas la seule production d'électricité. Mais il aurait bien tort de se priver d'une pareille opportunité, d'autant que les kilowatts-heure produits permettront de payer une partie du fonctionnement de l'installation. Cette intention figure d'ailleurs en bonne place dans le programme d'acquisition des connaissances qui sera effectué dans Superphénix, aujourd'hui transformé en « outil de recherche et de démonstration ». Outre ce retour d'expérience que le gouvernement estime nécessaire pour préparer l'avenir, Superphénix devrait permettre de mener des études sur la gestion du plutonium et l'incinération de certains déchets.

Le financement de ce programme, de 100 millions de francs par an, sera assuré à parts égales par le Commissariat à l'énergie atomique et EDF. La moitié sera affectée à la recherche de solutions en matière de consommation de plutonium (CAPRA), 30 % à l'incinération des actinides mineurs (SPIN) et 20 % à la sûreté et au fonctionnement du réacteur. Pour ces opérations, les deux premiers cœurs du réacteur devront être modifiés. Il en coûtera quelque 120 millions de francs auxquels s'ajouteront les 1300 millions de francs nécessaires à la fabrication du troisième cœur qui sera installé dans la centrale à la fin de la décennie. Ces dépenses seront payées par la NERSA, chargée de l'exploitation du réacteur.

Pour Rémi Carle, président du conseil de surveillance de la NERSA, ce programme de recherche est satisfaisant, même s'il reconnaît que ses partenaires européens sont quelque peu *« chagrinés »* de n'avoir pas été totalement associés aux décisions du gouvernement français. Mais *« ils sont sensibles*, ajoute-t-il, *à la perspective d'une reprise de la production d'électricité »*.

HERVÉ MORIN

LÉGION D'HONNEUR

La promotion du 14 juillet

Henri Rol-Tanguy grand-croix

Comme chaque année, le 14 juillet est l'occasion de nombreuses promotions et nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur. Le cinquantième anniversaire du débarquement et de la libération de Paris donne l'occasion de distinguer de grands résistants. Le colonel Henri Rol-Tanguy, ancien chef des Forces françaises de l'intérieur d'Ile-de-France, est élevé à la dignité de grand-croix, le général Pierre Guillain de Bénouville et Maurice Kriegel-Valrimont le sont à celle de grand officier.

Conformément aussi à la tradition, plusieurs personnalités de la politique, du monde des lettres et des arts, du spectacle, du monde économique, du sport, de la presse, figurent parmi les promus ou nommés. Jean Mattéoli, président du conseil économique et social, est élevé à la dignité de grand officier. Michel Debré, ancien premier ministre, l'écrivain Jean Dutourd, Jacques Berque, professeur honoraire au Collège de France, Pierre Schaeffer, compositeur de musique, Edmond de Rothschild, « donateur des musées nationaux », Pierre Bénard, président d'Eurotunnel, et Marcel Roulet, président de France-Télécom, sont promus commandeurs.

Outre Michel Debré, plusieurs anciens ministres sont distingués. Mme Sid Cara et René Teulade deviennent officiers, tandis que Michel Crépeau, Marcel Debarge, Jean Foyer et George Lemoine sont nommés chevaliers.

Jean-Claude Brialy, l'écrivain Benoîte Groult, le compositeur de musique Pierre Henry, la sociologue et écrivain Evelyne Sullerot, le syndicaliste Paul Marchelli, l'astrophysicien Hubert Reeves et la journaliste Jacqueline Baudrier figurent notamment parmi les nouveaux officiers. Les artistes : Guy Bedos, Richard Bohringer, Jean-Luc Boutté, Bernard Fresson, France Gall, Yves Simon, Philippe Clay, Georges Jouvin ; Pascal Sevran, le cinéaste Gill Grangier, Pascal Quignard, Alain Finkielkraut, l'architecte Christian de Portzamparc, les journalistes et écrivains Jean-François Revel, Madeleine Chapsal, Roland Leroy, Louis Nucera, Jean-Marie Rouart, Robert Serrou, Robert Chapatte, l'ancien champion de natation Alain Mosconi, le pilote automobile Bernard Darniche et les restaurateurs Bernard Loiseau et Paul Haeberlin sont au nombre des nouveaux chevaliers.

RELIGION

Édité par Mondadori en Italie

Un auteur à succès pour l'automne : Jean-Paul II

« L'espoir à la croisée des chemins » : ce pourrait être le titre français du nouveau livre de Jean-Paul II. L'éditeur qui « gagnera le gros lot » (peut-être Plon, qui a publié *la Splendeur de la vérité*) trouvera, on l'espère, quelque chose de moins banal. Pour l'heure, le « gros lot » est revenu à la maison italienne Mondadori – dont Silvio Berlusconi contrôle encore 47 % –, qui détient les droits mondiaux du livre. Le texte, en cours de traduction au Vatican (de polonais en italien) paraîtra à l'automne.

Jean-Paul II s'est toujours voulu écrivain – de pièces de théâtre et de poèmes, dans sa jeunesse. Aujourd'hui, en une suite de brefs essais (trente-cinq, pour deux cent trente pages), il veut parler de la vie et de la religion d'une manière personnelle, pour les lecteurs du monde entier, sans se cantonner au public catholique. Ce sera la première fois qu'un pape publiera, pendant son pontificat, un livre qui ne soit pas un traité de théologie (excepté le dialogue de Jean-Paul II avec André Frossard, publié en 1982 par Robert Laffont sous le titre *N'ayez pas peur !*).

D'énormes ventes et des traductions dans une vingtaine de langues peuvent être espérées. Déjà on estime que le livre pourrait rapporter quelque 100 millions de dollars. Mondadori a chargé le prestigieux agent littéraire new-yorkais Mort Janklow de négocier les droits en langue anglaise. Random House vient de l'emporter, mardi 12 juillet, pour un montant que la maison refuse de révéler mais que les rumeurs, à New-York, disent supérieur à 6 millions de dollars (la commision de M. Janklow est de 15 %).

Le pape n'est-il pas l'auteur dont rêvent tous les éditeurs ? D'autant que, bonheur suprême, non seulement il verse ses droits d'auteur à des œuvres charitables, mais il ne demande aucun à-valoir. Mondadori va donc publier un best-seller mondial sans débourser un sou (à part les frais de fabrication, assez modestes). Qui dit mieux ?

JUSTICE

A l'occasion de la fête nationale

Les grâces présidentielles atténuent une surpopulation pénale record

Sur proposition du garde des sceaux, Pierre Méhaignerie, le président de la République a signé, mardi 12 juillet, un décret de grâces collectives prévoyant le même type de remises de peine que l'an dernier. Pris à l'occasion du 14 juillet, le décret prévoit une réduction de peine de cinq jours par mois de prison, plafonnée à quatre mois, pour les personnes actuellement en détention.

Dans leurs modalités, ces grâces collectives sont tout à fait similaires à celles retenues l'an dernier. En sont ainsi exclues les personnes condamnées pour terrorisme, pour infractions à la législation sur les stupéfiants ayant entraîné une peine supérieure à trois ans de prison, pour certains délits économiques (corruption, ingérence, trafic d'influence, prise illégale d'intérêts), pour crimes ou délits visant soit des mineurs de moins de quinze ans, soit des agents de la force publique ou des surveillants de prison. Les personnes condamnées, mais non incarcérées, bénéficient d'une remise de deux mois sur la peine qu'elles ont à effectuer.

Les premières sorties seront effectives au 21 juillet, puis s'étaleront dans le temps. En raison notamment de cet étalement, il est difficile d'estimer avec exactitude le nombre de détenus concernés. L'an dernier, la chancellerie avait évalué à environ 4 000 le nombre de graciés.

Ces remises de peine permettront d'alléger temporairement une surpopulation pénale qui, avec 57 200 personnes détenues au 1er avril, n'a jamais été aussi forte (*le Monde* du 18 juin). Jusqu'en 1985, les grâces collectives du 14 juillet restaient exceptionnelles : le président Valéry Giscard d'Estaing n'avait signé que deux décrets, en 1974 et 1980, imité en cela par François Mitterrand au cours de son premier septennat, en 1981 et 1985. Au fil des ans, le recours aux grâces a été plus systématique afin d'alléger la surpopulation pénale. Depuis 1988 et à l'exception de 1990, tous les 14 juillet avaient été accompagnés de grâces présidentielles dont l'annonce a généralement pour effet d'apaiser les tensions estivales dans les prisons.

BAKHTIAR : les assassins présumés de l'ancien premier ministre iranien jugés en cour d'assises spéciale. – La chambre criminelle de la Cour de cassation a rejeté, mercredi 13 juillet, le pourvoi formé par trois des neuf personnes mises en examen dans le dossier de l'assassinat de l'ancien premier ministre iranien Chapour Bakhtiar (*le Monde* du 9 février). Les trois détenus contestaient leur renvoi devant la cour d'assises spéciale, par l'arrêt du 31 mars 1994 de la chambre d'accusation de la cour d'appel de Paris.

DIFFAMATION : la Lyonnaise des Eaux poursuit Thierry Jean-Pierre. –Suite aux allégations publiées dans son *Livre noir sur la corruption* par Thierry Jean-Pierre, la Lyonnaise des eaux a assigné l'ancien juge en diffamation, mercredi 13 juillet, devant le tribunal de grande instance de Paris. Dans ce document Thierry Jean-Pierre affirmait notamment que *« 80 % de la corruption politique est organisée par deux grands groupes, composés de plusieurs centaines de sociétés chacun »* (*le Monde* du 1er juin).

Au tribunal de Paris

Interdiction de vente d'objets nazis

Saisi par l'Union des étudiants juifs de France, le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris a rendu, lundi 11 juillet, une ordonnance interdisant à une société distribuant par correspondance *« des trophées et insignes en tout genre »* de poursuivre la commercialisation d'une série d'objets, dont de nombreux symboles nazis.

La société de M. Claude Cornillau se dit *« européenne »* et il faut sans doute voir là une référence au Parti nationaliste français et européen (PNFE) qu'il dirige depuis bien longtemps. Mais l'Europe dont il s'agit est celle que souhaitait le IIIe Reich, et le premier article proposé par le catalogue n'est d'ailleurs rien d'autre que l'ouvrage de Léon Degrelle, *Hitler pour mille ans*. Suivent toute une collection d'insignes allant de la croix gammée à la tête de mort en passant par les deux lettres SS sur fond noir. D'autres symboles plus anodins prennent une connotation nouvelle à côté du buste deHitler.

Le juge des référés, Jean-Pierre Marcus, a été amené à ordonner l'interdiction à la vente et la suppression au catalogue de plusieurs objets dont la signification repose essentiellement sur le contexte. Ainsi, le magistrat note dans son ordonnance à propos des croix celtiques : *« Si des croix de cette sorte ont certes été érigées à des époques fort reculées en Armorique et aussi d'ailleurs en de plus lointaines contrées, d'autres qui les imitent ou s'en inspirent sur le plan de la forme ont une origine infiniment plus récente et appartiennent à la symbolique nazie. »*

Une simple casquette dite *« européenne »* est donc frappée d'interdiction. Mais outre le fait que le catalogue présente ce couvre-chef en lui prêtant des vertus outrageusement racistes, il est aussi précisé qu'elle est destinée à recevoir les insignes vendus à part.

Le juge des référés observe que cette offre est susceptible de constituer une provocation à la discrimination raciale et qu'il s'agit d'un *« dommage imminent »* qu'il convient de faire cesser. Et le magistrat conclut : *« La mise en vente de ces objets peut également, sans délai, entraîner leur utilisation qui revient à véhiculer, sur un mode nostalgique, le souvenir du nazisme, auquel est indissolublement attachée la notion de racisme. »*

M. P.

SPORTS

CYCLISME

La 11e étape du 81e Tour de France

Indurain façon Merckx

Le Français Luc Leblanc a gagné, mercredi 13 juillet, la 11e étape du Tour de France disputée sur 263,5 km entre Cahors et Lourdes-Hautacam et dominée par l'Espagnol Miguel Indurain, qui renforce sa position de leader au classement général.

LOURDES-HAUTACAM

de notre envoyé spécial

Comme Merckx ! Jusqu'à présent, Miguel Indurain était souvent comparé à Jacques Anquetil pour sa capacité à «gérer» son énergie et ses victoires. Mercredi 13 juillet, à Lourdes-Hautacam, après la terrible «punition» infligée par l'Espagnol à ses adversaires, ne mérite-t-il pas, maintenant, le cruel surnom de «cannibale» dont le peloton avait, en son temps, affublé Eddy Merckx, tant était grande la propension de ce dernier à dévorer ses concurrents ?

Certes, les dents de «Miguelon» sont peut-être encore un peu moins affûtées que celles du coureur bruxellois, son appétit un peu moins féroce. Sinon, il n'aurait sans doute pas laissé le Français Luc Leblanc franchir en vainqueur la ligne d'arrivée. Indurain aurait, en effet, admis qu'il avait passé un marché, habituel dans ce genre de course, avec l'ancien champion de France : *«Tu prends les relais et je te laisse l'étape.»*

Chiappucci à la dérive

Ce qui n'enlève rien à la performance du coureur de l'équipe Festina, seul à pouvoir résister au rythme infernal imposé par Indurain dès les premiers lacets d'une côte de quinze kilomètres, d'une dénivellation moyenne de 8 %, avec certaines «pointes» à 10 %, et dont l'arrivée se disputa dans un brouillard à couper au couteau. Comme lors du contre-la-montre du lundi 11 juillet, entre Périgueux et Bergerac, l'Espagnol appliqua sa «stratégie» favorite, dite du laminoir : partir vite, arriver encore plus vite, sans à-coups, sans même avoir besoin de relancer ses 80 kg de muscles. Reléguant du même coup dans la préhistoire le temps des grimpeurs minuscules et nerveux, «en danseuse» sur leur vélo, qui procédaient par accélérations successives. *«Qui en est capable me suive»* : telle est la devise du Navarrais.

Ils n'en furent pas capables. Un point, c'est tout. Première victime : Claudio Chiappucci, pourtant spécialiste de ces arrivées en montagne. Malade, l'Italien lâcha prise dès les premiers lacets de l'ascension et termina avec vingt-trois minutes de retard. Autre victime expiatoire de l'Espagnol : Melchior Mauri, considéré au départ de Lille comme un prétendant possible à une place d'honneur, qui franchit la ligne d'arrivée dix-sept minutes après son compatriote.

Moins humiliants, mais tout aussi significatifs, sont les retards enregistrés par de grands rouleurs – plus de cinq minutes pour Gianni Bugno et Charly Mottet – mais aussi par de réels grimpeurs : près de quatre minutes pour Ronan Pensec et le Colombien Alvaro Mejia.

La principale victime de cette étape reste, pourtant, le Suisse Tony Rominger, qui perd plus de deux minutes et se retrouve relégué à 4 minutes et 47 secondes au classement général. Rominger, dont on attendait une réaction rapide après sa défaite contre la montre, et qui a flanché au bout seulement de quelques kilomètres.

Mis à part Luc Leblanc et l'Italien Marco Pantani, révélation du dernier Tour d'Italie, et qui a tenté, le présomptueux, de lâcher Indurain à mi-sommmet, une poignée seulement de coureurs peuvent estimer avoir limité les dégâts. En premier lieu, le Français Armand De Las Cuevas, cinquième de l'étape et qui se retrouve à moins d'une minute de Rominger au classement général.

Le danger, bien relatif, pour Indurain ne viendrait-il pas, maintenant, de Pavel Tonkov, Piotr Ugrumov, voire Vladimir Poulnikov, ces «Russes» qui résistent comme Koutouzov à Napoléon, et qui sont prêts à tout pour s'imposer ? Des «Russes» dont Indurain sait qu'il doit se méfier : Evgueni Berzin n'a-t-il pas été le seul coureur à le battre dans une course par étapes depuis trois ans ?

L'Anglais Chris Boardman, qui avait pourtant débuté par un exploit lors du prologue de Lille, a choisi, lui, une voie plus discrète : voulant se préparer pour les prochains championnats du monde et estimant sans doute qu'il avait déjà assez souffert des cadences infernales de ce Tour de France, il a abandonné sans tambour ni trompette.

Les rouleurs renoncent, les grimpeurs agonisent. C'était signé Indurain.

JOSÉ-ALAIN FRALON

Classement de la 11e étape Cahors-Lourdes-Hautacam (263,5 km)

1. L. Leblanc (Fra.) en 6 h 58 min 4 s (moyenne : 37,816 km/h) ; 2. M. Indurain (Esp.) à 2 s ; 3. M. Pantani (Ita.) à 18 s ; 4. R. Virenque (Fra.) à 56 s ; 5. A. De Las Cuevas (Fra.) à 58 s ; 6. P. Tonkov (Rus.) ; 7. P. Ugrumov (Rus.), tous les deux à 1 min 26 s ; 8. E. Zaina (Ita.) à 1 min 36 s ; 9. R. Conti (Ita.) à 1 min 46 s ; 10. L. Cubino (Esp.) à 1 min 50 s.

Classement général

1. M. Indurain (Esp.) en 51 h 47 min 25 s ; 2. T. Rominger (Sui.) à 4 min 47 s ; 3. A. De Las Cuevas (Fra.) à 5 min 36 s ; 4. P. Ugrumov (Rus.) à 8 min 32 s ; 5. L. Leblanc (Fra.) à 8 min 35 ; 6. B. Riis (Dan.) à 8 min 59 s ; 7. G. Bortolami (Ita.) à 9 min 14 s ; 8. A. Olano (Esp.) à 9 min 20 s ; 9. T. Davy (Fra.) à 9 min 46 s ; 10. E. Zaina (Ita.) à 11 min 15 s.

TENNIS

Coupe pleine ou coupe vide

L'équipe de France de Coupe Davis aurait-elle l'esprit tordu ? A quelques jours du quart de finale qu'elle disputera à Cannes du 15 au 17 juillet contre la Suède, elle part en rangs brouillons à la «bataille». Après leur campagne sur le gazon londonien, la plupart des fiers-à-bras nationaux, Cédric Pioline en tête, sont allés «s'escagacer» – comme disent les Méridionaux – sur la terre battue des tournoi de Gstaad (Suisse) et de Bastad (Suède). Drôle de préperation pour une compétition qui se disputera sur surface rapide.

Au lendemain des Internationaux de France, un stage avait pourtant été programmé à Aix-en-Provence du 4 au 10 juillet par la Fédération française. Il s'agissait d'accoutumer nos mousquetaires à la chaleur et à la surface rapide choisie pour affronter la Suède après des semaines de terre battue et de gazon. Mais, au lieu de se rendre au rassemblement convoqué par le capitaine de l'équipe Georges Goven, Cédric Pioline, Arnaud Boetsch et Jean-Philippe Fleurian sont allés disputer des tournois. Goven aura beau taper du point sur la table, seul Olivier Delaitre est venu. Pour les autres, le stage aura duré 24 heures entre le 9 et le 10 juillet, après que les défaites les eurent libérés.

Georges Goven a cédé, une fois de plus. Après les tergiversations autour de la présence des entraîneurs privés des joueurs, l'équipe de France part cahin-caha à la Coupe Davis. Dommage pour une formation plutôt riche en talents, son capitaine est vraiment trop gentil pour ces moutards capricieux. Une victoire au bord de la Croisette parviendra-t-elle à cacher cette misère structurelle ?

B. M.

PATINAGE ARTISTIQUE : l'ex-mari de Tonya Harding condamné à deux ans de prison. – L'ex-mari de la patineuse américaine Tonya Harding, Jeff Gillooly, a été condamné mercredi 13 juillet à Portland (Oregon) à deux ans de prison pour avoir organisé l'agression contre Nancy Kerrigan, le 6 janvier, à la veille des championnats des Etats-Unis et des Jeux olympiques de Lillehammer. Jeff Gillooly devra payer une amende de plus de 500 000 francs. – *(AFP.)*

هكذا من الأصل

DEMI-FINALE : Italie-Bulgarie (2-1)

La « Squadra », au petit bonheur

Il n'y a pas eu de suprise, mercredi à New-York et à Los Angeles. La finale de la Coupe du monde de football opposera donc les Italiens aux Brésiliens. Les premiers ont battu les Bulgares (2-1) ; les seconds se sont imposés contre les Suédois (1-0). Vingt-quatre ans après une finale mexicaine restée dans les mémoires, le Brésil et l'Italie se retrouveront dimanche à Los Angeles pour régler une question de suprématie. L'Italie aura à cœur de se venger de la nette défaite d'alors (1-4) infligée par Pelé et les siens.

■ CINQ PARTOUT. Cette finale désignera le premier pays à remporter une quatrième fois le trophée mis en jeu par la Fédération internationale (FIFA). L'Italie (1934, 1938 et 1982) et le Brésil (1958, 1962 et 1970) ont gagné trois titres chacun pour cinq participations en finale. Celle-ci fera également pencher une balance actuellement en équilibre entre Européens et Sud-Américains (sept triomphes dans chaque camp depuis 1930)...

■ UN PARTOUT. Chacun des deux pays comptera sur sa vedette : l'Italien Roberto Baggio, qui a marqué les deux buts qui ont éliminé la Bulgarie, et le Brésilien Romario, qui a réussi celui qui a éliminé la Suède. Les deux hommes sont à égalité de buts marqués (cinq) et auront à cœur d'affirmer leur suprématie et leur gloire personnelle.

NEW-YORK

de notre envoyé spécial

Une égalisation de dernière minute ? Vous n'y pensez pas. Le supplice d'une prolongation eût été inhumain. Depuis de longues minutes, le match était au bord de l'évanouissement. Munitions et canonniers épuisés. Emil Kostadinov, le dynamiteur à retardement, était sorti depuis vingt minutes avec les clés du champ de tir. Hristo Stoïtchkov l'avait rejoint un peu plus tard. Déjà, des milliers de drapeaux italiens brassaient l'air bouillant du Giants Stadium. Les Bulgares n'expédiaient plus leurs ballons vers le but de Gianluca Pagliuca que mus par le réflexe pavlovien du footballeur. Ils avaient compris depuis longtemps qu'ils n'élimineraient pas les champions du monde de 1982 comme leurs adversaires des huitièmes de finale, vainqueurs en 1986 (Argentine) et des quarts, victorieux en 1990 (Allemagne). Pour les inattendus joueurs des Balkans, la décade prodigieuse touchait à sa fin.

Pour une fois, les Italiens n'avaient pas attendu les ultimes instants pour maîtriser leur destin. Roberto Baggio se doutait-il que ses forces le trahiraient en fin de match, qu'une douleur musculaire le contraindrait à quitter ses camarades ? L'artiste a accompli ses deux exploits désormais réglementaires avant la demi-heure de jeu. Deux buts d'orfèvre. Une première frappe de vingt mètres, joliment chantournée, dont l'arrondi, comme travaillé à la varlope, était calibré pour glisser au ras du poteau (21e). Une seconde, sèche et rectiligne, effilée comme une dague, une perfection oblique (26e). En cinq minutes, le maître venait de réaliser non pas une série mais deux pièces uniques. L'une était le fruit d'un travail très personnel à la limite de la surface de réparation ; l'autre, l'achèvement d'une œuvre entreprise par Demetrio Albertini, une élégante passe en volute par-dessus la défense bulgare.

Les Bulgares réhabilités

De tout temps, le génie du Turinois a été ambivalent. Créateur ou finisseur, il n'a jamais choisi. Dans l'histoire de cette World Cup 94, Roberto Baggio restera le buteur miraculeux de la *Squadra*. Les circonstances, autant que sa forme personnelle, en ont décidé. Avec cinq réalisations au cours des trois derniers matches, il est le meilleur buteur de la deuxième partie de la compétition. Mais peut-il jouer plus d'une demi-heure par rencontre ? Avant son double coup d'éclat, on ne l'avait qu'entraperçu. Après, on l'a oublié. A l'image de son leader, toute l'équipe a joué *decrescendo*. Le football italien est-il soluble dans l'air chaud ? Déjà contre l'Espagne, en quart de finale, les Azzurri avaient fléchi en seconde mi-temps.

Les Bulgares auraient dû être définitivement distancés dès la fin de la première mi-temps. Aux buts de Baggio, en effet, s'étaient ajoutées plusieurs occasions franches, signées Albertini, Casiraghi, Donadoni, Maldini. Heureusement pour la Bulgarie, derrière une défense somnolente, Borislav Mihaïlov veillait. L'excellent gardien bulgare, récemment remercié par son club de Mulhouse, est, à trente et un ans, à la recherche d'un employeur. Devenu héros national à Sofia à l'occasion de cette épopée américaine, il avait à cœur de prouver sa valeur, un tantinet dépréciée devant les tribunes vides de la deuxième division française. Jusqu'au bout, il est resté concentré quand ses coéquipiers semblaient déjà en vacances.

Trois jours plus tôt, le triomphe contre les Allemands avait été dignement fêté. L'hôtel de la délégation bulgare était devenu la maison du bonheur, ouverte aux amis, connus ou inconnus, aux admirateurs et aux journalistes. On y rencontrait des joueurs hilares et diserts, pataugeant dans la piscine, sirotant de la bière, travaillant leur bronzage plus que leur football. La décontraction qui avait prévalu avant de rencontrer l'Allemagne était devenue laisser-aller. Sous prétexte qu'ils n'avaient rien à perdre, les Bulgares ont ainsi dilapidé une bonne partie de leur motivation. Jamais leurs espoirs d'aller jusqu'en finale n'auraient dû survivre au quart d'heure magique de *Maestro* Baggio. Grâce à un penalty de Stoïtchkov, pour une faute d'Alessandro Costacurta sur Nasko Sirakov (44e), les Bulgares sont pourtant restés menaçants au tableau d'affichage.

A la pause, Dimitar Penev a procédé à quelques menus aménagements au sein de sa défense, mais il ne s'est pas bercé longtemps d'illusions quant à la capacité de son équipe de renverser le résultat. Le sélectionneur bulgare sait lire entre les lignes d'un match. Contre l'Allemagne, la bataille avait été gagnée au milieu du terrain. Or, les Italiens avaient solidement cadenassé Iordan Letchkov et Krassimir Balakov, les deux rampes de lancement des contre-attaques bulgares. Alors que Hristo Stoïtchkov, après le match, s'en prenait à l'arbitrage de Joël Quiniou – un Français revanchard, forcément revanchard –, Dimitar Penev ne cherchait aucune excuse à une défaite somme toute honorable.

Du « calvaire » à la finale

Cet homme de quarante-neuf ans, aux sourires et aux propos parcimonieux, restera celui par lequel le football bulgare est réhabilité. Quand l'équipe nationale avait connu des embellies, dans les années 60 et 70, Dimitar Penev y était déjà associé. Défenseur central du CSKA Sofia, il a porté quatre-vingt-dix fois le maillot national et vingt fois le brassard de capitaine. Considéré comme l'un des meilleurs footballeurs bulgares de tous les temps, il a participé, vainement, à trois Coupes du monde, en 1966, 1970 et 1974. Naguère choyée par le régime de Todor Jivkov, cette figure nationale est aujourd'hui encensée par les nouveaux gouvernants, qui multiplient les messages dithyrambiques.

L'ambition de Dimitar Penev est maintenant d'ancrer durablement son pays parmi les grands du football. Comme l'Allemagne, le Brésil ou l'Italie, toujours présents dans les grands rendez-vous, même s'ils ne jouent pas bien. Il estime que ses joueurs, au contact des championnats étrangers, ont acquis l'expérience nécessaire. Son étalon pourrait être la *Squadra* d'Arrigo Sacchi, arrivée dans la douleur jusqu'à la finale. Le technicien italien, prophète du beau jeu au Milan AC, avait promis du spectacle. Les tifosi l'attendent toujours, mais se régalent malgré tout à la perspective d'une nouvelle finale. Le président de la Fédération, Antonio Matarrese, s'abandonne à une joie sans mélange après avoir vécu *« un calvaire »*.

L'Italie se retrouve donc en finale, comme en 1982, après un parcours souffreteux, ayant survécu d'un match à l'autre, sans trop s'étendre sur les largesses du destin. Certes, les prestations des Azzurri s'améliorent au fil du temps, mais le jeu des Italiens désespère les plus rigoureux tacticiens par l'absence d'une ligne directrice bien lisible. On croirait un football au petit bonheur, dicté par la conjoncture plus que par l'entraîneur. Depuis le début de la compétition, en raison des blessures et des suspensions, Arrigo Sacchi n'a jamais aligné deux fois la même équipe. Il devra à nouveau improviser pour rencontrer le Brésil en finale, notamment en défense.

Ayant reçu un deuxième carton jaune, mercredi, Alessandro Costacurta sera absent. Tout comme Mauro Tassotti, coupable d'un coup de coude volontaire sur l'Espagnol Luis Enrique, et dénoncé *a posteriori* par l'enregistrement vidéo. Faudra-t-il « ressusciter » Franco Baresi, sérieusement blessé contre la Norvège, pour s'opposer aux assauts de Romario et Bebeto ? Sacchi n'a pas rejeté l'hypothèse. Si *« Dieu est bulgare »*, comme le prétend avec insistance Hristo Stoïtchkov depuis quelques jours, les Italiens, eux, n'ont jamais exclu quelque miracle de leurs plans.

JEAN-JACQUES BOZONNET

Cantona éliminé

Bagarre et menottes aux poignets : Eric Cantona, consultant de France Télévision, a été le héros malgré lui d'un drôle de western, mercredi 13 juillet, à Los Angeles, peu avant le coup d'envoi de la demi-finale Suède-Brésil qu'il devait commenter avec Didier Roustan. L'attaquant de Manchester United s'est disputé avec un technicien américain pour un siège dans la tribune des commentateurs. Un responsable de la sécurité s'est mis de la partie, ce qui a achevé d'exaspérer « Canto », qui a alors été menotté par un policier appelé à la rescousse, avant d'être relâché dix minutes après l'incident sur intervention de la Fédération internationale (FIFA). La FIFA, tout comme le personnel de la sécurité, ayant du mal à trouver des mots d'excuse, Eric Cantona, bouillant de colère, a finalement refusé de revenir à sa place de commentateur et s'en est retourné à son hôtel, son honneur en bandoulière.

CLÉS/ *chiffres*

■ Buts : 137 buts ont été marqués en 50 matches (contre 115 pour tout le Mondiale italien, en 1990), soit une moyenne de 2,74 par rencontre ; 93 au premier tour (contre 82 en 1990), 25 en huitièmes de finale (contre 18 en 1990), 15 en quarts de finale (contre 7 en 1990), 4 en demi-finales (comme en 1990).

■ Buteurs : en marquant son sixième but contre l'Italie, le Bulgare Hristo Stoïchkov a rejoint le Russe Oleg Salenko en tête du classement des buteurs. Il lui reste une rencontre, celle de la troisième place, pour faire mieux que son adversaire. A égalité avec cinq buts, l'Italien Roberto Baggio et le Brésilien Romario auront toute la finale pour se départager.

DEMI-FINALE : Brésil-Suède (1-0)

Retour de flamme

LOS ANGELES

de notre envoyé spécial

Brésil-Italie ! C'était écrit, promis par les oracles du football, annoncé avant l'heure comme l'inévitable finale, la seule à même de conclure de digne façon une World Cup qui, au fil des émotions, s'est surprise à rêver du titre envié de *« plus belle Coupe du monde de l'Histoire »*. Prétendre à pareille consécration obligeait à livrer un match incertain contre la légende du jeu, celle qui a toujours réservé ce label d'excellence à l'édition mexicaine de 1970.

Il fallait donc tenter d'effacer 1970. Faire oublier Tostao et ses dribbles, Pelé et ses buts. Brouiller toutes ces images mille fois sorties des archives au secours du mythe brésilien. Avec l'application des ambitieux, la World Cup s'y est employée, de match en match, de buts en buts. Elle s'est inventée en Bebeto un descendant de Gerson, en Romario un fils de Rivelino. Mais il fallait aussi, pour compléter cette œuvre de succession, aboutir à une finale identique. Elle le sera. Brésil-Italie, vingt-quatre ans après !

La partie n'est pas gagnée pour autant. La rencontre de 1970 (4-1 pour le Brésil) avait largement contribué à consolider les fondations de la réputation à venir. Celle de 1994, dimanche 17 juillet à Pasadena, devra être de très bonne facture, sous peine d'entraîner dans sa chute la World Cup et ses prétentions à faire date. Le sera-t-elle ? Mercredi 13 juillet, au soir de la demi-finale Brésil-Suède, il était permis d'en douter. La Coupe du monde, comme gagnée de nouveau par ses tristes démons des vingt-quatre années passées, venait de s'offrir une partie à dissuader l'Amérique d'épouser la cause du *soccer*, un spectacle propre à endormir les insomniaques européens, à rassurer les vétérans de 1970.

Des Suédois fatigués

Quand les Brésiliens se présentent sur le terrain, main dans la main, à la manière d'écoliers obéissants, ils savent que l'Italie est déjà qualifiée. L'affaire s'est réglée un peu plus tôt, là-bas sur la côte Est, grâce à Roberto Baggio. Il ne leur reste plus, à ces Brésiliens, qu'à rejoindre les Italiens au rendez-vous de l'Histoire. Tout semble prêt pour qu'il en soit ainsi. Pelé, témoin de moralité de la jeune garde, assistera à la partie. Et le grand quotidien local, le *Los Angeles Times*, est même venu rappeler qu'une demi-finale est souvent un *« très beau match »* en revenant sur la partie de référence, France-RFA de 1982 à Séville.

Ce Brésil-Suède ne sera pas France-RFA. Juste une rencontre qui aurait fait bonne figure en 1990, en Italie, à l'époque où le jeu n'en finissait plus de sombrer dans l'ennui. La faute à qui ? Aux Suédois, peut-être, qui n'ont pas justifié leur présence à ce stade de la compétition. San-Francisco les avaient vu résister aux Roumains au tour précédent, jusqu'à la victoire grâce aux tirs au but. Los Angeles les a découvert fatigués, résignés, incapables de procéder par contre-attaques, comme lors des matches précédents. Ils ont semblé attendre leur défaite, qui viendrait bien un jour puisque c'était écrit, promis, annoncé : le Brésil serait en finale contre l'Italie.

Mais la qualification de la *seleçao* a tardé à venir. La faute aux Brésiliens ? Sans doute. Trop pressés de réussir, ils ont échoué une fois, deux fois, dix fois, devant le but du gardien suédois Thomas Ravelli. Ce vieux fou de Ravelli, trente-cinq ans et des pitreries de gamin (*le Monde* du 12 juillet), était bien le seul téméraire à prétendre résister un moment. On l'a vu détourner des tirs et repousser l'échéance, s'allonger devant Zinho, plonger devant Bebeto.

Pas de meneur de jeu

Les Brésiliens lui ont facilité la tâche. Le milieu de terrain, sans meneur de jeu, n'arrivait pas à offrir des ballons d'attaque à ses avants. Romario lui-même, avec ces quatre buts au compteur et ses ambitions d'éternité (*« C'est ma Coupe du monde »*, déclarait-il la veille dans *France-Football*), ne réussissait pas à s'ouvrir la voie de l'Histoire. Trop de maladresse dans le geste final (deux occasions aux 25e et 32e), trop d'empressement à être ponctuel au rendez-vous. Cette constance dans l'échec, et l'incapacité de ses coéquipiers à prendre le relais, confortaient les sceptiques dans leurs jugements sur la sélection du Brésil. Michel Platini, par exemple, qui estimait avant la partie : *« Dans cette équipe, il y a Bebeto et Romario, point à la ligne. »*

Ce match contre la Suède était-il condamné à n'être qu'une étape sur la route de l'apothéose attendue ? Le public lui-même paraissait s'y résigner et n'osait siffler cette triste *seleçao*, de peur de la détourner du bon chemin. Alors ils ont attendu, ces dizaines de milliers de Brésiliens, de naissance ou d'adoption. Vingt-quatre ans qu'ils attendaient ! Alors, quelques minutes de plus...

Une longue attente

Mais l'attente s'éternisant, il a tout de même fallu un coup de pouce de l'arbitre colombien Torres Caneda pour aboutir au plus vite à l'épilogue escompté. En expulsant un joueur suédois qui ne le méritait pas (le capitaine Jonas Thern, 61e), il a sifflé dans le sens de l'Histoire. A dix contre onze, bientôt privés de leur attaquant vedette Martin Dahlin, sorti sur blessure, les Suédois n'avaient plus d'illusions à se faire. Juste à attendre, comme tout le monde, et à se demander d'où viendrait ce but inévitable.

Il vint de l'aile-droite, à dix minutes de la fin de la partie, avec un centre du défenseur Jorginho (pourtant très maladroit jusque-là) et une reprise de la tête de Romario (80e). Oui, la tête de Romario, le plus petit joueur sur le terrain (1,68 m), un homme de gazon et non d'altitude. S'il était un joueur qui devait tromper Ravelli, c'était lui. Pour conforter les sceptiques dans leurs réserves sur la qualité de l'équipe brésilienne en dehors de son duo d'avants. Pour confirmer, aussi, que la finale Brésil-Italie de 1994 serait celle de deux joueurs qui ont guidé leurs équipes jusqu'au Rose Bowl de Pasadena : Roberto Baggio et Romario.

PHILIPPE BROUSSARD

L'énigme Raï

LOS ANGELES

de notre envoyé spécial

Une mi-temps aurait dû suffire à le réhabiliter. Quelques gestes, quelques ouvertures vers les acrobates de l'avant auraient pu tout effacer. Sorti de la *seleçao* après un piètre dernier match du premier tour, contre la Suède, Raï de Souza de Oliveira est entré dans cette demi-finale, face aux mêmes Suédois, pour reconstruire sa statue de commandeur des Brésiliens. Hélas ! Raï est resté prisonnier de son énigme.

Le joueur a bien tenté de repousser un par un tous les doutes qui le cernent depuis un an. Il a couru, vite, pour démontrer qu'il n'était plus hors de forme. Il a imaginé des passes lointaines pour prouver qu'il n'avait rien perdu de sa vision. Il a essayé de jongler avec le ballon dans la surface de réparation, il a même esquissé un retourné pour attester de l'intégrité de son talent. Ces gestes ne ressemblaient qu'à des prières vaines, des appels, sans réponse, à son passé. Comme s'il se sentait poursuivi par l'échec, le Brésilien s'est échappé vers la pointe de l'attaque. Il a fui ainsi ses responsabilités.

Car Raï connaît parfaitement le rôle que son sélectionneur entendait lui faire jouer. En le lançant dans le jeu dès le début de la deuxième période, Carlos Alberto Parreira aurait souhaité le voir assumer ce rôle de numéro 10. Qu'il bâtisse enfin un pont entre une défense sérieuse et une attaque de génie. Qu'il apporte un supplément d'inspiration à cette équipe qui ne compte que sur ses deux buteurs pour imaginer des victoires. Raï avait su le faire. Il ne le peut plus.

Renouant avec tous les doutes de la saison écoulée sur ses capacités physiques, toutes les interrogations sur son talent. Il a épaissi encore le mystère de l'itinéraire d'un footballeur qui est né au jeu avec tous les dons – l'intelligence, la force, la beauté et même la prédestination familiale, frère de Socrates, l'une des vedettes des années 80 – et qui semble les avoir laissés tomber dans l'Atlantique en quittant le Brésil pour le Paris-SG puis en se dirigeant vers la Coupe du monde américaine.

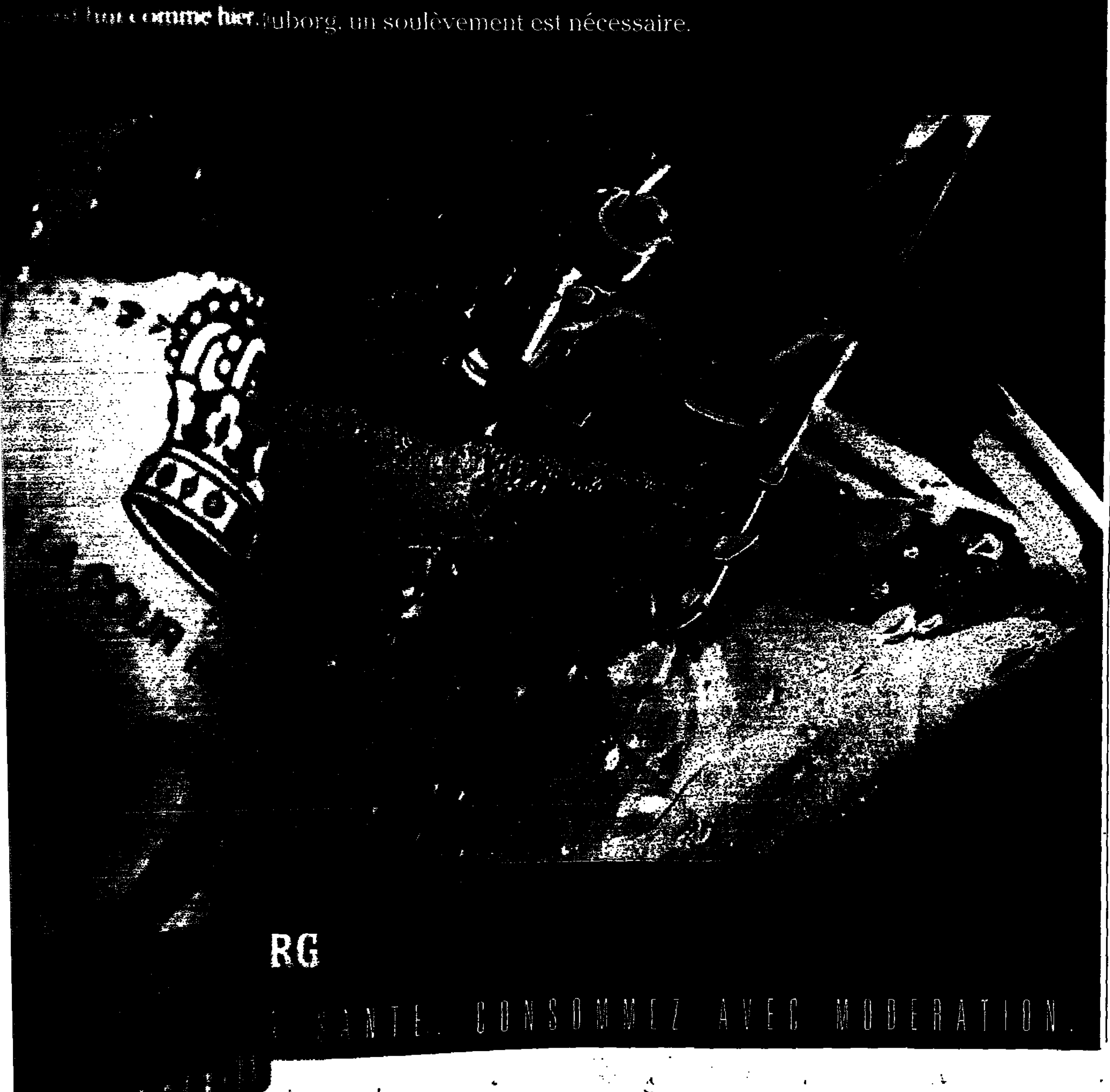
Raï ne dispose plus des excuses – pour la plupart fondées – qu'il avait avancées pour expliquer son piètre rendement dans l'équipe parisienne, où il a été transféré en juillet 1993 pour environ 15 millions de francs. Le footballeur ne peut plus se retrancher derrière les fatigues des cent matches par an des championnats brésiliens.

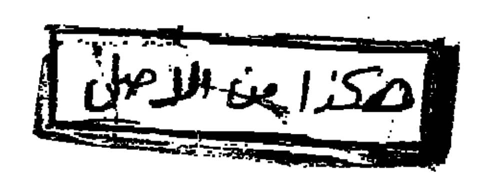
Il restera à feuilleter le livre de sa carrière, en se posant la cruelle question : Raï a-t-il jamais mérité ses lauriers de stars brésilienne et ses galons de capitaine de la *seleçao* qu'il vient de perdre en Amérique ? Oui, si l'on relit le palmarès des trois années passées au club de Sao Paulo, sa ville natale, après un long détour par Botafogo, une équipe de Rio. De 1988 à 1993, il aura mené sa formation à tous les titres, brésiliens et internationaux, qui justifiaient sa sélection en équipe nationale. Mais il ne s'y est installé de plein droit que depuis trois ans.

Lui en a-t-on demandé trop et trop tard ? Aujourd'hui âgé de vingt-neuf ans, Raï n'a pris le chemin de l'Europe qu'à un âge où les joueurs de sa classe sont partis depuis longtemps. Seule vedette annoncée à ne pas avoir été exact au rendez-vous de cette Coupe du monde, Raï n'est même plus sûr de disposer d'un dernier match, la finale, pour échapper à l'étiquette de joueur surfait.

JÉRÔME FENOGLIO









numéro de juillet/août 1994

Les défaites des Nations unies

Somalie, Yougoslavie, Rwanda...

L'ONU, sans cesse sollicitée, se révèle incapable d'assurer la paix dans le monde. Faut-il renégocier la Charte des Nations unies ?

Mexique : la grande fracture

Révolte des Indiens au Chiapas, assassinats politiques : à la veille de l'élection présidentielle, la fièvre monte à Mexico.

Vacances sans voyage

Quatre écrivains racontent pourquoi ils ont décidé de rester chez eux cet été.

Les chefs d'entreprise et les « affaires »

De Didier Pineau-Valencienne à Pierre Suard, la liste des chefs d'entreprise s'allonge. Patrons de droit divin, ils doivent désormais rendre des comptes aux actionnaires et aux juges. Jusqu'où sont-ils responsables ?

A lire dans



Le Monde des
DEBATS
Le Monde

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

En présence des représentants de 45 pays

Les tam-tams de l'Essonne ont rythmé la fin des Jeux de la francophonie

Commencés à Paris, mardi 5 juillet, les deuxièmes Jeux sportifs et culturels de la francophonie (*le Monde* du 1er juillet), réunissant quarante-cinq pays « ayant le français en partage », se sont terminés par une grande fête de la jeunesse, dans la nuit du 13 au 14 juillet, au stade Robert-Bobin à Bondoufle, dans l'Essonne.

Le festival des athlètes et artistes francophones, inauguré dans la cour Carrée du Louvre par une féerie à la fois maîtrisée et colorée, s'est achevé sous les auvents du stade futuriste de Bondoufle, où s'est donné libre cours une immense kermesse, scandée par l'enthousiasme des jeunes. Une fois solennellement hissé le drapeau malgache, blanc, vert et rouge, qui flottera sur les troisièmes Jeux prévus dans la Grande Ile en 1997, les participants ont balayé toute velléité d'ordre, sur fond de tambours ronflants, qu'on aurait pu croire venus d'Afrique noire mais qui étaient, en fait, les tam-tams de percussionnistes de l'Essonne..

En attendant le feu d'artifice et la projection sur écran géant des meilleurs moments des Jeux, des centaines de sportifs, en survêtements multicolores, en boubous ou en djellabas, ont offert une turbulente toile de fond à la chanteuse égyptienne Anouchka. Ruisselante de paillettes noires, elle a chanté avec la chorale de l'Essonne un texte d'Yves Duteil, *C'est une langue belle...*, déchaînant les applaudissements.

Anouchka rapportera au Caire la médaille d'or de l'épreuve de chant. Il y a deux ans à Cayenne, c'est une autre voix féminine du Nil, Afaf Radi, qui avait enlevé le prix Découvertes de Radio-France internationale. Oum Kalsoum est morte, mais on voit que la tradition vocale en arabe, et quelquefois en français, reste vivante entre Alexandrie et Assouan.

Les organisateurs des Jeux, dont Alain Danet, ancien président du Racing-Club de France, s'attendaient moins à voir de nouveaux venus dans le club francophone, comme les Roumains, rafler des médailles d'or dans une quinzaine de disciplines. Les sportifs de ce pays se sont placés juste derrière les Français et les Canadiens, et assez loin devant les Marocains, les Tunisiens et les Suisses.

Peu d'intérêt médiatique

Si l'on additionne épreuves du corps et de l'esprit, vingt-huit pays sur quarante-cinq présents ont été médaillés d'or, d'argent ou de bronze et vingt-six records ont été battus par rapport à ceux des premiers Jeux, organisés à Casablanca en 1989. Pour donner un véritable lustre sportif à ce qui est la principale rencontre de la jeunesse francophone, il aurait fallu, comme s'y est en vain essayé le champion marocain Hamid Skah, qu'y soit battu un record continental ou mondial.

Contrairement aux prévisions pessimistes, le public français n'a pas boudé les épreuves – il est vrai toutes gratuites –, notamment culturelles, où on a souvent dû refuser du monde (*le Monde* du 13 juillet). La retransmission intégrale par France 3 de la soirée du Louvre avait attiré, malgré l'heure tardive un jour de semaine, plus de cinq millions de téléspectateurs, soit le deuxième rang de l'Audimat ce soir-là.

Contrastant avec un intérêt populaire certain, qu'attisait une campagne par panneaux publicitaires, sous le signe du *Penseur* de Rodin, à travers l'Ile-de-France, les médias français n'ont, sauf exception, réservé qu'une maigre couverture à des Jeux qui ont suscité une débauche d'articles et d'émissions chez les autres nations usant du français. Le magazine *Espace francophone*, de la troisième chaîne française, qui, depuis 1981, fait connaître en France et hors de France *« ce qui se fait en français sur la planète »*, n'avait même pas pu obtenir quelques minutes quotidiennes pour résumer les Jeux...

Ce que les participants étrangers ont toutefois le plus remarqué, c'est que ni le chef de l'Etat ni le premier ministre de la puissance invitante n'avaient finalement consenti à venir l'un ou l'autre pour couper le ruban inaugural (*le Monde* du 8 juillet). L'absence de MM. Mitterrand et Balladur est incontestablement une erreur diplomatique et psychologique quand on connaît l'importance attachée à l'étranger, du Liban au Sénégal, du Québec au Congo, à toutes les manifestations de la francophonie...

Au total, ce sont sept cent quinze créateurs et mille quatre cent soixante-dix-huit athlètes qui ont animé ces Jeux, entourés par mille deux cents bénévoles. Outre d'Anouchka l'Egyptienne, certaines prestations ont été de véritables révélations comme le ballet de Guinée-Bissau (médaille d'or de la danse traditionnelle) ou le film du Libanais Philippe Aractingi, *Beyrouth de pierre et de mémoires* (médaille d'or de la production audiovisuelle), que la banque d'images Canal France International va fournir à plusieurs dizaines de télévisions des cinq continents.

Les Jeux de la francophonie, ayant renoué avec la tradition antique un peu oubliée de compétitions parallèles de l'intelligence et du muscle, ont à tout le moins commencé à être un lieu d'échanges *in vivo* entre les plus dynamiques des jeunes utilisateurs du français. On connaissait la francophonie institutionnelle, des sommets et des experts, on sait maintenant qu'il existe une francophonie des individus.

Rendez-vous à Tananarive dans trois ans ! A condition sans doute que d'ici là la coopération francophone internationale permette à Madagascar de remettre en état des équipements ludiques particulièrement délabrés...

JEAN-PIERRE PÉRONCEL-HUGOZ

▶ **A lire *la Francophonie différentielle*, ouvrage collectif de 560 pages, sorti pendant les Jeux, aux éditions L'Harmattan. Il comprend une trentaine de contributions sur le français dans le monde et marie analyses, érudition et humour (Slimane Zeghidour, Michel Guillou, Selim Abou, Katia Haddad, Michel Eddé, Françoise Héritier-Augé, Xavier Fleury, etc.).**

CINÉMA

LES FILMS NOUVEAUX A PARIS

LE BAZAAR DE L'ÉPOUVANTE. (*) Film américain de Fraser C. Heston, v.o. : Forum Horizon, 1e (36-68-51-25) ; UGC Odéon, 6e (36-65-70-72) ; UGC Champs-Elysées, 8e (36-68-66-54) ; v.f. : Rex, 2e (36-65-70-23) ; UGC Montparnasse, 6e (36-65-70-14 ; 36-68-70-14) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09 ; réservation 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; Mistral, 14e (36-65-70-41) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96 ; 36-65-71-44).

BELLES DE L'OUEST. Film américain de Jonathan Kaplan, v.o. : Gaumont Les Halles, 1e (36-68-75-55) ; Publicis Saint-Germain, 6e (36-68-75-55) ; Gaumont Marignan-Concorde, 8e (36-68-75-55) ; Sept Parnassiens, 14e (43-20-32-20) ; v.f. : Gaumont Opéra Français, 9e (36-68-75-55) ; Gaumont Gobelins bis, 13e (36-68-75-55) ; Gaumont Alésia, 14e (36-68-75-55) ; Montparnasse, 14e (36-68-75-55) ; Gaumont Convention, 15e (36-68-75-55) ; Pathé Clichy, 18e (36-68-20-22).

CHASSEURS DE VAGUES. Film américain de Bruce Brown, v.f. : Rex (le Grand Rex), 2e (36-65-70-23).

POLICE ACADEMY, MISSION A MOSCOU. Film américain d'Alan Metter, v.o. : Forum Horizon, 1e (36-68-51-25) ; UGC Danton, 6e (36-65-70-68) ; UGC Normandie, 8e (36-68-49-56) ; v.f. : Rex, 2e (36-65-70-23) ; UGC Montparnasse, 6e (36-65-70-14 ; 36-68-70-14) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09 ; réservation 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; UGC Gobelins, 13e (36-68-22-27) ; Mistral, 14e (36-65-70-41) ; UGC Convention, 15e (36-68-29-31) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96 ; 36-65-71-44).

PRIEZ POUR NOUS. Film français de Jean-Pierre Vergne : Gaumont Les Halles, 1e (36-68-75-55) ; UGC Danton, 6e (36-65-70-68) ; Gaumont Ambassade, 8e (43-59-19-08 ; 36-68-75-75) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (43-87-35-43 ; 36-65-71-88) ; UGC Biarritz, 8e (36-68-48-56 ; 36-65-70-81) ; Gaumont Opéra Français, 9e (36-68-75-55) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67 ; 36-65-71-33) ; Gaumont Grand Ecran Italie, 13e (36-68-75-13 ; réservation 40-30-20-10) ; Gaumont Alésia, 14e (36-68-75-55) ; Bienvenüe Montparnasse, 15e (36-65-70-38) ; Gaumont Convention, 15e (36-68-75-55) ; UGC Maillot, 17e (36-68-31-34).

RENDS LA MONNAIE, PAPA! Film américain d'Howard Deutch, v.o. : Ciné Beaubourg, 3e (36-68-69-23) ; George V, 8e (36-68-43-47) ; v.f. : Rex, 2e (36-65-70-23) ; UGC Montparnasse, 6e (36-65-70-14 ; 36-68-70-14) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09 ; réservation 40-30-20-10) ; Les Nation, 12e (43-43-04-67 ; 36-65-71-33) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; UGC Gobelins, 13e (36-68-22-27) ; Mistral, 14e (36-65-70-41) ; UGC Convention, 15e (36-68-29-31) ; Le Gambetta, 20e (46-36-10-96 ; 36-65-71-44).

LE SILENCE DES JAMBONS. Film italien d'Ezio Greggio, v.o. : Ciné Beaubourg, 3e (36-68-69-23) ; UGC Normandie, 8e (36-68-49-56) ; v.f. : Rex, 2e (36-65-70-23) ; Paramount Opéra, 9e (47-42-56-31 ; 36-68-81-09 ; réservation 40-30-20-10) ; UGC Lyon Bastille, 12e (36-68-62-33) ; UGC Gobelins, 13e (36-68-22-27) ; Les Montparnos, 14e (36-65-70-42) ; UGC Convention, 15e (36-68-29-31).

Accusé d'escroquerie et d'abus de biens sociaux

Le maire socialiste de Roissy-en-Brie a été remis en liberté après deux mois de détention

Louis Reboul (PS), maire de Roissy-en-Brie (Seine-et-Marne), accusé d'escroquerie, d'abus de confiance et d'abus de biens sociaux, a été remis en liberté, mercredi 6 juillet, sur décision du parquet de Melun. Après deux mois d'incarcération l'élu demeure discret sur ses responsabilités et souhaite créer un comité de lutte contre l'exclusion.

« Au terme de deux mois d'incarcération à Fleury-Mérogis, le calvaire que mes proches et moi-même avons subi a pris fin. » C'est par ces mots que Louis Reboul (PS), maire de Roissy-en-Brie (Seine-et-Marne), s'est adressé à ses administrés, vendredi 8 juillet, pour les inviter à une réunion publique, lundi 11 juillet, à la Maison du temps libre. *« Je souhaite, sans plus attendre,* ajoutait-il, *pouvoir m'exprimer publiquement devant vous, sur cette « affaire » qui a entouré mon incarcération comme sur les enseignements que j'en ai tirés. »*

Deux jours avant ce courrier, Louis Reboul avait été remis en liberté (*le Monde* du 8 juillet) sur décision de Pierre-Claude Scholem, juge d'instruction au tribunal de Melun. *« Sa détention ne nous paraissait plus nécessaire à la manifestation de la vérité »* indiquait-on au parquet de Melun, en précisant que M. Reboul restait placé sous contrôle judiciaire avec un cautionnement sur un bien immobilier.

Cette mesure se traduit notamment par l'interdiction pour M. Reboul d'assurer la responsabilité d'une association ou d'une société. Une interdiction qui le concerne puisqu'il préside l'Association de gestion des institutions socioculturelles de Roissy (AGIR), principale association paramunicipale de cette commune de vingt mille habitants. Mais la mesure n'entraîne pas, pour le maire, d'incapacité sur le plan électif.

Un militant du social

M. Reboul souhaitait réserver la primeur de ses déclarations aux Roisséens, au premier rang desquels les membres de son comité de soutien, qui l'avaient aidé pendant sa détention (*le Monde* du 25 juin). Certains s'attendaient à ce qu'il s'explique sur les relations complexes entretenues par le Centre d'études, de formation et de recherches pour l'animation sociale (CEFRAS), une association qu'il avait créée en 1980 pour gérer des maisons de retraite et dont il assurait la direction générale jusqu'à sa mise en redressement judiciaire en 1992, avec les deux sociétés anonymes, la SOEA (Société d'études et d'aménagement) et l'OFREAM (Omnium financier de rénovation et d'aménagement) et onze SCI (sociétés civiles immobilières), qu'il avait montées.

De son enfance dans un coron, de ses débuts professionnels dans l'éducation surveillée et de sa volonté de construire des établissements *pilotes*, pour éviter des mouroirs à « petits vieux », les quelque deux cents personnes présentes à la réunion publique ont su presque tout. Mais sur les mécanismes financiers ayant donné lieu à des erreurs de gestion ou à des infractions pénales, M. Reboul est resté discret, pour ne pas dire confus.

« Je n'ai jamais mis un sou dans ma poche et on est en train de s'en apercevoir, a-t-il déclaré au cours d'une longue intervention improvisée. *Lorsque vous prenez dans une société pour mettre dans l'autre, dans le seul but de créer des établissements sociaux, c'est considéré comme de l'abus de biens sociaux. La mode est de mettre les chefs d'entreprise en prison. Tous ceux qui déposent leur bilan se retrouvent en prison».*

Louis Reboul s'est, en revanche, longuement étendu sur les conditions de son incarcération et sur les enseignements qu'il en a tirés. *« J'ai vécu un enfer pendant les deux premiers jours,* a-t-il raconté. *J'avais été placé en surveillance particulière au même titre que les personnes cardiaques ou suicidaires. Ce qui m'a permis de connaître à fond la prison. Je souhaite maintenant militer contre la détention préventive et l'incarcération, qui transforment des détenus en récidivistes. On est dans une société qui met les patrons en prison en période de chômage, qui met à l'écart tous ceux qui sont déviants sans leur donner la possibilité de se réinsérer. »*

Conforté dans son rôle de militant du social par son expérience de l'univers carcéral, Louis Reboul envisage de transformer son comité de soutienen un « Comité de lutte contre l'exclusion et pour le droit au travail ». L'instruction dont il fait l'objet, est, quant à elle, en voie d'achèvement, comme l'a confirmé le parquet de Melun.

ROLAND PUIG

REPÈRES

FÊTES

Feu d'artifice au Palais de Chaillot

Après une brève tentative, l'an passé, de transfert aux Invalides, le feu d'artifice offert par la Ville de Paris retrouve son site traditionnel : le Palais de Chaillot et les jardins du Trocadéro. Le thème de ce spectacle pyrotechnique et musical, qui commencera au coucher du soleil, doit évoquer la libération de la capitale. La partie son, dépouillée de texte, doit suggérer la peur et la joie en utilisant des œuvres de Maurice Ravel, Hector Berlioz, Igor Stravinsky, Edith Piaf, Maurice Jarre et des Négresses vertes. Pour pouvoir admirer ce feu d'artifice, d'une durée de trente-sept minutes, il est recommandé de s'installer, rive gauche, dès 20 h 30, sur le pont d'Iéna, au pied de la tour Eiffel ou sur le Champ-de-Mars.

COLLECTIVITÉS

Le conseil régional vote l'achat de nouveaux locaux

Le rapport autorisant l'achat par la Région du siège de Roussel-Uclaf, boulevard des Invalides à Paris, pour permettre le regroupement des services dans le septième arrondissement (*le Monde* du 9 juillet) a été voté par l'assemblée régionale, mardi 12 juillet. Une majorité des conseillers régionaux, 87 RPR et UDF, 22 GE, 1 Vert, 3 non-inscrits, ont voté pour. Les élus PS et PC, 10 Verts et 1 GE se sont abstenus. Les élus du Front national sont les seuls à avoir voté contre ce texte. Les services de la Région devraient s'installer dans cet immeuble de 18 000 mètres carrés avant la fin de l'année 1995.

ENVIRONNEMENT

Pas de parking devant l'église des Batignolles

Le parc de stationnement de 260 places, qui devait être creusé sous la place piétonne bordant l'église des Batignolles, dans le dix-septième arrondissement, a été reporté à plus tard. Les habitants et les associations du quartier se sont opposés à ce que l'on tronçonne les tilleuls qui ombragent la place et cela d'autant plus que les parcs voisins offrent encore des emplacements vides. En outre le chantier, qui doit descendre à plus de 12 mètres de profondeur, aurait menacé les fondations des immeubles situés alentours. Devant cette fronde Pierre Rémond, maire RPR de l'arrondissement, ainsi que Françoise de Panafieu, député RPR du secteur et adjoint à la culture du maire de Paris, ont préféré retirer leur projet.

AVIGNON 94

De nos envoyés spéciaux

Vitrine sans équivalent de la création française, Avignon se plaît à reprendre quelques-uns des spectacles créés la saison précédente pour leur offrir de conquérir de plus vastes publics. C'est le cas d'« Alceste », d'Euripide, dans une mise en scène enthousiasmante de Jacques Nichet. On y entend aussi chaque année la voix d'écrivains peu ou mal fréquentés. Comme celle de Raymond Roussel, dont une pièce-fleuve – et folle – vient d'être retrouvée. France-Culture a permis qu'on la lise au festival.

ALCESTE au gymnase du lycée Saint-Joseph

Un très vilain père de famille

L'histoire est celle d'un prince grec, apparemment sain d'esprit, nommé Admète. A *la mort de son* père, Phérès, il héritera *« des terres immenses »*. Il épouse une jeune femme qu'il aime, Alceste. Mais l'officiant, durant les « implorations » du mariage, omet le nom d'une déesse, Artémis. Laquelle, offensée, condamne le jeune *marié* à une mort immédiate. Une figure considérable, Apollon, qui séjourne dans la maison, obtient qu'Admète meure plus tard, mais qu'un autre « terrestre » perde la vie à sa place. Jusqu'ici, tout va de soi : Artémis et Apollon sont des divinités. De leur part, rien n'étonne.

Mais redescendons sur terre, redescendons-y vraiment, car Euripide *n'est* pas Eschyle, ni même Sophocle. Euripide ne situe pas le théâtre, ne situe pas le public, dans un empyrée qui a d'autres lois, d'autres astres, un autre enchaînement des destins et des volontés. Admète est un être humain. Cet être humain s'entend donc dire : trouve tout de suite quelqu'un qui veuille bien mourir à ta place. Et Admète, un homme tranquille, de se mettre illico en chasse. *« Il a fait le tour de ses proches, il a essayé tout le monde »*, nous dit Euripide, qui se garde bien de nous faire assister à ces scènes de démarchage, qu'il n'eût été capable d'écrire que si cette pièce, *Alceste*, était une grosse farce. Mais, justement, tout le sel de l'histoire, toute l'innocence ou toute la ruse d'Euripide, sont là : *rien ne nous dit si Alceste* est une pièce burlesque ou tragique.

Admète, dans ce que nous appelons aujourd'hui son « tour de table », va même proposer cet envol prématuré à son vieux père et à sa vieille mère, qui estiment qu'*ils* ont déjà tout fait pour lui, basta ! Et, lorsque la pièce commence (car tout cela est le prologue), Admète tient sa victime : son épouse, Alceste, toute jeunette mais qui a eu le temps de déjà lui « faire » deux enfants, accepte de mourir pour sauver cette mauviette.

Là non plus, Euripide ne s'est pas risqué à écrire la scène au cours de laquelle le mari extorque à sa femme cet échange. Il nous met devant le fait accompli. Or Alceste n'accepte pas sa condamnation à mort de gaieté de cœur, elle proteste, elle sanglote. Elle *n'envoie pas dire* à son *mari que* son roi de père et sa reine de mère sont deux monstres d'avoir refusé la mort, puis elle interdit à son futur veuf de jamais toucher une femme, à l'avenir !

Le mari, qui aimerait que les choses ne traînent pas trop, promet de rester sage, dit à Alceste qu'il va se faire réaliser une poupée grandeur nature, à sa ressemblance : *« Je me jetterai contre elle, je l'envelopperai de mes bras en prononçant ton nom, et il me semblera tenir ma femme dans cette étreinte. Et j'aimerais bien, aussi, que tu viennes souvent, dans mes rêves... Eh bien, voilà, attends donc sous terre ma venue »*...

Et Alceste de mourir. Devant le cercueil, une scène très violente oppose Admète à son père. Ils se traitent l'un l'autre d'assassin. Admète à son père : *« Tu bats tous les records de lâcheté, toi qui, à ton âge, n'a pas voulu, n'a pas osé, mourir à la place de son propre fils. »* Le père à Admète : *« Tu vis en l'assassinant, elle ! Et après cela tu parles de ma lâcheté !... Un habile moyen que tu as trouvé, là, de ne jamais mourir, si tu persuades chaque fois ton épouse du moment d'aller pour toi à la mort. »*

Des paroles vivantes et libres

Fin heureuse : le bon et solide Héraclès se présente dans la maison endeuillée, accompagné d'une femme voilée. Il vient de la gagner au cours d'un championnat de boxe : la récompense était des bœufs, des vaches, mais le jury a ajouté une femme, en prime. Il la propose à Admète, qui fait d'abord des manières, puis accepte que cette jeune personne, apparemment bien belle et mince, sous ses voiles, soit conduite dans la maison. Héraclès lève les voiles : il a menti, c'est Alceste, qu'il est allé arracher aux Parques. C'est fini : *« Multiples sont les formes du divin »*, dit, dans un certain détachement, le chœur. Une fort belle idée d'Euripide, dans cette dernière scène, c'est qu'Alceste, droite, immobile, muette, marque qu'elle se désintéresse de tout.

La traduction française de Mme Myrto Gondicas est de toute beauté, l'air et la lumière y circulent, ce sont des paroles vivantes, libres, d'une élévation simple. Myrto Gondicas nous dit que l'éventualité d'une *« coloration satirique »* ne doit pas être *écartée de* l'intention d'Euripide, mais que rien ne le prouve. La conduite du père de famille qui envoie à la mort la mère des enfants pour sauver sa propre tête reste *ainsi non définie* : pièce sauvage, tragique, satirique, pince-sans-rire ? La mise en scène de Jacques Nichet, d'une *épure* très belle, semble opter pour un alliage, blanc incandescent, de poésie imaginaire et d'inexorable condamnation. La musique et l'allant des voix, l'*orientation du* nombre et de la suspension des pas, tout chez les acteurs participe d'une *présence* d'esprit et d'un sentiment superbes.

Tania da Costa (Alceste), Vincent Winterhalter (Admète), Emile Abossolo-Mbo (Héraclès), Samira Sedera (un serviteur), sont parfaits. Apparition saisissante du grand acteur Gérard Lorin dans le rôle de Phérès, le père. *Une heure* de théâtre, mystérieuse, désarmante, burlesque, pathétique.

MICHEL COURNOT

▶ Jusqu'au 31 juillet (sauf les 21 et 27), à 19 heures.



BRIGITTE ENGUERAND

OFF **Plus de 300 spectacles sont à l'affiche du festival off. Sans compter – 100 de plus ? – les représentations données ici ou là, *sans prévenir*, et non répertoriées dans le programme d'Avignon-Publi-off. Ainsi Yukitake Taro, installé chaque soir à 21 h 30 devant la superbe façade du Palais-Vieux où il présente son « musée imaginaire ». *Comme ce Penseur, réalisé en solitaire,* ou encore *Guernica*, œuvre pour laquelle il requiert la participation du public. Là, sans autre publicité qu'une pancarte installée jour et nuit sur le lieu de son spectacle Taro réunit chaque soir quelque 200 spectateurs. *Les Japonais, à l'honneur* dans le festival in, ne renieraient pas ce franc-tireur.**

RAYMOND ROUSSEL INÉDIT à la Chapelle Sainte-Claire

417 personnages en bord de Seine

A la fin de 1989, une société de garde-meubles faisait don à la Bibliothèque *nationale* de *neuf* grands cartons retrouvés emplis de papiers divers : manuscrits, épreuves corrigées, agendas, lettres, photographies – et même un gant de Suède et une dent. Cet ensemble inconnu provenait de Raymond Roussel. Classé par Annie Angremy, conservateur général au Département des manuscrits, ce fonds ne révélait pas seulement les brouillons d'œuvres comme *Impressions d'Afrique* ou *Locus Solus*, mais aussi d'*importants inédits*.

Pareille découverte renouvelle forcément l'approche d'un écrivain, mais le renouvellement est particulièrement radical dans le cas de Roussel : son goût du silence et du secret, le caractère singulier de son œuvre, scandaleuse avec ingénuité, l'ont très tôt figé dans quelques poncifs : *« Millionnaire excentrique », « précurseur du surréalisme »*, inventeur d'un trop fameux *« procédé »* d'écriture... L'œuvre et son auteur devenaient la proie d'une approche fétichiste, et l'on oubliait de les lire. Le surgissement de ces inédits force à reconsidérer l'image de Raymond Roussel et l'arrache aux lieux communs. C'est spécialement vrai de *la Seine*, premier des grands inédits, *révélé aujourd'hui* à Avignon.

Un élan boulevardier

Il s'agit d'une pièce en quatre actes et en vers, écrite autour de 1900 ; mais les quatre actes font *près de sept mille alexandrins* (soit l'équivalent de quatre tragédies de Racine) et mettent en scène plus de quatre cents personnages. Avec une violence qui lui *est propre*, Rousssel conjugue ainsi une forme très conventionnelle (le théâtre en vers) avec une audace qui conduit à l'éclatement de cette forme même.

On pourrait raconter *la Seine* comme un drame petit-bourgeois menacé par le vaudeville : comment Raoul trompe Geneviève avec Jeanne ; comment les amants s'enfuient, vivent leur amour dans le Paris des fêtards, une nuit au Moulin-Rouge, et, plus paisiblement, un dimanche après-midi au bois de Boulogne ; comment Jeanne abandonne Raoul et comment celui-ci, désespéré, se jette *dans la Seine*.

J'ai nommé trois personnages ; il n'en manque que quatre cents : la foule parisienne, multiple et colorée, dont le tourbillon entraîne, porte et noie Raoul et Jeanne. Au-delà de l'intrigue amoureuse, l'essentiel de *la Seine* se joue en effet dans le déploiement de dizaines de personnages, qui passent ou *s'incrustent, disent* deux vers ou monologuent longuement. Peintres, prostituées, *soldats, enfants, ivrognes*, bourgeois, acteurs, ils racontent leurs rêves, leurs obsessions (le voyeurisme y domine), de sanglants faits divers (comme un hallucinant crime commis dans un train) ou d'étranges numéros de cirque. Se compose ainsi un tableau d'une inlassable variété : *la Seine* ne ressemble à rien de connu, Roussel inventant une forme théâtrale libre et mobile où, pâles héros, Raoul et Jeanne sont à peine un prétexte et où seul compte en réalité le flux toujours renouvelé des passants.

Les amateurs de Roussel seront surpris sans doute de découvrir *combien la Seine est dépourvue* de la volontaire et fascinante aridité de ses textes les plus connus ; triomphent au contraire une verve, un élan aux accents parfois boulevardiers. Rien de la froideur et de l'inhibition qui plus tard régneront sur *Locus Solus* : Roussel n'avait *pas vingt-cinq ans lorsqu'il écrivit la Seine*, et il s'agit bien d'une œuvre de jeunesse, où la tendresse et la sensualité tiennent une place essentielle.

Le débat est ouvert, pour comprendre pourquoi il conserva sans la publier une pièce dont la *réussite est si évidente. Il* est vrai que sa réalisation scénique pose plus d'un problème... Comme les autres pièces de Roussel, d'*Impressions d'Afrique* à *la Poussière de soleils, la Seine* est un défi aux hommes de théâtre. Il est d'autant plus passionnant que *cette œuvre énigmatique* et flamboyante soit révélée, avant sa publication l'automne prochain, dans ces lectures avignonnaises : la liberté des voix, l'espace radiophonique, *puisque* France-Culture est à l'origine du projet, vont permettre une première exploration *de ce théâtre foisonnant* où s'unissent l'intimité de confidences murmurées et le plus spectaculaire déploiement de la foule.

PATRICK BESNIER
(producteur du programme Roussel)

▶ Chapelle Sainte-Claire, du 15 au 17 juillet à 19 heures. Diffusion sur France-Culture le 17 octobre à 21 h 30, le 20 octobre à 20 h 30 et le 24 octobre à 21 h 30.

KENNY BARRON, JOE HENDERSON ET BHEKY MSELEKU à Vitoria-Gasteiz (Espagne)

Une ville qui fait croire que le jazz existe

VITORIA-GASTEIZ
de notre envoyé spécial

On va de surprises en ennui. On s'interroge. On balance. Brusquement le rideau se déchire. Kenny Barron, longtemps l'ange gardien de Stan Getz, se déclare. Le thème : *You Don't Know What Love Is*. Somptueusement perdu dans une salle omnisports à l'acoustique très surprenante, un trio, un vrai trio : une seule pulsation et toute la *délicatesse* des gestes. Kenny Barron effleure le piano de l'immense salle Mendizorroza comme en studio ou en club. Vitoria-Gasteiz, la grande ville au cœur du Pays basque, avec ses quartiers d'après-guerre et ses anciennes villas cossues, mérite son festival. *Quinze ans d'activité*, une exigence maniaque sur le son (c'est toute la philosophie de son *promoteur*, Inaki Anua), un public éduqué, le nord de l'Espagne et le sud du Pays basque jouent les premiers rôles dans la ronde des festivals européens.

Cette *année, Vitoria-Gasteiz fête* le cinquantième anniversaire des disques Verve. Dans la salle, on *n'entend* pas un souffle pour les subtilités de Kenny Barron (Ray Drummond à la basse, Ben Railey à la batterie). *Hey ! Look at me, Nicolas Song, Rhythm a'Nnig* dans un esprit plus que monkien, *Canadia Sunset*, le répertoire est égrené avec simplicité, force et valeur. C'est tout le jazz. Cette musique exige une rondeur terrible. Kenny Barron a fini de jouer les seconds rôles. La reprise des disques Verve, marque célèbre fondée par Norman Granz, *lui offre sa vraie chance*. La diversification du public lui permet d'être enfin pleinement Kenny Barron. *Il était temps*. Il est né en 1943 à Philadelphie.

Un phrasé ciselé avec amour

Même histoire pour Joe Henderson qui est resté un peu trop longtemps *à croire et à savoir qu'il était* Joe Henderson. Trois saxophonistes ténors sont aujourd'hui en mesure d'affirmer l'instrument à l'ombre de Rollins : Johnny Griffin, Steve Grossmann *et lui. Le* reste, toute la clique de génies à la petite semaine, des découvertes hebdomadaires des producteurs, c'est pour la galerie. S'approcher du son lumineux de Joe Henderson, de son phrasé ciselé avec amour et innocence, de ses allures de vieux prophète *au* poil *neigeux* n'est pas une mince affaire. Depuis son service militaire à Paris, dans les années 60 où il a rencontré Don Byas et Bud Powell, il a sombré plusieurs fois dans *le* luxe, l'*épopée* Blue Note, les fastes de la bande Blood, Sweat and Tears, dans le train mirobolant de Miles Davis enfin. Dix manières de passer à côté de sa carrière.

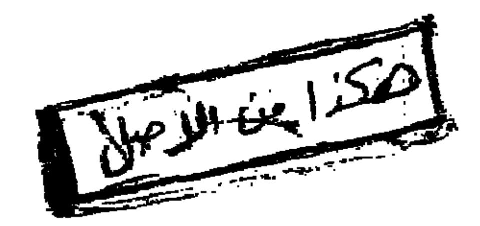
Le voici, simple, le ténor religieusement dressé en fin de chorus. *Même maison d'édition* Verve *que* Kenny Barron, même attention que lui à l'entourage. George Mraz a quitté Prague en 1966 avec une de ces contrebasses et une de ces tech*niques qu'on ne* trouve qu'en Europe centrale. De Dizzy Gillespie à Oscar Peterson, George Mraz n'a fréquenté que le premier cercle. Bheky Mseleku, pianiste sud-africain qu'on a découvert en 1977 au New-Port Jazz Festival, donne au quartette une assise *souveraine. En* solo, un peu plus tôt dans l'après-midi, dans le miraculeux studio du *Centre de la culture* arabe (mais quelle est cette ville qui traite aussi bien la musique et les musiciens ?) Mseleku décline tous les traits d'une délicatesse à la Dollar Brand.

Là, en groupe, il ponctue, assure, décolle. Et derrière, assis très bas comme toujours, caché par ses fûts, l'immense Al Foster – *soyons clair* – joue le rôle du dernier des batteurs de jazz, des tambourinaires, *des marteaux-piqueurs, des virevoltants*. Dans ce genre-là, on ne manque pas de personnel. Mais de batteur capable d'écouter comme s'il se glissait dans la peau de l'autre, de gifler les cymbales avec ravissement, de se croiser comme un ariste sur le sable, il n'y en a *plus. Si : Al Foster, le dernier après* la génération des géants, Max Roach, Roy Haynes et Elvin Jones.

Les festivals ont peur du jazz. Ils assaisonnent, coupent, trafiquent, ouvrent à d'autres genres, se méfient. Un soir, le rideau se déchire. Derrière, il y a des musiciens de jazz. Ils vont chercher la musique sous le souvenir des mots et des mots inconnus sous la musique. On se rappelle alors que c'est cela qu'on aime, qu'on a toujours aimé. *On rentre*. Au bar de l'hôtel, le pianiste est M. Hank Jones. Ni plus ni moins. Quelle est cette ville, quel est ce pays qui font croire à ce point que le jazz existe ?

FRANCIS MARMANDE

▶ Henderson, *So near so far*, Verve 517674-2 ; Kenny Barron, *Others Places*, Verve 519699-2 ; Bheki Mseleku *Timelessness*, Verve 521306-2 ; Hank Jones *Upon Reflection*, Verve 514898-2. Distribution Polygram.



ARTS

AUGUSTE HERBIN à Céret

Des Cubes au B.A.-BA

CÉRET

de notre envoyé spécial

A Paris, durant l'hiver 1919, le charbon est cher, et les ateliers du Bateau-Lavoir sont pris par les glaces. Au même moment, à Céret, il fait moins froid. La petite ville des Pyrénées-Orientales a été rendue célèbre par les séjours de Manolo, Picasso, Braque et des autres cubistes, dont Herbin fait partie. Il y réside pour la seconde fois, pour pouvoir peindre au rythme forcené auquel le soumet son marchand, Léonce Rosenberg. Il a trente-sept ans et a réalisé ses premières œuvres abstraites l'année précédente.

A dix-sept ans, ce fils d'ouvriers tisseurs a bénéficié d'une bourse de sa ville du Cateau-Cambrésis qui lui a permis d'accéder à l'Ecole des beaux-arts de Lille. C'est aussi un progressiste, politiquement engagé : d'abord guesdiste, puis communiste, il adhère au parti dès le congrès de Tours, en 1920 ; il ne le quittera qu'après 1948, lorsque le réalisme socialiste, rétrograde et imbécile, en sera devenu la doctrine officielle.

La peinture est pour lui chose sérieuse, au point qu'il n'hésite pas à se séparer de son professeur qui n'aimait pas, en 1901, l'impressionnisme. Herbin devient fauve en 1905 et a l'honneur de voir ses envois refusés par le Salon d'automne de 1908, en même temps que Braque.

Débuts prometteurs, illustrés par des toiles étranges et ignorées de la plupart des amateurs : un extraordinaire *Paysage nocturne à Lille* (1900), irradiant ses petites touches jaunes, vertes, et bleues ; un *Pont Alexandre-III au soleil couchant* (1903), prétexte à une débauche de contrastes tendres, mais vigoureux ; des vues fauves de ports corses, ou un *Portrait de jeune femme* (1907) qui pourrait être une réponse au *Portrait à la raie verte* de Matisse. Débuts appréciés, du moins outre-Rhin où démarre la vague expressionniste, puisque la galerie Schulte lui organise sa première exposition personnelle à Berlin en 1907.

Débuts rapidement tempérés par le choc de la rétrospective Cézanne montrée au Salon d'automne de 1907 : qui allaient exercer sur une génération un impact encore aujourd'hui difficilement mesurable. Le cubisme de Braque et Picasso est alors en gestation, celui d'Herbin va y être fécondé. Et il manifeste son originalité : contrairement aux deux fondateurs, jamais Herbin ne délaissera la couleur. Sa pratique est plus proche de celles de Léger, de Delaunay, voire de Magnelli, que de l'ascèse de Braque et Picasso. En témoigne ce *Paysage à Céret* peint durant son premier séjour en 1913 : sauf deux morceaux qui représentent sans erreur possible ici les arches d'un pont, là le profil des montagnes, la composition est une succession de plans brisés, nettement délimités par leur ton local, mais qui ne « figurent » déjà plus ; ils construisent.

Une tentation monumentale

Viennent les premières abstractions, tableaux cubistes devenus indéchiffrables, et qui sautent ce pas que ni Braque ni Picasso n'avaient voulu franchir : une *Composition au losange vert* en 1917, une étourdissante *Composition circulaire* l'année suivante, des tableaux découpés – on dirait aujourd'hui *« shaped canvas »* –, puis la série des « objets », des reliefs de bois peints qui se transforment en véritables sculptures. Dans le contexte général de la reconstruction d'après-guerre, ces œuvres s'inscrivent dans un vaste mouvement de synthèse des arts et de renouveau du décor architectural.

Deux ans plus tard, il pratique à nouveau une figuration très belle, mais des plus classiques, comme dans les célèbres *Joueurs de boules* de 1923. « Retour à l'ordre », comme la plupart de ses confrères ? Peut-être, mais qui repose moins sur une idéologie que sur un réalisme économique – le cubisme est en crise après les ventes forcées de Kahnweiler, qui ont jeté plusieurs centaines de tableaux à l'encan. D'ailleurs, comme le montre Christian Derouet, Herbin a dû subir de fortes pression de son marchand.

Trois ans durant, Herbin s'astreint à peindre des paysages sévères, avant de revenir à une abstraction ambiguë, curviligne, très décorative. Secrétaire, puis président du mouvement Abstraction-création, Herbin radicalise sa pratique, jusqu'à rejoindre ce que Van Doesburg, Arp et Max Bill baptisaient *« Art concret »*, c'est-à-dire une non-figuration sans aucune référence possible à la nature. Si elles ne sont pas forcément géométriques, les formes sont nettes, précisément délimitées, et peintes en aplats.

La soixantaine venue, après s'être laissé tenter, comme beaucoup d'abstraits avant lui, par l'anthroposophie de Rudolf Steiner, frotté de mysticisme, Herbin met au point durant la seconde guerre mondiale son alphabet. L'idée est simple : à chaque lettre correspond une couleur, une ou plusieurs formes et des sons. C'est la partie la plus connue de son œuvre, popularisée par un livre publié en 1949, *l'Art non figuratif non objectif.*

Herbin est co-organisateur du Salon des réalités nouvelles, un des plus importants de l'après-guerre, et, soutenu par la jeune galerie Denise-René, il commence à atteindre la notoriété. C'est un des maîtres de l'abstraction dite « froide », principale tendance des années 50, qui sera rapidement combattue par son versant « chaud », l'abstraction lyrique et l'art informel. La lutte est âpre, et artistes et critiques de la jeune génération ne se privent pas de dénoncer l'ennui qui se dégage selon eux des lignes bien droites tracées par les anciens. Aujourd'hui encore, l'art construit ne s'en est pas bien remis.

Il faut donc être sacrément culotté pour accrocher toute cette partie de l'œuvre d'Herbin dans une même salle. La litanie géométrique pourrait lasser, comme elle le fit autrefois. C'est pourtant ce qu'ose la conservatrice du Musée de Céret, et c'est un pari formidable.

HARRY BELLET

« Herbin, 1882-1960 », Musée d'art moderne. 64 400 Céret. Tél. : (16) 68-87-27-76. Jusqu'au 20 septembre. Puis au Musée Matisse, Le Cateau-Cambrésis, du 15 octobre au 16 janvier 1995. Catalogue 175 pages, 225 francs. A lire également : *Herbin, Catalogue raisonné,* de Geneviève Claisse, Paris, Bibliothèque des arts et Editions du Grand-Pont, 1993.

NOMINATION : Marie-Claude Beaud nommée directeur exécutif de l'American Center à Paris. – Marie-Claude Beaud, qui a notamment dirigé la Fondation Cartier pendant dix ans, a été nommée directeur exécutif de l'American Center à Paris. Pour Frédérick Henry, président du conseil de l'American Center, Mme Beaud, une Française de quarante-huit ans, est *« la personne idéale pour diriger l'équipe qui mènera l'American Center au-delà de l'an 2000 ».*

PHOTOGRAPHIE

L'ORIENTALISME à l'Institut du monde arabe

FELICE BEATO au Centre national de la photographie

Les charmes de l'exotisme

La photographie à peine inventée, des peintres et graveurs ont fait le voyage en Orient, histoire d'expérimenter le daguerréotype sur des terres lointaines, mais aussi de ramener une imagerie d'un continent sur lequel ne se déversaient pas encore reporters photographes, télévisions, charters et voyagistes.

Le peintre Horace Vernet et le graveur James Robertson sont parmi les premiers à avoir réalisé des photographies en Orient. Leur ont succédé des passionnés de voyage et de photographie, comme Félix Teynard ; des écrivains-aventuriers, comme Maxime Du Camp ; des fous d'archéologie, comme Louis De Clercq et des archéologues, comme l'Anglais John B. Greene. Ces aventuriers du daguerréotype s'intéressaient surtout au monument, à la ruine et au paysage. Ils laisseront la place, en 1870, aux commerçants. Henri Béchard ouvre boutique au Caire, les frères Abdullah et Pascal Sébah à Constantinople et au Caire, Félix Bonfils à Beyrouth, etc.

L'imagerie véhiculée par ces studios est le thème principal de l'exposition de l'Institut du monde arabe (IMA). On y découvre en deux cents originaux, parfois anonymes, une vision occidentale de l'Orient.

Constante de ces images, l'exotisme qui privilégie, les personnages sur les sites. Harems, riches vêtements, drapés vaporeux, femmes à leur toilette, métiers ambulants, musiciens, notables occidentaux habillés en costumes traditionnels ou assis sur des chameaux sont autant de curiosités dont les Européens raffolaient. Mais on découvre aussi des épreuves remarquables de Félix-Jacques Moulin dont l'*Ecole arabe* (Alger, 1857) et les fameux portraits, plus récents, signés Lehnert et Landrock.

Avec autant de documents délicieusement exotiques, parfois contestables quant à leur vision de la personne orientale, l'exposition s'annonçait savoureuse. Elle l'aurait été si l'on ne tombait pas sur autant de documents en état de conservation médiocre, jaunis et desservis par la mise en scène (un dégradé de jaune au mur, une *« frise décorative »* envahissante au plafond – passons sur l'inévitable musique orientale).

« Second choix »

Plus grave, la seconde salle de l'exposition présente des photographies à dominante « paysagiste ». Beaucoup sont médiocres et trop de chefs-d'œuvre manquent : les premiers daguerréotypes, l'album de Maxime Du Camp avec Flaubert, celui de Teynard, de John B. Greene, les meilleurs Robertson... Bref, les années 1850 sont représentées souvent par du « second choix ».

Felice Beato (1830-1906) est au générique de l'exposition de l'IMA comme assistant de James Robertson, son beau-frère. On retrouve ce photographe italo-anglais en solo au Centre national de la photographie (CNP) pour ses photos réalisées, au Japon cette fois, de 1863 à 1877. Entre-temps, le photographe aura « couvert » la guerre de Crimée, la révolte des Cipayes aux Indes (il y réalise les *« premières images de guerre qui montrent des cadavres »*).

Felice Beato est un mélange de voyageur, de journaliste et de photographe. Il monte un studio à Yokohama avec le dessinateur Charles Wirgman. Le premier prend des photos documentaires, le second les colorie à la main. Ainsi naît la « photo-souvenir » au Japon.

En bon Occidental, Felice Beato s'est attaché à fixer un Japon ancestral et traditionnel, en voie de disparition, alors que le pays était en train de s'ouvrir à l'Occident. Les coloris sont d'un raffinement extrême – taches parfois légères, comme ce rouge à lèvres, parfois envahissantes, voire kitsch, comme ce bleu du ciel ou cette cascade laiteuse.

L'obsession d'un Occidental à « documenter » un pays qui s'évanouit est émouvante. Mais il y a bien trop d'images académiques au mur du CNP. Sauf, sans doute, si l'on est un passionné du Japon. D'ailleurs, nombre de Japonais, semble-t-il, courent à l'exposition. Ils donnent l'impression d'y prendre beaucoup de plaisir.

MICHEL GUERRIN

▶ L'Orient des photographes au XIXe siècle, Institut du monde arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, 75005 Paris. Tél. : 40-51-38-38. Jusqu'au 7 août. Le n° 58 de la collection Photo Poche (148 pages, 62 photos en bichromie, 54 francs) est consacré à l'orientalisme.

▶ Felice Beato, Centre national de la photographie, Hôtel Salomon de Rothschild, 11, rue Berryer, 75008 Paris. Tél. : 53-76-12-32. Jusqu'au 31 juillet. Le n° 57 de la collection Photo Poche (144 pages, 60 photos en quadrichromie, 60 francs) est consacré à Felice Beato.

RECTIFICATIF : les Rolling Stones et leurs producteurs. – Contrairement à ce que nous écrivions dans notre supplément « Arts spectacles » daté 14 juillet, les Rolling Stones ne sont pas restés vingt ans sans producteur. En 1986, Steve Lilywhite avait co-produit l'album *Dirty Work*.

En raison de l'opposition d'un actionnaire

CBS et la chaîne de téléachat QVC renoncent à leur projet de fusion

NEW-YORK

de notre correspondant

Le mariage entre CBS, la plus ancienne et la plus puissante chaîne de télévision américaine, et QVC, le numéro un du téléachat aux Etats-Unis, n'aura pas lieu. Annoncé comme imminent le 30 juin (*le Monde* du 2 juillet), le projet a été définitivement enterré mercredi 13 juillet par les deux sociétés. Mardi soir, un importun était en fait venu casser le projet d'alliance : Comcast, troisième câblo-opérateur américain, et actionnaire le plus important de QVC (avec 15,4 % de son capital), a en effet lancé une offre publique d'achat (OPA) sur la société de téléachat pour 2,2 milliards de dollars (12 milliards de francs).

Les dirigeants de Comcast, les Roberts père et fils, ont, semble-t-il, fort peu apprécié le comportement de Barry Diller, le patron très médiatique de QVC – celui-là même qui avait déjà beaucoup fait parler de lui lors de la bataille boursière avec Viacom, cet hiver, pour le contrôle du studio de cinéma Paramount. Les Roberts avaient beaucoup aidé, au départ, Barry Diller à construire QVC. Imaginé par M. Diller, le mariage de CBS et de QVC aboutissait à marginaliser Comcast. A l'issue de la fusion, les Roberts n'auraient eu que 4,9 % du capital du nouvel ensemble. Plus grave, ils se seraient retrouvés avec un investissement lourd immobilisé chez l'un de leurs principaux concurrents. Enfin, leur activité aurait été soumise à de nouvelles contraintes réglementaires.

Comcast a donc annoncé, mardi 12 juillet, que, pour empêcher le mariage entre QVC et CBS, il se proposait d'acquérir QVC pour 2,2 milliards de dollars et de fusionner ses activités de câblo-opérateur avec celle de la société de téléachat. L'offre de Comcast est financièrement nettement supérieure à celle de CBS. Le câblo-opérateur affirme pouvoir la financer en ayant recours à l'emprunt et prévoit d'ores et déjà de céder certaines branches de QVC. Outre un possible éclatement de QVC, l'OPA de Comcast modifie profondément le paysage audiovisuel américain. Elle est un nouvel échec pour M. Diller – après celui de la bataille de Paramount. Celui-ci pourrait abandonner la direction de QVC. Elle révèle aussi et surtout que la plus ancienne chaîne nationale de télévision, CBS, est désormais à vendre.

Mercredi, les deux sociétés QVC et CBS ont utilisé les réunions qu'elles tenaient dans le but d'approuver l'alliance annoncée, pour répondre à l'offre de Comcast. Après que M. Diller eût fait savoir que la réaction de Comcast était pour lui totalement inattendue, le conseil d'administration de QVC a indiqué qu'il abandonnait le projet de mariage avec CBS et qu'il allait étudier l'offre de son actionnaire le plus important. CBS a aussitôt décidé de retirer totalement son projet de mariage. *« La fusion avec QVC aurait été une excellente opportunité pour nous »*, a commenté Laurence Tisch, le PDG de CBS, ajoutant : *« Nous avons cependant confiance, CBS restera agressive, orientée vers le futur et hautement compétitive. »* En fait, pour beaucoup d'analystes, l'échec de ce mariage confirme que CBS est à la recherche d'associés, voire de tuteurs.

E. I.

Publicité clandestine et déontologie

Le directeur général de France 3 suspend d'antenne le présentateur Eric Cachart

Xavier Gouyou Beauchamps, directeur général de France 3, a pris la décision de suspendre d'antenne, provisoirement, le présentateur de soir 3 Eric Cachart, après que celui-ci eut fait la promotion à l'antenne, dimanche 10 juillet, d'un château-hôtel dont la société SVP, que dirige sa femme, Brigitte de Gastines, est propriétaire. A la direction de France 3, on confirme cet *« incident »*, tout en précisant que la suspension du journaliste, qui a été *« immédiate »*, est de nature *« conservatoire »*. Cette mesure est destinée *« à éclaircir l'incident et les suites éventuelles à lui donner »*, a ajouté un responsable de France 3 qui souhaite ne pas en dire plus *« par respect pour les droits de l'intéressé »*.

Dans un communiqué, la société des journalistes de France 3 affirme que les propos tenus par Eric Cachart, au cours de l'émission « Autour du Tour » *« portent atteinte à la crédibilité et l'intégrité de tous les journalistes »* de France 3. Après s'être fait communiquer la cassette vidéo de l'émission, la société des journalistes a rendu public le contenu des propos d'Eric Cachart à l'antenne. Interrogé par Nelson Montfort, Eric Cachart déclarait : *« Je n'ai pas vocation à être hôtelier restaurateur. Mais c'est vrai que mon épouse, Brigitte de Gastines-Cachart, le PDG de SVP* [et moi-même], *nous avons fait l'acquisition à 20 kilomètres de Poitiers d'un château-hôtel, d'un château qui s'est transformé en hôtel 4 étoiles maintenant, à Curzay-sur-Vonne, dans la Vienne, et qui s'inscrit bien dans la dynamique dont nous parlions tout à l'heure avec Daniel Buliard. Il va y avoir trois millions de visiteurs au Futuroscope cette année, et il n'y avait pas d'établissement 4 étoiles dans le département, et je crois que l'ensemble devrait peut-être offrir un mariage touristique un peu plus fort encore pour le département. »*

La société des journalistes cite l'article 5 de la convention collective des journalistes, selon lequel *« en aucun cas, un journaliste professionnel ne doit présenter sous la forme rédactionnelle l'éloge d'un produit, d'une entreprise, à la vente ou à la réussite desquels il est matériellement intéressé »*.

L'achat de ce même chateau avait provoqué récemment une grève des personnels de SVP. Ceux-ci protestaient contre cet investissement présenté comme un « centre multimédia » alors que la signature d'un accord d'intéressement du personnel aux bénéfices de la société était repoussé par la direction depuis plusieurs mois.

Y. M.

L'audiovisuel public en Italie

Letizia Moratti élue présidente de la RAI

La femme d'affaires italienne Letizia Moratti a été élue, mercredi 13 juillet, présidente de la RAI par le nouveau conseil d'administration de la société de télévision publique. Mme Moratti, 45 ans, est une professionnelle de la finance spécialiste des assurances et des banques. Originaire de la ville portuaire de Gênes, elle a d'abord dirigé la société d'assurances de sa famille, après un stage aux Lloyds de Londres. Devenue présidente de la Fédération de l'association italienne des assureurs, elle a développé également ses activités dans le secteur bancaire. Elle a fait partie au cours des quatre dernières années du conseil d'administration de la plus grande banque d'affaires publique italienne, la Comit, récemment privatisée.

Le renouvellement lundi 11 juillet (*le Monde* du 12 juillet) de la direction de la RAI avait profondément divisé la majorité dirigée par le président du conseil Silvio Berlusconi, magnat de la télévision privée italienne. Les méthodes utilisées avaient inquiété l'opposition et profondément ému les professionnels de l'audiovisuel. Le chef du gouvernement avait été accusé de vouloir influencer le choix des cinq membres du conseil d'administration, qui revient selon la loi aux présidents des deux Chambres du Parlement. La présidente de la Chambre des députés, Irène Pivetti (Ligue du Nord, parti de gouvernement), avait même été félicitée lundi 11 juillet par l'opposition pour avoir fait la preuve de son indépendance.

L'ancien conseil d'administration de la RAI avait démissionné au début juillet sous la pression du nouveau gouvernement de droite, qui avait porté un jugement négatif sur le programme d'assainissement financier qui venait d'être mis au point. – *(AFP.)*

LA CINQUIÈME, nom de la future chaîne du savoir. – La future chaîne éducative présidée par Jean-Marie Cavada s'appellera La Cinquième et émettra pour la première fois le 15 décembre, sur le cinquième réseau hertzien, de 7 heures à 19 heures, juste avant le début des émissions d'ARTE. Dans un communiqué, Jean-Marie Cavada a annoncé que les agences chargées de la création des logos, de l'habillage et de la campagne publicitaire de lancement seront choisies sur appel d'offres vers la fin juillet.

Succès du « paiement à la séance »

Multivision compte 8 000 abonnés

Multivision, le premier service de télévision avec paiement à la séance, lancé le 30 mai sur le réseau câblé de Paris et de l'Ile-de-France par la Lyonnaise Communications (*le Monde* du 19 mai 1994), est un *« succès »* un mois après son lancement, a indiqué mardi 12 juillet, Lyonnaise Communications. Près *« de 8 000 foyers »* câblés, sur les 50 000 équipés d'un Visiopass, ont demandé à être initialisés pour bénéficier du Multivision. Ces chiffres sont supérieurs à l'objectif de 5 000 abonnés que s'étaient fixé les actionnaires, la Lyonnaise Communications (26 %) et ses associés France Télécom (25 %), la CLT (Compagnie luxembourgeoise de télédiffusion, 24,5 %) et TF 1 (24,5 %).

Sur les 8 000 foyers initialisés par Multivision, 7 000 sont équipés du décodeur Visiopass tandis que 1 000 autres passent leur commande par téléphone ou Minitel. Le taux de consommation enregistré à la fin juin est de 1,4 achat par mois et par foyer pour les Visiopass et de 0,4 achat par mois et par foyer pour le téléphone et le Minitel. Le film *Delicatessen* arrive en tête – 29 francs la séance – devant *Ma vie est un enfer* et *Talons aiguilles*. En septembre, Multivision devrait être étendu à tous les réseaux câblés et pourrait élargir sa programmation avec des réunions de boxe. Enfin, Multivision entend proposer, dès l'automne, des films inédits à la télévision.

G. D.

En dépit d'un déficit 1994 estimé à 20 millions de dollars

Star TV veut lancer 40 chaînes en trois ans

Star TV, réseau asiatique de télévision par satellite racheté il y a trois ans par le magnat de la presse et de l'audiovisuel américain Rupert Murdoch, devrait lancer quarante chaînes dans les trois prochaines années, a indiqué, lundi 11 juillet, Gary Davey, directeur général du réseau. Des canaux en langues hindie, arabe et cantonaise devraient inaugurer ce nouveau « bouquet » de chaînes.

Star TV, dont la *« nouvelle stratégie est de fournir des programmes dans la langue appropriée à des audiences choisies »*, devrait à plus long terme diffuser des programmes multilingues sur 100 canaux. Les cinq canaux de Star TV, en anglais et en mandarin, sont déjà reçus par 42 millions de foyers répartis dans 53 pays (Hongkong, Chine, Taïwan, Inde, Indonésie, Thaïlande, Philippines et certains pays du Moyen-Orient). Ces projets de développement de Star TV font suite à l'acquisition, début juillet, de droits sur le nouveau satellite ASIASET 2. Selon Gary Davey, Star TV, déjà déficitaire, devrait encore perdre 20 millions de dollars (un peu plus de 1 milliard de francs) en 1994.

Après une baisse continue de cinq ans

Les cours des principales matières premières se redressent

Après cinq années de baisse continue, les cours des principales matières premières se redressent. *Parfois de façon spectaculaire, comme le café, dont les cours, dopées par le gel d'une partie des récoltes au Brésil, ont grimpé de près de 200 % depuis le début de l'année.* Nourrie par l'apparition des fonds de placement, la hausse des cours ne devrait guère avoir d'incidence sur l'inflation.

Les amateurs de petit noir en seront pour leur frais. En juillet, les prix de gros du café ont augmenté en France de près de 40 %. *« Et une hausse supplémentaire est programmée pour septembre »*, assure un responsable des achats de la société de distribution Carrefour. Peu de chance que les faits viennent le démentir. Depuis le début de l'année, les cours du café ont grimpé de près de 200 %.

Le ciel est le grand responsable de cette poussée de fièvre. A quinze jours d'intervalle, deux vagues de gel – en juin et juillet – ont détruit une partie des plantations dans le sud du Brésil, premier exportateur mondial de café. La crainte de pénurie a fait le reste : au cours des deux dernières semaines, les cours exprimés en dollars ont gagné près de 80 % et retrouvé leur niveau... d'il y a huit ans et demi !

Sans doute s'agit-il d'un cas d'espèce. Mais il s'inscrit sur fond de hausse générale. Qu'il s'agisse du cacao ou de l'aluminium, du cuivre ou du nickel, de matières premières agricoles, des métaux ou des produits alimentaires, tous ou presque se redressent pour le plus grand profit des pays en développement qui assurent une bonne part des approvisionnements. Hausse spectaculaire, on l'a vu dans le cas du café ou dans celui de la laine, dont le cours a presque été multiplié par deux en l'espace d'une année.

Retournement de conjoncture

Avec davantage de retenue mais de solides gains tout de même pour les autres : depuis janvier, le caoutchouc a gagné 50 %, le cuivre 37 %, le coton 31 %... Le nickel, avec une hausse limitée à 18 % depuis janvier, fait presque figure de mauvais élève. Au total, selon Rexecode, un organisme de prévisions, toutes catégories confondues, hors métaux précieux et pétrole, les matières premières ont gagné 16 % entre décembre 1993 et juin 1994 *(voir graphiques)*.

M. de La Palisse opinerait : si les matières premières remontent, c'est qu'elles ont cessé de baisser. Le fait est que l'actuelle embellie intervient après une interminable descente aux enfers qui n'a été stoppée qu'à l'automne dernier. Calculé en dollars constants et en intégrant l'inflation, l'indice des matières premières du FMI (Fonds monétaire international) donne la mesure du chemin à parcourir pour revenir aux niveaux d'antan. Si l'on affecte l'indice 100 au prix des matières premières industrielles (cuivre, aluminium, nickel) en 1993, ce même indice était de 147 en 1980 et de 164 en 1970. La démonstration est encore plus spectaculaire dans le cas des matières premières alimentaires (café, cacao, sucre, céréales) : 100 en 1993 ; 187 en 1980, et 204 en 1970.

Arrêter la chute en pesant sur l'offre pour assainir le marché. Nombre de producteurs de matières premières ont appliqué la recette. En négociant des réductions (modestes) de production avec les anciens pays socialistes dans le cas de l'aluminium. En mettant en place – pour le café et le caoutchouc – des mécanismes de rétention en cas de déséquilibre... L'autodiscipline a payé. Les cours du café n'ont-ils pas commencé à se redresser en décembre 1993, au lendemain de l'annonce de mesures drastiques par les principaux producteurs ?

Ces efforts auraient été vains si une hausse de la demande n'était venue prendre le relais. Croissance économique vigoureuse aux États-Unis et en Asie, amorce de reprise sur le Vieux Continent : les matières premières ont bénéficié de ce retournement de conjoncture. Ce que les économistes observent – la corrélation sur une longue période entre le produit intérieur brut (PIB) et le cours des matières premières –, les chefs d'entreprise le vivent : lorsque le marché automobile se requinque, l'acier et le caoutchouc se redressent. Quand le bâtiment se ressaisit, l'aluminium en tire profit.

Mais le marché des matières premières n'obéit pas au simple jeu de l'offre et de la demande. Si tel était le cas, l'aluminium, dont les stocks au niveau international sont deux fois plus élevés qu'en temps « normal », n'aurait pas décollé. Et les cours de la laine seraient au plus bas : principal producteur mondial, l'Australie, à elle seule, ne détient-elle pas dans ses entrepots l'équivalent de six mois d'exportation.

L'intervention des financiers

Logiquement, il y aurait là de quoi refroidir le plus audacieux des négociants. Mais la logique a en partie déserté le monde des matières premières avec l'apparition sur ce marché de financiers en quête de placements spéculatifs. Signe révélateur : ces intervenants de fraîche date, gestionnaires de fonds de placement et autres banquiers, détiennent plus de la moitié des stocks de métaux entreposés sur le London metal exchange (LME), le premier marché mondial des métaux. « Il y quelques années, ils étaient quasiment absents. Les stocks physiques étaient entre les mains des firmes de négoce », assure un courtier.

L'évolution des cours reflète ce changement. Témoin le coton. *« Entre février et juin, il y a eu un fort engouement des fonds de placements, surtout américains, pour le coton – qui était orienté à la hausse pour des raisons tout à fait logiques. On a enregistré des records de transactions et les cours ont beaucoup fluctué. Par la suite, les fonds de placement se sont détournés du coton. Résultat, les cours ont rapidement perdu 13 % sur le marché à terme et un peu moins sur le marché physique. Mais aucune donnée physique ne justifiait une telle correction »*, observe Gérald Estur, directeur général de la Compagnie cotonnière, le numéro un français du négoce cotonnier.

Au-delà des bourrasques à attendre du va-et-vient des fonds de placement, une rechute du cours des matières premières paraît exclue. L'appétit des pays asiatiques devrait la prévenir. Une étude récente de Baring Securities rappelait que la Chine consomme dix fois plus d'acier par unité de produit national brut (PNB) que les États-Unis, et cinq fois plus d'énergie. C'est dire la boulimie de matières premières entraînée par une croissance économique qui frise actuellement, dans le cas de la Chine, 10 % l'an quand elle ne les dépasse pas. L'envolée des cours du cuivre et de ceux de la laine doivent beaucoup à cet appétit de Pékin.

Quant au risque d'une résurgence de l'inflation par contagion, la hausse du prix des matières premières se répercutant en aval au niveau des produits finis, les économistes le jugent minime. En 1992, les matières premières industrielles importées par les pays du G7 ne représentaient plus, hors énergie, que 6,6 % du total des importations, soit 0,8 % de leur PIB global. La marge de manœuvre est large.

JEAN-PIERRE TUQUOI

Base 100 : janv. 1993
Matières premières agricoles
Produits alimentaires
ENSEMBLE*
Métaux communs
* (hors métaux précieux et pétrole)
1993
1994

% de hausse depuis janv. 1994 en dollars
nickel +18%
caoutchouc +50%
aluminium +38%
coton +31%
café +199%

LOGEMENT

Pour la première fois depuis 1961

L'indice du coût de la construction a baissé au premier trimestre

Conséquence de la crise du bâtiment, l'indice du coût de la construction (ICC) du premier trimestre 1994, qui s'établit à 1 016, s'inscrit en baisse de 0,59 % par rapport à celui du premier trimestre 1993 (1 022). C'est la première fois depuis 1961 que l'on voit cet indice baisser.

Ce retournement de tendance est important pour les locataires : l'indice du coût de la construction sert en effet de référence à la révision annuelle de leur loyer, à condition que le contrat de location soit pourvu d'une clause expresse de révision (1). La date de révision est celle indiquée dans le bail ou, à défaut, la date anniversaire de ce bail. *« L'augmentation du loyer qui en résulte ne peut excéder la variation de l'indice »*, indique la loi du 8 juillet 1989 régissant les rapports entre propriétaires et locataires. Ce texte ne fait, en revanche, aucune allusion à une baisse de l'ICC et, le cas ne s'étant pas présenté jusqu'ici, aucune jurisprudence n'existe. Que va-t-il donc se passer concrètement pour les locataires dont les loyers sont révisables selon l'indice du premier trimestre ?

Dans un communiqué publié mercredi 13 juillet, le ministère donne son interprétation. Pour déterminer si la baisse de 0,59 % de l'indice du coût de la construction se répercute ou non sur les loyers, il convient de se reporter au texte de chaque contrat de location, assure-t-il. Dans certains contrats, la clause de révision répercute sur le loyer toutes les variations à la hausse ou à la baisse de l'indice. Le loyer diminuera alors de 0,59 %. Dans d'autres, la clause de révision ne prend en compte que l'augmentation de l'indice : la baisse de l'indice sera alors sans effet sur le loyer qui demeurera inchangé.

Vu la mauvaise conjoncture dans le bâtiment, il est possible que ce cas de figure se reproduise pour les loyers révisables selon les indices des deuxième et troisième trimestres 1994 (2). Mais ce flou ne subsistera pas, puisque à compter du 1er janvier 1995 la législation est modifiée : aux termes d'un nouveau texte adopté le 6 juillet par le Parlement, les loyers seront indexés dès l'an prochain sur la valeur moyenne de l'indice du coût de la construction calculée par l'INSEE sur quatre trimestres.

F. V.

(1) Sinon, toute révision est impossible sauf avenant au contrat accepté par les parties.

2) Une telle évolution n'est pas certaine. En 1993, l'indice du premier trimestre avait été plutôt élevé. Ceux des deux trimestres suivants l'étaient moins.

SOCIAL

Confirmant l'arrêt de l'extraction au-delà de 2005

Gérard Longuet propose un « pacte charbonnier national » aux syndicats

Le ministre de l'industrie, Gérard Longuet, a présenté, mercredi 13 juillet, aux syndicats les grandes lignes de la politique charbonnière du gouvernement que le président de Charbonnages de France (CdF), Jacques Bouvet, est chargé de mettre en œuvre après accord avec les organisations syndicales. L'arrêt de l'extraction de charbon au-delà de 2005 est confirmé, et les embauches ne reprendront pas dans l'entreprise. Mais, dans le cadre d'un *« pacte charbonnier national »*, les agents de CdF bénéficieront d'une garantie d'emploi et de statut. Ils pourront poursuivre leur carrière dans le groupe jusqu'à ce qu'ils puissent avoir droit aux mesures d'âge, s'ils ne souhaitent pas partir de leur plein gré dans une autre entreprise publique (comme EDF, qui leur réserve des emplois de reconversion) ou privée.

Sur le plan économique, l'activité électrique de l'entreprise devrait se trouver séparée juridiquement de son secteur charbonnier. CdF conservera la majorité du capital de ses centrales de production électrique, mais pourra faire appel à EdF comme partenaire minoritaire pour financer leur modernisation. Les agents de CdF affectés à la production d'électricité auront la garantie que leur statut sera préservé.

M. Longuet a souhaité un accord entre la direction et les syndicats *« dans les semaines qui viennent »*. La CGT a déploré qu'il n'y ait *« rien de modifié sur le fond »* dans la politique charbonnière nationale. FO *« exigera un document contractuel »*.

INDUSTRIE

En lançant une consultation pour le choix de la banque-conseil

Le gouvernement fait un petit pas en direction de la privatisation de Renault

Un pas en avant, un pas en arrière, un pas sur le côté, un pas de l'autre côté ! Après avoir renoncé provisoirement à la privatisation de Renault en omettant, en mars, de faire figurer le constructeur automobile dans le décret des firmes à privatiser en 1995, le gouvernement semble estimer à nouveau possible une privatisation de la firme au losange avant la fin de l'année. Edmond Alphandéry, ministre de l'économie, a donné un signal en ce sens en annonçant, mercredi 13 juillet, le lancement d'*« une consultation destinée à sélectionner la ou les banques chargées de conseiller le gouvernement pour l'évolution du capital de Renault »*. Un pas en avant, suivi immédiatement d'un pas en arrière : *« Cela ne préjuge en rien de la décision qui pourra être prise ultérieurement quant à l'évolution du statut du capital de Renault »*, a insisté le ministre. *« Je n'annonce pas la privatisation. »*

Le gouvernement n'aurait donc encore pris aucune décision, ni dans un sens ni dans l'autre, mais le ministre de l'économie voudrait être prêt au cas où la privatisation partielle ou totale serait effectivement décidée. En agissant ainsi, il bouscule le calendrier habituel. En général, le décret de privatisation précède la consultation des banques et non l'inverse. *Souhaitée* par l'entreprise et par son ministre de tutelle, Gérard Longuet, ministre de l'industrie, cette privatisation est cependant redoutée par certains membres du gouvernement, qui craignent qu'elle n'engendre des troubles sociaux à quelques mois de l'élection présidentielle.

Financièrement, la décision n'est pas non plus sans risque : une privatisation totale implique un recours au marché ; or la Bourse de Paris a reculé de 13 % depuis le début de l'année. Une privatisation partielle permettrait d'éviter cet écueil en ne négociant que l'accès au noyau dur avec des investisseurs, sans recours au marché, comme le soulignait récemment Philippe Auberger, rapporteur général de la commission des finances à l'Assemblée nationale. Mais cette solution ne permettrait pas de vendre la *« prime de contrôle »* dans de bonnes conditions, souligne-t-on dans l'entourage du premier ministre. Elle pourrait aussi mettre Volvo (qui détient encore 20 % du capital de Renault) en position de force pour négocier son retrait.

A. K.

Dans un avis adopté en assemblée générale

Le Conseil d'Etat reconnaît le principe de diversification d'EDF et de GDF

Avant de recevoir le 19 juillet, les organisations professionnelles se plaignant de la concurrence d'EDF et de GDF, et avant de fixer des règles concernant le champ d'activités des deux établissements publics, le ministre de l'industrie, Gérard Longuet a sollicité l'avis du Conseil de la concurrence et du Conseil d'Etat. Si le premier avait demandé que la diversification d'EDF soit sévèrement contrôlée (*le Monde* du 8 juin), le second reconnaît le principe de diversification et laisse le soin au gouvernement d'en limiter le champ s'il le désire. *Le Figaro*, du mercredi 13 juillet publie des extraits du texte de quatre pages qui a été adopté le 7 juillet en assemblée générale, c'est-à-dire par l'ensemble des sections administratives du Conseil d'Etat.

Le Conseil d'Etat, après avoir défini le *« principe de spécialité »* qui s'applique à EDF et GDF, affirme qu'il *« admet une certaine marge légale de diversification »*. Entrent dans *« le complément normal de l'activité, les activités qui valorisent le savoir-faire de l'entreprise et favorisent les échanges technologiques »*. *« Sont ainsi admissibles à l'exclusion de la collecte et de la mise en décharge, pour EDF le traitement des déchets, et pour GDF le traitement des ordures ménagères »*. Concernant l'éclairage public, *« la proximité technique avec la distribution électrique, l'ancienneté des liens tissés en ce domaine entre l'établissement public et les communes, et l'intérêt général d'un réseau cohérent et moderne d'éclairage public, justifient la présence d'EDF dans cette activité »*.

Evoquant les activités d'ingenierie, l'avis indique que *« les deux entreprises nationales ne s'écartent pas de leur mission quand elles se consacrent à l'ingeniérie, à condition qu'elle porte sur leur mission principale de production, transport ou distribution d'énergie, ou sur les actions complémentaires admises ci-dessus »*. En revanche, le Conseil d'Etat exclut de la diversification la cartographie, la télésurveillance, la domotique ou les réseaux cablés, car *« ces activités nouvelles traduisent une transformation profonde des établissements en établissements fournisseurs multiservices aux collectivités locales et à l'industrie, ce que seul le législateur pourrait entériner »*.

D. G.

CORRESPONDANCE

Une lettre du président du Mouvement pour la liberté de la protection sociale

A la suite de l'article intitulé « La révolution du 1er juillet a fait long feu », (le Monde du 5 juillet), nous avons reçu de Claude Reichman, président du Mouvement pour la liberté de la protection sociale, le texte suivant :

Jean-Michel Normand prétend que la directive européenne du 18 juin 1992 ne concerne pas la Sécurité sociale. Il m'accuse *« d'un cruel manque d'information »* et *« d'autosuggestion poussée à son paroxysme »*. Je me garderai bien de lui retourner le compliment, sachant que par essence *le Monde* est bien informé et ne se trompe jamais.

Je lui ferai toutefois remarquer que la directive nº 92/49 du 18 juin 1992 indique : *« Considérant que le marché intérieur comporte un espace sans frontières intérieures et implique l'accès à l'ensemble des activités d'assurances autre que l'assurance sur la vie dans toute la Communauté et, dès lors, la possibilité pour tout assureur dûment agréé de couvrir n'importe quel risque parmi ceux visés à l'annexe de la directive 73/239 CEE ; qu'à cet effet il est nécessaire de supprimer tout monopole dont jouissent certains organismes dans certains Etats membres pour la couverture de certains risques. »*

L'annexe de la directive 73/239 CEE cite notamment les branches de risques suivantes : *« 1 – Accidents (y compris les accidents du travail et les maladies professionnelles). 2 – Maladie. »*

Le monopole de la Sécurité sociale est donc bien supprimé depuis le 1er juillet 1994.

[Claude Reichman continue obstinément de *prendre ses désirs pour des réalités*. Il faut donc, une fois de plus, se référer au texte intégral de la directive européenne 73/239, visée par celle du 18 juin 1992. On relève en effet au paragraphe D de l'article 23 que cette directive *« ne concerne pas »*, entre autres, *« les assurances comprises dans un régime légal de sécurité sociale »*. Pour être parfaitement complet, précisons que le « monopole » dont il est fait état, est celui... des caisses départementales des incendiés des Ardennes, de Côte-d'Or, de la Marne, de la Meuse et de la Somme ainsi que celui des caisses départementales-grêle du Gers et de l'Hérault.

Pour faire bonne mesure, on précisera à M. Reichman que d'autres, avant lui, ont cru pouvoir invoquer la directive 92/49 pour s'affranchir du versement des cotisations de sécurité sociale. Saisie par deux particuliers, la Cour de justice des Communautés européennes a confirmé, dans un arrêt du 17 février 1993, que *« la notion d'entreprise au sens des articles 85 et 86 du traité ne vise pas les organismes chargés de la gestion de régimes de sécurité sociale »*. Le paiement des cotisations reste donc obligatoire. D'ailleurs, comme nous l'avions déjà indiqué, il faut répéter que l'échéance du 1er juillet 1994 concerne les organismes offrant des prestations facultatives et complémentaires. Un domaine où la « Sécu » n'intervient pas et où la concurrence a toujours existé. – J-M.N.]

ÉCONOMIE

REPÈRES

CHANGES

Raffermissement du dollar

Les rumeurs d'un prochain relèvement des taux d'intérêt aux États-Unis ont contribué à un raffermissement du dollar face au yen et au mark sur les grandes places financières internationales. A Tokyo, jeudi 14 juillet, en fin de séance, la devise américaine s'échangeait à 98,19 yens en clôture, contre 97,45 la veille en clôture tandis qu'à New-York, mercredi, le dollar était remonté face au mark à 1,5405, contre 1,5285 marks mardi en fin de journée. Des corrections techniques, liées à la forte chute du billet vert en début de semaine, expliquent aussi, selon les professionnels, la meilleure tenue du dollar. Le marché attend la publication, prévue jeudi, du chiffre des ventes de détail en juin.

CONCURRENCE

Forte amende pour des producteurs européens de carton accusés d'entente

La Commission européenne a infligé, mercredi 13 juillet, une amende record d'un montant total de 132,15 millions d'écus (860 millions de francs) à dix-neuf fabricants européens de carton, convaincus d'avoir conclu une entente illégale pour limiter la concurrence dans le marché commun, a annoncé le commissaire à la concurrence, Karel Van Miert. Dix des entreprises visées sont installées dans des Etats membres de l'Union européenne et neuf dans des pays de l'Association européenne de libre-échange (AELE). Deux fabricants français figurent parmi les entreprises visées : les sociétés Cascades et Papeteries de Lancey. L'amende la plus importante est infligée à l'entreprise suédoise MoDo.

FRANCE

Réunion gouvernementale pour préparer le budget 1995

A l'initiative de Matignon, le gouvernement se réunira *« en milieu de semaine prochaine »* (sans doute mercredi ou jeudi) pour préparer les grandes lignes du volet dépenses du budget 1995. L'objectif affiché par le chef du gouvernement est de réduire le déficit budgétaire qui devrait être ramené de 301 milliards de francs, chiffre prévu cette année, à 275 milliards l'année prochaine. Pour y parvenir, *« des efforts seront demandés à tous les ministres »*, indique-t-on à Matignon. Une réduction de 8 % des crédits de fonctionnement et de 15 % des crédits d'intervention est envisagée par les services du premiers ministres.

MANDATS

Sept présidents d'entreprises publiques reconduits

Le conseil des ministres a renouvelé, mercredi 13 juillet, le mandat de sept dirigeants d'entreprises publiques. Sur proposition du ministre de l'industrie, Gérard Longuet, Gilles Ménage est ainsi renouvelé dans ses fonctions de président du conseil d'administration d'EDF, et Loïc Le Floch-Prigent à la tête de Gaz de France. Jacques Bouvet est reconduit dans ses fonctions de président du conseil d'administration et de directeur général des Charbonnages de France, Claude Allègre dans celles de président du conseil d'administration du Bureau de recherche géologique et minière (BRGM) et Christian de Torquat dans celles de président du conseil de surveillance de l'Entreprise minière et chimique (EMC). Par ailleurs, sur proposition de Bernard Bosson, ministre des transports, Jean Fleury est renouvelé dans ses fonctions de président du conseil d'administration d'Aéroports de Paris. Enfin, sur proposition du ministre des entreprises et du développement économique, Alain Madelin, Henri Guillaume est reconduit à la présidence du conseil d'administration de l'Agence nationale pour la valorisation de la recherche.

MARCHÉS FINANCIERS

PARIS, 13 juillet ▲ Feu d'artifice

Après la pause de la veille, la Bourse de Paris a terminé la dernière séance de la semaine (les 14 et 15 juillet sont chômés) sur un feu d'artifice, la hausse s'accélérant en fin de séance.

En hausse de 0,51 % à l'ouverture, l'indice CAC 40 affichait à la clôture un gain de 1,67 % à 1 974,59 points, soit le plus haut niveau depuis un mois. Cette reprise s'est faite dans un marché plus animé qu'au cours des séances précédentes, le volume des échanges ayant atteint 3,4 milliards de francs environ. En très bonne forme en début de journée, les marchés obligataires ont perdu de l'altitude par la suite. Le Matif a fini sur un gain de 0,06 % à 116,28 tandis que Bund allemand cédait 0,35 %.

La Bundesbank a alloué mercredi des liquidités au marché au taux marginal de 4,91 %, soit une baisse de deux centièmes par rapport à la semaine précédente. Dans la foulée, la banque centrale de Belgique a ramené son taux central de 4,95 % à 4,90 %. Mais le conseil de la politique monétaire de la Banque de France n'a pas modifié mercredi sa politique.

Des opérateurs remarquaient depuis deux jours de nombreuses applications sur des valeurs de premier plan, notamment sur LVMH, Rhône-Poulenc, Paribas ou les valeurs pétrolières. Ces grosses opérations pourraient être l'œuvre d'investisseurs étrangers, fuyant le dollar. Parmi les fortes hausses on relevait Matra-Hachette + 4,9 %, Elf-Aquitaine + 4,8 % et Sommer Allibert + 4,5 %.

NEW-YORK, 13 juillet = Inchangé

Wall Street a terminé quasi inchangée, mercredi 13 juillet, pour la deuxième séance consécutive, les investisseurs ayant hésité à s'engager en l'absence d'une orientation précise du marché obligataire, où les taux d'intérêt ont également peu évolué. L'indice Dow Jones des valeurs vedettes a terminé à 3 704,28 points, en hausse de 1,62 point. Le volume des transactions a porté sur 265 millions de titres. Les valeurs en hausse ont dépassé celles en baisse : 1 162 contre 907 et 762 actions sont restées inchangées.

La hausse de 0,3 % de l'indice des prix à la consommation en juin aux Etats-Unis correspondait aux attentes des experts et n'a pas eu d'effet sur les marchés financiers. Sur le marché obligataire, le taux d'intérêt sur les bons du Trésor à 30 ans a reculé à peine à 7,67 % contre 7,68 % la veille au soir.

Les titres de l'audiovisuel ont été au nombre des valeurs vedettes de la séance. Le réseau de télévision CBS a renoncé au rachat de QVC, à la suite d'une offre supérieure avancée par le câblo-opérateur Comcast. CBS, qui a ouvert en retard à Wall Street, a gagné 8 dollars, à 308 dollars.

VALEURS	Cours du 12 juillet	Cours du 13 juillet
Alcoa	79 1/4	79 1/8
Allied Signal Inc.	34 1/2	35
American Express	26 1/2	26 1/4
ATT	55 5/8	53 3/8
Bethlehem Steel	20	20 5/8
Boeing	46 7/8	47 1/8
Caterpillar Inc.	109 1/4	109
Chevron	43 7/8	43 3/8
Coca-Cola	42	41 7/8
Disney Corp.	42	41 3/4
Du Pont de Nemours	58 1/2	58 3/8
Eastman Kodak	48 1/8	48 3/8
Exxon	58 3/8	58
General Electric	46 7/8	46 3/4
General Motors	51 3/4	52
Goodyear Tyre	35	35
IBM	56 3/4	58 5/8
International Paper	70 1/8	71 3/8
Morgan (J.P.)	61 1/2	61 1/4
McDonnell Douglas	114 7/8	116 3/4
Merck and Co.	29 1/8	29 1/4
Minnesota Mining	50	50 5/8
Philip Morris	53 1/8	52 7/8
Procter & Gamble	54 3/8	54 3/8
Sears Roeb. and Co.	46 7/8	46 5/8
Texaco	63 7/8	63 1/4
Union Carbide	27 1/8	27 3/8
United Tech.	64 3/4	64 3/4
Westinghouse El.	12	11 7/8
Woolworth	16	15 5/8

LONDRES, 13 juillet ▲ Au-dessus des 3 000 points

L'indice Footsie des cent grandes valeurs a clôturé au-dessus de 3 000 points pour la première fois depuis le 17 juin, mercredi 13 juillet au Stock Exchange, en hausse de 41,4 points (1,4 %) à 3 005,3 points. La tendance a été stimulée par les bons chiffres du chômage et de l'inflation britanniques pour le mois de juin : le taux annuel d'inflation est resté stable à 2,6 % et le nombre des demandeurs d'emploi a, conformément aux prévisions, diminué de 18 800 à 2,6 millions de personnes.

L'indice des prix à la consommation aux Etats-Unis, en hausse de 0,3 % le mois dernier comme prévu, a également été bien accueilli. La séance a été active, avec 718,2 millions de titres échangés contre 593,5 millions la veille.

Les pétrolières ont été soutenues par la fermeté des cours du brut. BAT Industries, qui a reçu le feu vert du gouvernement britannique pour acheter American Tobacco, a gagné 15 pence à 425.

VALEURS	Cours du 12 juillet	Cours du 13 juillet
Allied Lyons	5,50	5,50
BP	3,84	3,95
BTR	3,80	3,79
Cadbury	4,25	4,35
Glaxo	5,49	5,51
GUS	5,76	5,85
ICI	7,75	7,93
Reuters	4,59	4,65
RTZ	8,09	8,15
Shell	6,92	7,01
Unilever	9,91	9,87

TOKYO, 14 juillet ▲ Progression

La Bourse de Tokyo a progressé pour la deuxième séance consécutive jeudi 14 juillet, encouragée par le recul du yen face au dollar. L'indice Nikkei a clôturé en hausse de 177,63 points (0,9 %) à 20 718,04, après avoir gagné 139,93 points la veille. Les échanges ont toutefois été modérés, portant sur 280 millions de titres contre 314,36 millions la veille. Le dollar a clôturé en hausse jeudi sur le marché des changes de Tokyo, à 98,19 yens contre 97,45 yens mercredi.

VALEURS	Cours du 13 juillet	Cours du 14 juillet
Bridgestone	1 840	1 820
Canon	1 760	1 770
Fuji Bank	2 270	2 290
Honda Motors	1 730	1 770
Matsushita Electric	1 780	1 790
Mitsubishi Heavy	801	809
Sony Corp.	5 900	6 060
Toyota Motors	2 200	2 200

CHANGES

Dollar : 5,2860 ▲

Tandis que le marché des changes français était fermé en raison de la fête nationale, la devise américaine se raffermissait sur les principales places financières. A Tokyo, le billet vert a clôturé en hausse jeudi à 98,19 yens contre 97,45 yens la veille tandis qu'à l'ouverture à Francfort, le dollar s'échangeait en hausse à 5,2860 francs.

FRANCFORT	13 juillet	14 juillet
Dollar (en DM)	1,5325	1,5423

TOKYO	13 juillet	14 juillet
Dollar (en yens)	97,45	98,19

MARCHÉ MONÉTAIRE

(effets privés)

Paris (14 juillet)	fermé	- 5 7/16 %
New-York (13 juillet)		4 3/16 %

BOURSES

PARIS

	12 juillet	13 juillet
(SBF, *base 1000 : 31-12-87*)		
Indice CAC 40	1 942,08	1 974,59
(SBF, *base 1000 : 31-12-90*)		
Indice SBF 120	1 339,19	1 358,11
Indice SBF 250	1 299,73	1 317,09

NEW-YORK *(indice Dow Jones)*

	12 juillet	13 juillet
Industrielles	3 702,66	3 704,28

LONDRES *(indice « Financial Times »)*

	12 juillet	13 juillet
100 valeurs	2 963,90	3 005,30
30 valeurs	2 331,90	2 356,80

FRANCFORT

	12 juillet	13 juillet
Dax	2 048,05	2 054

TOKYO

	13 juillet	14 juillet
Nikkei Dow Jones	20 540,41	20 718,04
Indice général	1 653,98	1 664,52



LOTO

MERCREDI 13 JUILLET 1994

19'55

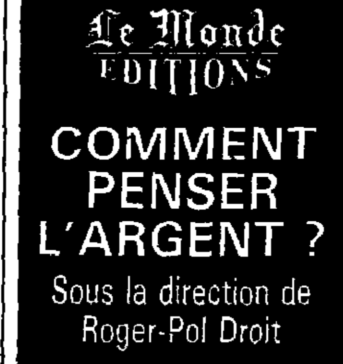
18 22 28 31 34 42 • 7

6	1	3 035 500 F
5 + complémentaire	27	58 570 F
5	710	7 700 F
4	43 512	134 F
3	822 359	10 F

20'35

2 16 32 33 39 47 • 14

6	0	
5 + complémentaire	12	119 375 F
5	398	12 455 F
4	22 483	195 F
3	360 483	13 F



CARNET

Décès

– L'ingénieur général de l'armement (c.r.) Marcel Déramond,
son époux,
Françoise et Jacques D'Hollander,
Suzanne Déramond
et Pascal Blanc,
Pierre et Joëlle Déramond,
ses enfants,
Agnès, Johann, Julia et Tom,
ses petits-enfants,
Marguerite Estèbe,
sa sœur,
Toute la famille,
Et ses nombreux amis,
ont la douleur de faire part du décès de

Claire DÉRAMOND,
née Estèbe,

survenu le 12 juillet 1994, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le service religieux sera célébré le vendredi 15 juillet, à 16 heures, en l'église Sainte-Rosalie, 50, boulevard Auguste-Blanqui, Paris-13[e].

L'inhumation aura lieu le samedi 16 juillet, à 16 heures, au cimetière de Maury (Pyrénées-Orientales).

12, rue Barrault,
75013 Paris.

– M[me] Geneviève Ecalle,
sa mère,
Le lieutenant-colonel et M[me] Maurice Ecalle,
M. et M[me] Jean-Pierre Ecalle,
M. et M[me] Jean-Pierre Auroy,
ses frères, sœur, belles-sœurs,
et leurs enfants,
Yves Agaisse,
son ami,
Ses amis,
ont la tristesse de faire part du décès de

André ECALLE,

survenu le 9 juillet 1994, à Guérande.

« Ô Orient, splendeur de la lumière éternelle et soleil de justice, viens éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort. »
Antienne du 21 décembre,
rituel de l'Eglise d'Occident.

– M[me] Françoise Mourgeon,
née Morize,
son épouse,
Le professeur Jacques Mourgeon,
son fils,
M[me] John Sandifer
et sa famille,
M. Alain Gilson
et sa famille,
M. François Gilson
et sa famille,
Les familles Morize et Fourgassié,
ont la tristesse d'annoncer le décès, survenu le 7 juillet 1994, de

M[e] Lucien MOURGEON,
avocat honoraire,

à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Selon la volonté du défunt, les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité.

Cet avis tient lieu de faire-part.

170, boulevard de la Plage,
33120 Arcachon.

– Irène Sokologorsky,
présidente de l'université Paris-VIII,

Les vice-présidents des conseils de l'université, l'UFR-Arts, le département de philosophie et les Presses universitaires de Vincennes,
Ses collègues,
Ses amis,
Ses étudiants,

ont la très grande tristesse de faire part du décès accidentel de

Philippe SOULEZ,
professeur agrégé de philosophie,

survenu le samedi 9 juillet 1994.

Professeur titulaire au département de philosophie, bien connu pour ses travaux et ses publications – sur les philosophes et la guerre –, il a été responsable du département de 1985 à 1988, puis responsable du diplôme de licence de philosophie. Ses collègues tiennent à lui rendre hommage pour son dynamisme, son dévouement, pour tout le soin attentif qu'il apportait à la formation de ses étudiants.

Ils adressent à sa famille et à ses proches leurs très vives condoléances.

Souvenirs

– *« Si l'écho de leurs voix faiblit, nous périrons. »*
Paul Eluard.

Le 30 juillet 1943,

Marthe CAHEN

était arrêtée à Paris, puis déportée de Drancy à Auschwitz le 2 septembre.

Ses filles,
Linette Clément-Francfort,
Gisèle Thiriez-Cahen,
Sa famille : les Cahen, les Leblond, les Huisman.

CARNET DU MONDE
Télécopieur :
45-66-77-13
Téléphone :
40-65-29-94
40-65-29-96

MÉTÉOROLOGIE

TEMPS PRÉVU LE VENDREDI 15 JUILLET 1994 VERS MIDI

LÉGENDE : ENSOLEILLÉ – ÉCLAIRCIES PEU NUAGEUX – NUAGEUX COURTES ÉCLAIRCIES – TRÈS NUAGEUX OU COUVERT – PLUIE OU BRUINE – NEIGE – AVERSES – ORAGES – BRUMES ET BROUILLARD – SENS DE DÉPLACEMENT

METEO FRANCE

Vendredi : plus de soleil. – Le matin, les nuages seront encore nombreux du Massif Central aux régions de l'Est avec quelques averses résiduelles près de la frontière allemande. De la Bretagne au Cotentin, le temps restera nuageux avec localement de petites bruines le long des côtes. Des entrées maritimes intéresseront encore les régions allant du sud de l'Aquitaine au piémont pyrénéen. Partout ailleurs, le soleil sera bien présent malgré la présence de quelques nuages inoffensifs.

L'après-midi, les nuages gagnent l'ensemble du Sud-Ouest, avec parfois une ondée sur l'ouest des Pyrénées et atteignent ensuite le Massif Central. De la Bretagne à la Normandie et au Nord le ciel restera chargé. Ensuite sur la façade est du pays, les éclaircies alterneront avec les passages nuageux qui donneront quelques ondées, parfois orageuses, sur le relief. Enfin sur les autres régions, le ciel restera bien dégagé avec un bon ensoleillement.

Les températures minimales varieront entre 12 et 18 degrés sur la moitié nord, et entre 15 et 21 degrés plus au sud. Les températures maximales ne dépasseront pas 19 à 22 degrés le long des côtes de la Manche, 22 et 24 degrés sur la Bretagne et sur le sud de l'Aquitaine, par contre elles atteindront 26 à 30 degrés des Charentes au Centre et au Nord-Est, et de 30 à 35 degrés sur le quart sud-est du pays.

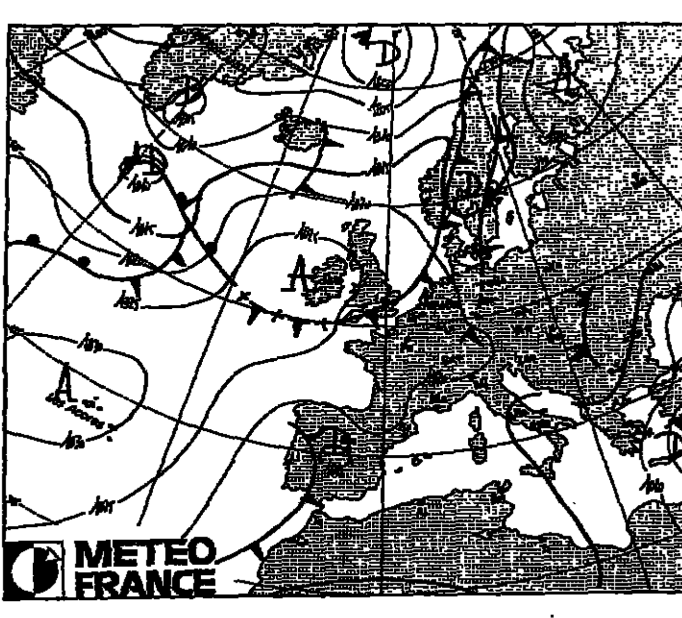
(Document établi avec le support technique spécial de Météo-France.)

TEMPÉRATURES maxima – minima	
FRANCE	
AJACCIO	31/18
BIARRITZ	22/18
BORDEAUX	27/17
BOURGES	31/19
BREST	20/11
CAEN	22/16
CHERBOURG	23/11
CLERMONT-FER.	32/19
DIJON	34/20
GRENOBLE	34/17
LILLE	29/16
LIMOGES	26/17
LYON, BRON	33/20
MARSEILLE	32/21
NANCY, ESSEY	32/17
NANTES	26/15
NICE	28/22
PARIS-MONTS.	31/19
PAU	23/18
PERPIGNAN	31/24
POINTE-A-PITRE	32/28
RENNES	22/13
ST-ETIENNE	32/19
STRASBOURG	32/17
TOULOUSE	27/21
TOURS	28/18
ÉTRANGER	
ALGER	32/17
AMSTERDAM	28/17
ATHÈNES	29/21
BANGKOK	33/27
BARCELONE	30/21
BELGRADE	29/15
BERLIN	31/18
BRUXELLES	30/17
COPENHAGUE	30/17
DAKAR	29/24
GENÈVE	33/17
ISTANBUL	27/20
JÉRUSALEM	25/17
LE CAIRE	31/21
LISBONNE	25/18
LONDRES	23/16
LOS ANGELES	23/17
LUXEMBOURG	31/19
MADRID	26/20
MARRAKECH	38/22
MEXICO	25/12
MILAN	30/15
MONTRÉAL	26/14
MOSCOU	24/13
NAIROBI	19/13
NEW-DELHI	36/28
NEW-YORK	37/24
PALMA-DE-MAJ.	32/17
PÉKIN	31/22
RIO-DE-JANEIRO	–/–
ROME	30/19
HONGKONG	31/24
SÉVILLE	37/21
SINGAPOUR	32/28
STOCKHOLM	32/18
SYDNEY	17/ 8
TOKYO	30/25
TUNIS	31/21
VARSOVIE	31/21
VENISE	24/18
VIENNE	29/17

Valeurs extrêmes relevées entre le 13-07-1994 à 6 heures TUC et le 14-07-1994 à 6 heures TUC

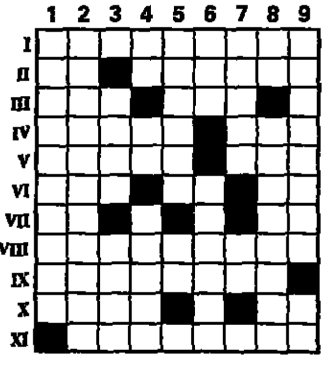
TUC = temps universel coordonné, c'est-à-dire pour la France : heure légale moins 2 heures en été ; heure légale moins 1 heure en hiver.

PRÉVISIONS POUR LE 16 JUILLET 1994 A 0 HEURE TUC



MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 6 344



HORIZONTALEMENT

I. Acteurs ayant parfois le boulevard pour théâtre. – II. Quartier de Nantua. Se dépense souvent en pure perte. – III. Termine souvent sa carrière dans la flotte anglaise. Terme de jeu (inversé). – IV. Ondulation naturelle. Prénom. – V. Très approchable. Lettres de crédit. – VI. Sortis de l'ombre. Abréviation. Terme musical. – VII. Symbole. Cale. – VIII. Feux de détresse. – IX. Ferai sortir du circuit. – X. Saisie ou empoignée. Tel Marat à sa naissance et lors de sa mort. – XI. Nourritures énergétiques de certains chevaux.

VERTICALEMENT

1. Une expédition au dénouement pitoyable. – 2. Religion. – 3. D'un auxiliaire. Pronom royal. – 4. Lois purement conventionnelles. Prénom épelé. Élèvent des animaux. – 5. Qui ont un vice de forme. Orientation. – 6. Des amoureux l'ont abordée à Capri. S'est trouvé plus d'une fois dans le pétrin. – 7. Nous lui devons des ouvrages de plume plutôt légers. Il a donné le jour à toute une lignée de pharaons. – 8. En vrac. Infusion. – 9. Comme certaines glandes. Sont souvent cultivés dans des milieux très fermés.

Solution du problème n° 6 343

Horizontalement

I. Elégances. – II. Vaurienne. – III. An. Im. Ite. – IV. Lc. Vendus. – V. Ue. Oe. Er. – VI. Abois. Et. – VII. Tous. Ni. – VIII. Im. Emules. – IX. Obérées. – X. Nérite. Dé. – XI. SS. Essais.

Verticalement

1. Evaluations. – 2. Lance-bombes. – 3. Eu. Ou. Er. – 4. Grivoiserie. – 5. Aimées. Mets. – 6. Né. Nuées. – 7. Cnide. Ils. – 8. Enture. Di. – 9. Sées. Tasses.

GUY BROUTY

RADIO-TÉLÉVISION

JEUDI 14 JUILLET

TF 1

14.35 *Cinéma : Vas-y, maman.* ■ Film français de Nicole de Buron (1978). Avec Annie Girardot, Pierre Mondy, Henri Garcin.
16.15 Cinéma : Le Retour de Surcouf. □ Film franco-italo-espagnol de Sergio Bergonzelli (1966). Avec Gérard Barray, Antonella Lualdi, Geneviève Casile.
17.50 *Clip : 3 000 scénarios* contre un virus.
17.55 Série : Le Miel et les Abeilles.
18.25 Série : Premiers baisers.
18.55 Série : Hélène et les garçons.
19.25 Série : Les Filles d'à côté.
20.00 Journal, Journal de la Coupe du monde de football, *Tiercé, La Minute hippique* et Météo.
20.55 Variétés : Michel Sardou. Concert enregistré au Palais omnisports de Bercy en 1993.
22.35 Cinéma : Le Gentleman d'Epsom. □ *Film français de Gilles Grangier* (1962). Avec Jean Gabin, Madeleine Robinson, Louis de Funès (version colorisée).
0.10 Documentaire : Atlantides. Banc d'Arguin.
1.10 Journal et Météo.

FRANCE 2

14.40 Cinéma : Money. □ Film franco-canadien de Steven Hillard Stern (1990). Avec Eric Stoltz, Bruno Cremer, *Mario Adorf*.
16.20 Sport : Rugby. Jubilé Garuet ; A 18.00, plateau sport.
18.10 Série : Goal.
18.40 Série : Kung-fu, la légende continue. *L'Initiation (1re partie), de Jud* Taylor, avec David Carradine, Christ Potter.
19.20 Jeu : Que le meilleur gagne (et à 4.25).
19.59 Journal, Journal des courses et Météo.
20.50 Jeu : *Les Trésors du monde.* Animé par Patrick Chêne et Nathalie Simon. Dans la vallée de la Vézère.
22.25 Expression directe. CNPF.
22.35 Cinéma : Le Professeur. ■■ Film franco-italien de Valerio *Zurlini (1972). Avec Alain* Delon, Sonia Petrova, Giancarlo Giannini.
0.25 Journal et Météo.
0.45 Feuilleton : Heimat.

FRANCE 3

15.15 Documentaire : *Les Merveilles de Manas.* De Colin Willock.
15.40 Série : La croisière s'amuse.
16.30 Tiercé.
16.40 Magazine : 40° à l'ombre. Présenté par Vincent Perrot en direct de Saint-Palais-sur-Mer (Charente-Maritime). Invités : Doc et Difool, Silja, Gérard Blanchard.
18.25 Jeu : Questions *pour un champion.* Animé par Julien Lepers.
19.00 Le 19-20 de l'information. De 19.09 à 19.31, le journal de la région.
20.05 Journal du Tour.
20.35 Tout le sport. *Coupe du monde de football.*
20.48 L'Armada de la liberté. En direct de Rouen.
20.57 Keno.
21.05 Cinéma : La Zizanie. ■ Film français de Claude Zidi (1978). Avec Louis de Funès, Annie Girardot, Maurice Rich.
22.45 Journal et Météo.
23.15 Magazine : Passions de jeunesse. Présenté par Christine Ockrent. Invité : Guy Bedos.
0.10 Série : Capitaine Furillo.
1.00 *Musique* : Cadran lunaire. *Trio op. 100*, de Schubert, par Cécilia Tsan, violoncelle, Alexis Galperine, violon, Jean-Louis Haguenauer, *piano*.

CANAL PLUS

13.30 Téléfilm : Droit au but. De Mondie Fletcher, avec Eve Barker, Denis Lawson.
14.50 Surprises.
15.05 Téléfilm : Le Crash du F16. De Robert Markowitz, avec Laura Dern, Vincent Spano.
16.45 Sport : Pétanque. Rediffusion de la première demi-finale du Trophée Canal Plus.
17.35 Canaille peluche. Baby Folies ; Crypte Show.

— En clair jusqu'à 20.35 —

18.25 Court métrage : Zoo Cup.
18.30 Série animée : *Les Simpson.*
18.55 La Coccinelle de Gotlib.
19.00 Magazine : Nulle part ailleurs. Best of.
19.55 Flash d'informations.
20.00 Magazine : C'est pas le 20 heures. Présenté par Mme Agnès, *Alexandre Devoise, Maureen* Dor, Moustic, Valérie Payet et Philippe Vandel.
20.35 Cinéma : Cold Front. □ Film canadien de Paul Bnarbic (1989).
22.05 Flash d'informations.
22.10 Sport : Boxe. Championnat du monde WBC des poids lourds-légers, en direct de Monaco : Anaclet Wamba (France)-Adolpho Washington (Etats-Unis).
23.40 Sport : Golf. Première journée du British Open, en différé.
1.00 Cinéma : A cause d'elle. □ Film français de Jean-Loup Hubert (1993).
2.45 Surprises.

ARTE

— Sur le câble jusqu'à 19.00 —

17.00 Cinéma : Le Temps suspendu. ■■ Film hongrois de Peter Gothar (1982). Avec Istvan Zamenak, Henrik Pauer (v.o., rediff.).
18.35 Court métrage : Marseille sans soleil. De Paul Carpita (rediff.).
19.00 Série : Fast Forward. De Ted Emery.
19.30 Documentaire : *Mémoires partagées.* D'André Harris et Pierre Beuchot.
20.15 Documentaire : Le 14 juillet européen. D'Albert Knechtel. L'Eurocorps défile à Paris.
20.30 8 1/2 *Journal.*
20.40 ▶ Soirée thématique : Vive le bal ! Soirée proposée par Alain Ilan Chojnow. Avec Jo Privat, José Mosalini, Marc Perrone, Gary Brooker, Khaled, les Fabulous Trobadors, Massilia Sound System, Zouk Machine, Dédé Saint-Prix, Au p'tit bonheur, Vaya con dios, Los Pinhardes *et la compagnie* Bernard Lubat.
22.30 Cinéma : La Fête à Henriette. ■■ Film français de Julien Duvivier (1952, 118 min).

M 6

13.20 Téléfilm : Officier et top-model. De Reza Badiyi, avec Melody Anderson, Ed Marinaro.
15.00 Téléfilm : Le Jardin secret. D'Alan Grint, avec Gennie James, Barret Oliver.
17.00 Variétés : Multitop.
17.30 Série : Classe mannequin.
18.00 Série : Un flic dans la Mafia.
19.00 Série : Pour l'amour du risque.
19.54 Six minutes d'informations, Météo.
20.00 Série : Madame est servie.
20.30 Météo des plages.
20.35 Magazine : Zoo 6.
20.50 *Cinéma* : Le miroir se brisa. ■ Film britannique de Guy Hamilton (1979). Avec Angela Lansbury, *Elizabeth* Taylor, Kim Novak.
22.40 Série : Les Contes de la crypte. Des pompes très funèbres. Le Vampire récalcitrant. La Peinture au sang. Avec John Glover, *Malcolm* McDowell, *Tim* Roth.
0.05 Six minutes première heure.
0.15 Magazine : Fréquenstar (et à 3.50).
2.30 Rediffusions. Les Enquêtes de Capital ; Turquie, *géants et merveilles* ; Fidae Chili 1992 ; E = M 6.

FRANCE-CULTURE

20.00 Musique : Le Rythme et la Raison. *L'Œuvre pour flûte d'André* Jolivet. 4. Sonate et sonatine.
20.30 Fiction. Au bout du couloir, de Gérard Levoyer.
21.30 Profils perdus. Jean Jaurès. 1. D'où vient le fleuve ?
22.40 Les Nuits magnétiques. La Chanson d'Avignon, en direct du Festival (3).
0.55 Du jour au lendemain. Avec Anne-Marie Garat (Photos de famille).
0.50 Coda. Souffles aborigènes. 4. La Musique New Age.

FRANCE-MUSIQUE

21.30 Concert (donné le 30 juillet 1993, *lors de la semaine* Bach d'Ansbach) : Suites françaises pour clavier BWV 812 à 817, de Bach, par Andreas Schiff, piano.
0.05 Tapage nocturne. Par Bruno Letort. For Sections, de Reich ; Hydrogen Jukebox, de Glass ; Fearful Symetries, d'Adams.

IMAGES

DANIEL SCHNEIDERMANN

14 Juillet, gross symbole !

ILS n'y peuvent rien, les malheureux soldats allemands de l'Eurocorps. Ils ont vingt ans. Sans doute la volumineuse production cinématographique inspirée à la France par l'Occupation n'a-t-elle jamais été projetée à la télévision allemande. Sans doute n'ont-ils donc jamais vu *la Grande Vadrouille*, ni *les Guichets du Louvre*, ni *Papy fait de la résistance*, ni *le Dernier Métro*, ni *Au revoir les enfants*. Sans doute les films burlesques et les drames, les nanars et les chefs-d'œuvre leur ont-ils également échappé. Sans doute ignorent-ils donc que l'Occupation, parmi cent souvenirs tragiques, a aussi légué à la France la mémoire d'une série de répliques, d'attitudes et d'intonations dans lesquelles le comique et le tragique ont tour à tour puisé. « Nous affons les moyens te fous faire barler ! », *« schnell, schnell ! »*, *« verboten ! »*, et l'on en passe.

A peine ouvrent-ils la bouche que les jeunes soldats interrogés *ces jours-ci sur toutes les* chaînes nous replongent involontairement dans ce Paris-là, *le Paris occupé recréé par cent* films. « Ch'espère l'avenir va voir plus de amitié entre nous ! », *avance l'un, et l'on* s'attend à voir surgir, derrière lui, la trogne hagarde de Bourvil. « La tour *Eiffel, les Champs*-Elysées, l'Arc de triomphe », énumère l'autre quand on le sollicite de fournir la liste de ses objets d'émerveillement à Paris. Et l'on s'attendrait presque à l'entendre soupirer : « Ach ! La guerre, gross malheur ! » Au 20 heures de France 2, un *reportage se termine* par l'image de soldats de l'Eurocorps sur les Champs-Elysées – où ils ne sont encore qu'en goguette, ces lignes étant écrites avant le défilé du 14 Juillet – et regardant passer une jeune Parisienne qui leur sourit. « La soirée s'annonce plutôt bien, mais on ne sait pas encore comment elle va se terminer », conclut avec une colossale finesse le commentaire, tandis que l'image se fige sur le sourire prometteur de la jeune femme. Là encore, que de souvenirs affleurent, qu'il vaut mieux ne point trop approfondir !

Les uniformes ont changé, et l'on *cherche en vain sur* les visages de ces jeunes gens quelque ressemblance avec leurs grands-pères du *14 juin* 1940 et des jours suivants, tels que nous les montrent les vieilles bandes en noir et blanc. Pour tout dire, on les présume irréprochablement Verts et vertueusement européens, avec leurs petites lunettes rondes, leur bonne volonté et leurs indéniables efforts linguistiques. Mais rien n'y fait : un accent, une intonation, un élan d'enthousiasme devant les splendeurs parisiennes *offertes, et, par un biais inat*tendu, d'invincibles réminiscences resurgissent, qui donnent *au symbole désiré, en* même temps que toute sa profondeur, une troublante ambiguïté.

Les programmes complets de radio, de télévision et une sélection du câble sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : ▶ Signalé dans « le Monde *radio-télévision* » ; □ Film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

VENDREDI 15 JUILLET

TF 1

6.00 Série : Côté cœur.
6.30 Série : Mésaventures.
6.58 Météo (et à 7.10, 8.28).
7.00 Journal.
7.15 Club mini été. Cococinel.
7.20 Disney club été. La Bande à Picsou ; Les Gummi ; *Invité* : Stéphane Hénard ; Reportage.
8.30 Télé-shopping.
8.55 Club Dorothée vacances. Princesse Sarah ; Flo et les Robinson suisses ; L'Ecole des champions ; Sailor Moon ; Live *Man ; Salut les Musclés ; Clip* ; Jeux.
11.35 Jeu : Une famille en or.
11.55 Jeu : La Roue de la fortune.
12.25 Jeu : Le Juste Prix.
12.50 Magazine : A vrai dire.
13.00 Journal, Météo, Tout compte fait et Météo des plages.
13.35 Feuilleton : *Les Feux de l'amour.*
14.25 Série : Côte Ouest.
16.20 Série : Extrême limite.
16.50 Club Dorothée vacances. Harry et les Henderson ; Arnold et Willy ; Clip ; Jeux.
17.50 Série : *Le Miel et les Abeilles.*
18.20 Série : Premiers baisers.
18.50 Série : Hélène et les garcons.
19.20 Série : Les Filles d'à côté.
20.00 Journal, Journal de la Coupe du monde de football, La Minute hippique et Météo.
20.55 Feuilleton : *Les Cœurs brûlés.* De Jean Sagols, avec Mireille Darc, Pierre Vaneck (2e épisode).
22.30 Série : *Perry Mason.*
0.10 Feuilleton : L'Ultime Secret. De Luigi Perelli, avec Vittorio Mezzogiorno, Patricia Millardet (2e épisode).
1.45 Journal et Météo.
1.55 Jeu : Millionnaire.
2.25 Série : Chapeau *melon* et bottes de cuir.
3.15 TF 1 nuit (et à 3.30, 4.10).
3.25 Concert : Orchestre Paul Kuentz. *Water Music*, de Haendel.
3.30 Série : Passions.
4.55 *Musique.*
5.10 Documentaire : Histoire des inventions.

FRANCE 2

5.55 Dessin animé.
6.00 Feuilleton : Monsieur Belvédère.
6.30 Télématin. Avec le journal à 7.00, 7.30, 8.00.
8.35 Feuilleton : Amoureusement vôtre.
9.00 Feuilleton : Amour, gloire et beauté.
9.25 Série : Un couvert pour deux.
9.45 Dessin animé : Les Enfants du Mundial.
10.10 Hanna Barbera Dingue Dong. Les Nouvelles Aventures de Scoubidou ; Roquet Belles *Oreilles ; Numbly ; Tom et* Jerry Kids ; Droopy et Dripple.
11.10 Flash d'informations.
11.15 Jeu : *Motus.*
11.45 Jeu : Pyramide (et à 4.30).
12.20 Magazine : Eclats de rue. *Présenté* par Jean-Louis Sevez et Hélène Lacore-Kamm, en direct d'Avignon (Vaucluse).
12.55 Météo (et à 13.35).
12.59 Journal et Bourse.
13.40 INC.
13.50 Sport : Cyclisme. Tour de France : Lourdes-Luz-Ardiden, 12e étape (204,5 km).
16.35 *Magazine* : Vélo club.
17.30 Série : Dans la chaleur de la nuit.
18.05 *Série* : Goal.
18.30 Série : Kung-fu, la légende continue. L'Initiation (2e partie), de Jud Taylor, avec David Carradine, Chris Potter.
19.20 Jeu : Que le meilleur gagne. *Animé par Nagui.*
19.59 Journal, Journal des courses, Météo et Point route.
20.55 Téléfilm : Innocent coupable. D'Andy Wolk, avec Forest Whitaker, Jennifer Gray. *Les défauts du système judiciaire américain mis à nu. Cette fiction a obtenu le Fipa d'argent en 1992.*
22.30 ▶ La Quatrième Nuit des étoiles filantes *(et à 0.10). En direct du* Théâtre de la Pleine-Lune à Gourgoubès (Hérault). Scénario scientifique d'Alain Cirou, *Patrick Hasters, Marie-Odile* Monchicourt, Olivier Las Vergnas, réalisé par Jean Cazenave, présenté par Claude *Sérillon, Hubert Reeves et* Marie-Odile Monchicourt. Avec Edwin Buzz Aldrin, astronaute de la mission *Apollo 11 ;* Roger-Maurice Bonnet, directeur des programmes de l'Agence spatiale européenne ; Jean-Pierre Bibring, *planétologue ; Jean*-Pierre Haigneré, cosmonaute.
0.00 Flash infos et Météo.
4.10 *Documentaire* : Loubard des neiges.
4.25 Dessin animé.
5.00 Sport : *Cyclisme.* Tour de France (rediff.).

FRANCE 3

6.00 Euronews.
7.00 Bonjour les petits loups. *Les Oursons volants* ; Mine de rien ; Mimi Cracra ; Les Aventures de Tintin : le Secret de la Licorne.
8.00 Les Minikeums. *Babar ; Casper ; Denver ; Tom* Sawyer ; Mission top secret.
10.10 *Magazine* : Emplois du temps.
10.40 Continentales d'été. *Série : The Twilight Zone* (La Quatrième Dimension, v.o.) ; A 11.05, Golden Girls ; A 11.30, Les meilleurs moments des émissions *des pays de* l'Est de l'année.
11.45 Sport : Cyclisme (et à 13.00). *Tour de France :* Lourdes-Luz-Ardiden, 12e étape (210 km).
12.45 Journal.
14.00 Sport : Tennis. Coupe Davis : France-Suède, deux premiers simples.
18.25 Jeu : *Questions* pour un champion.
19.00 Le 19-20 de l'information. De 19.09 à 19.31, le journal de la région.
20.05 Journal du Tour.
20.35 Tout le sport. Coupe du monde de football.
20.50 L'Armada de la liberté. En direct de Rouen.
21.00 *Magazine : Thalassa.* Présenté par Georges Pernoud. En direct de Rouen pour le spectacle « L'Armada de la liberté ».
22.00 Magazine : Faut pas rêver. Présenté par Sylvain Augier. Etats-Unis : cap Caneveral ; France : le Panier ; Egypte : Siwa, la fin du voyage (rediff.).
22.50 Journal et Météo.
23.10 *Magazine : Aléas.* La Vallée de l'amitié ; Triangle rose ; la Vie de château ; Fatal Acide prussique.
0.00 Documentaires : Les Cavales de la nuit. Villes banlieues : Bondy-Nord ; Passion défense ; Rungis, ville marchande.

CANAL PLUS

— En clair jusqu'à 7.25 —

6.59 Pin-up (et à 7.23, 12.29, 0.49).
7.00 CBS Evening News.
7.25 Canaille peluche.
8.25 *Série animée : Les Simpson.*
8.45 Surprises.
9.00 Documentaire : Les Windsor, *vie privée* à la cour d'Angleterre. De Philippe Whitehead.
11.25 Court métrage : Zoo Cup.
11.30 Surprises.
11.40 Série : Le Juge de la nuit.

— En clair jusqu'à 13.30 —

12.30 Flash d'informations.
12.35 ▶ Documentaire : Seules à Pékin. De Chen Xiaoging.
13.30 Cinéma : Le Père de la mariée. □ Film américain de Charles Shyer (1991). Avec Steve Martin, Diane Keaton, Kimberly Williams.
15.15 Le Journal du cinéma du mercredi (rediff.).
15.35 Moyen métrage : Des baisers dans un train.
16.05 Court métrage : Zoo cup.
16.10 Cinéma : Freddie la grenouille. ■ Film d'animation britannique *de Jon Acevski (1992). Totalement loufoque.*
17.35 Canaille peluche. Baby *Folies ; Crypte* Show.

— En clair jusqu'à 20.35 —

18.25 Court métrage : Zoo Cup.
18.30 Série animée : Les Simpson.
19.00 Magazine : Nulle part ailleurs. Best of.
19.55 Flash d'informations.
20.00 ▶ *Magazine* : C'est pas le 20 heures. Présenté par Mme Agnès, Alexandre Devoise, Maureen Dor, Moustic, Valérie Payet et Philippe Vandel.
20.35 Téléfilm : Promesses d'amour. De Larry Elikann, avec Treat Williams, Kelly McGillis. *Un simple d'esprit amoureux d'une ancienne alcoolique.*
22.05 Sport : Pétanque. Deuxième demi-finale du Trophée *Canal Plus.*
22.50 Flash d'informations.
23.00 Cinéma : Alien 3. ■ *Film américain de David Fin*cher (1992). Avec Sigourney Weaver, Charles Dance, Charles S. Dutton.
0.50 Sport : Golf. Deuxième journée du British Open, en différé.
2.15 Le Journal du hard.
2.20 ▶ Cinéma : Ice Woman. Film américain, classé X, de Michael Zen (1993). Avec Ashlyn Gere, Steve Drake, Deborah Wells. *Une femme préhistorique congelée...*
3.50 Surprises.
4.00 Cinéma : Ces merveilleux fous volants *dans leurs drôles* de machines. ■ Film britannique de Ken Annakin (1964). Avec Stuart Whitman, Sarah Miles, James Fox (v.o.). *Une course aérienne Paris-Londres en 1910.*
6.05 Musique : Depeche Mode. Devotionnal.

ARTE

— Sur le câble jusqu'à 19.00 —

17.00 Documentaire : Histoire parallèle. Actualités allemandes et britanniques de la semaine du 9 juillet 1944, commentées par Marc Ferro et Pierre Le Franc (rediff.).
17.55 Documentaire : Yo Yo Ma et les Kalahari Bushmen. De Robin Keigh (rediff.).
19.00 *Série* : Fast Forward. De Ted Emery.
19.30 Documentaire : Le Marathon des chameaux. De Wolfgang Ebert. *Baroudeurs professionnels ou amateurs avides de sensations, ils parcourent 3 000 km à dos de chameaux dans un marathon aussi fou qu'épuisant.*
20.30 8 1/2 Journal.
20.40 Téléfilm : Pour demain. De Fabrice Cazeneuve, avec Michel Bouquet, Coraly Zahonero. *Un vieil homme attend son fils dans un village de pêcheurs balayé par les vents. Lorsque celui-ci se présente, le père crie à l'imposture. D'après une nouvelle de Conrad, une fable sur l'attente.*
22.10 Documentaire : Perpétuité. Un père se bat pour son fils, de Frank Vorpahl. *Un écrivain, qui vit en Allemagne de l'Est, écrit à son fils enfermé dans une prison turque pour trafic de drogue. Le dialogue a duré pendant les treize ans de détention, et s'est poursuivi ensuite. Sur la relation entre deux hommes, sur la détresse et l'enfermement.*
22.55 Cinéma : Mademoiselle. ■ Film franco-britannique de Tony Richardson (1966). Avec Jeanne Moreau, Ettore *Manni, Jane Beretta (v.o.).*

M 6

7.00 M 6 express (et à 8.00, 9.00, 10.00, 10.50, 11.45).
7.05 Les Matins de Marie (et à 8.05).
9.05 M 6 boutique. Télé-achat.
9.35 Boulevard des clips (et à 10.05, 1.00).
10.55 Série : Campus Show.
11.20 Série : Lassie.
11.40 Infoconsommation.
11.55 Série : Papa Schultz.
12.25 Série : La Petite Maison dans la prairie.
13.25 *Téléfilm* : La Belle et le Flambeur. De Walter Grauman, avec Omar Sharif, Victoria Principal.
15.00 Musique : Plage des clips.
17.00 Variétés : Multitop.
17.30 Série : Classe mannequin.
18.00 Série : Un flic dans la Mafia.
19.00 Série : Pour l'amour du risque.
19.54 Six minutes d'informations, Météo.
20.00 Série : Madame est servie.
20.30 Météo des plages.
20.35 Magazine : Capital.
20.50 Téléfilm : Extra large, la course aux diamants. D'Alessandro Capone, avec Bud Spencer, Michael Winslow. *Pierres précieuses et argent sale.*
22.30 Série : Mission impossible. Esprit de famille.
23.30 Série : Amours secrètes. La Danse d'Emilie.
0.00 Magazine : Les Enquêtes de Capital (et à 6.35). Les coulisses du Crillon.
0.25 *Six minutes première heure.*
0.35 Magazine : Culture rock. La saga d'Eddy Mitchell.
2.30 Rediffusions. Fréquenstar ; Sport et découverte-3 ; Les As de la guerre-1 ; Musimage ; Aries, le *secret de pierres.*

FRANCE-CULTURE

20.30 Radio archives. Cuny-Claudel-Bataille (2).
21.32 Musique : Black and Blue. Détour par le texte. Avec Xavier Prévost.
22.40 Les Nuits magnétiques. La Chanson d'Avignon, en direct du Festival (4).
0.55 Du jour au lendemain. Dans la bibliothèque de... *Maurice Roche.*
0.50 Coda. Souffles aborigènes. 5. La vraie Musique rituelle des aborigènes ou l'Origine.

FRANCE-MUSIQUE

19.30 France-Musique l'été. Concert (donné le 10 juillet lors du Festival de Saintes) : Lamentations, de Rebelo, par le Huelgas Ensemble, dir. Paul van Nevel.
22.00 Concert *(en direct de Montpellier)* : Marche hongroise, de Liszt ; Concerto pour violon et orchestre, de Goldschmidt ; *Symphonie n° 6 en si mineur* op. 74, de Tchaïkovski, par l'Orchestre national de France, dir. Charles Dutoit.
0.05 Jazz nuit. Par Xavier Prevost. André Jaume, saxophone et Roger Menillo, piano ; le Trio Djoa de Claude Sommier, piano, Eric Vincenot, contrebasse et Xavier Desandre-Navarre.





TRAVERSES — PIERRE GEORGES

Les damnés de la canicule

C'est un joli mot, *canicule*. De *canicula*, « petite chienne », nom donné à l'étoile Sirius. Comme l'indique le Robert, consulté d'urgence l'esprit en éventail et les pieds dans une bassine d'eau froide, la canicule est une « époque de grande chaleur ». Le nom, par extension, vient de cette période de l'année, du 22 juillet au 22 août, où Sirius, alias Canicule, se lève et se couche avec le Soleil.

Si c'est Sirius, c'est sérieux ! Mais ne rigolons pas avec ces choses-là et, après cette contribution pirate à la culture générale, convenons qu'il fait bien chaud pour réfléchir froidement. L'état d'ozone a failli être déclaré à Paris, gazé par ses propres effluves. L'état d'indolence n'a plus à l'être.

La canicule, Sirius ou pas, annonce les grandes migrations. Et on ne parle pas là de ces soldats allemands qui, par leur obstination récidiviste à arpenter les Champs-Elysées, entendent prouver que la guerre est finie. Elle l'est. Mais des autres, ces cinq millions de Français qui, eux, fuyant la canicule pour aller au soleil, en esprits cartésiens, vont attacher leur ceinture et filer sur le goudron mou.

France-Infos, qui est tout de même la providence des malcomprenants par sa faculté de répéter, de quart d'heure en quart d'heure, la même chose, n'a cessé de le dire mercredi : le week-end routier s'annonce rouge. Rouge bouchon, rouge canicule. Alors, à ceux qui partent, qui partiront, après avoir vérifié les niveaux, fermé le gaz, arrosé les plantes, arrimé mémé et taloché les gosses, bonne route et bonnes vacances.

Le plus dur, comme dans un deuil, c'est pour ceux qui restent. Qu'ont-ils fait pour mériter cela, cette assignation à ville en fusion ? Quel crime fut le leur pour se trouver ainsi condamnés à errer de terrasse en terrasse et, dans des orgies d'eau minérale, à reluquer d'autres belles plantes ?

Les voilà bien, les damnés de la canicule. Le jour, il fait trop chaud pour travailler. La nuit trop chaud pour dormir. Le jour, ils suent. La nuit, ils transpirent. Est-ce une vie ? Le métro sent comme aux plus belles heures. Les bus pratiquent le sauna. Et les taxis croient avoir fait l'essentiel en disposant des micro-ventilateurs qu'on croirait gagnés à la Foire du Trône.

La télévision fourgue ses rossignols d'été. Et d'ailleurs l'appareil dégage de la chaleur. Les appartements sont déjà comme des fours à pain. Il faudrait ouvrir les fenêtres, voir si Sirius flirte aussi avec la lune. Autant choisir son supplice, le bruit ou la chaleur. Ou les deux à la fois.

Joli mot, *canicule*. Et qui rime si bien avec *somnambule*, cet état d'entre-deux dans lequel vous tous nous avez laissés. Mais, patience, les vacances sont un plat qui se déguste froid.

L'ESSENTIEL

DÉBATS

«On ne sortira pas de la crise comme on y est entré» par Michel Barnier ; « Avant qu'il ne soit trop tard » par Jacques Kirsner ; « En finir avec le Crédit lyonnais » par Paul Guessard *(page 2)*.

INTERNATIONAL

Les Etats-Unis prêts à intervenir en Haïti

Le Pentagone accentue ses préparatifs et 2 000 marines croisent déjà au large de l'île, tandis que le département d'Etat tente de préparer l'opinion américaine à « l'inévitabilité » d'une intervention *(page 3)*.

POLITIQUE

Contrôle renforcé du financement des campagnes électorales

Un texte organique vient de rendre applicables au scrutin présidentiel les principales dispositions des nouveaux codes pénal, de la nationalité et la loi sur la corruption *(page 7)*.

SOCIÉTÉ

Taux de réussite record au bac 1994

Avec 73,4 %, la cuvée de cette année connaît un taux de réussite supérieur aux années précédentes, grâce essentiellement aux séries technologiques et professionnelles *(page 10)*.

SPORTS

Indurain façon Merckx

Lors de la 11e étape du Tour de France, le coureur espagnol a renforcé sa position de leader au classement général *(page 11)*.

CULTURE

Alceste à Avignon

La mise en scène de Myrto Gondicas a choisi de traduire la pièce Euripide en une heure de théâtre mystérieuse, burlesque et pathétique *(page 16)*.

COMMUNICATION

CBS et la chaîne de télé-achat QVC renoncent à leur fusion

Annoncé comme imminent le 30 juin, le mariage entre les deux télévisions est définitivement enterré à la suite d'une OPA de Comcast *(page 17)*.

SERVICES

La télématique du Monde : 36 15 LEMONDE
36 17 LMDOC et 36-29-04-56

DEMAIN

Temps libre

Le saumon fut de tout temps un poisson très convoité, objet de récits de pêches miraculeuses. Mais la précieuse bête est aujourd'hui menacée à la fois par la pêche intensive des professionnels et leurs filets et celle des amateurs en rivière. Deux groupes entre lesquels les rapports sont tendus.

Ce numéro comporte un cahier « Monde des Livres » folioté I à VIII

Le numéro du « Monde » daté 14 juillet 1994 a été tiré à 433 239 exemplaires

La commémoration du 14 juillet à Paris

Sept cents soldats de l'Eurocorps ont défilé sur les Champs-Elysées

Précédés par le passage des avions de la patrouille de France dans l'axe des Champs-Elysées, six mille deux cents hommes et plus de trois cent cinquante véhicules ont défilé, jeudi 14 juillet, à l'occasion de la Fête nationale, devant François Mitterrand. En raison de la brume matinale qui ne s'était pas dissipée à temps et qui aurait limité l'intérêt du spectacle offert aux Parisiens, le défilé aérien – quelque cent cinquante aéronefs – a été annulé à la dernière minute.

En vedette, cette année, le corps européen en cours de constitution ; des éléments de la 2e division blindée du futur maréchal Leclerc, qui libéra Paris en août 1944, et des détachements appartenant à des unités décorées de la croix de la Libération. Plusieurs dirigeants politiques étrangers, dont les chefs de gouvernement des quatre pays européens membres de l'Eurocorps aux côtés de la France, avaient pris place dans la tribune présidentielle installée à la place de la Concorde.

Quelques sifflets parsemés

Contrairement à certaines craintes qui avaient été émises il y a plusieurs jours, aucun incident grave n'a émaillé le passage, en fin de défilé, des détachements motorisés de l'Eurocorps et, plus spécialement, celui des transports blindés Marder de l'infanterie allemande. Là où il stationnait, en début du défilé, sur la place de l'Etoile, l'Eurocorps avait fait l'objet d'un dispositif très serré de sécurité, qui empêchait tout accès du public à un périmètre entourant les troupes

Au total, quelque sept cents soldats de l'Eurocorps – dont deux cents Allemands – ont descendu les Champs-Elysées, avec à leur tête, à bord d'un blindé, le général allemand Helmut Willmann, qui commande l'Eurocorps à Strasbourg. Chacun des détachements de cette formation qui réunit la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Espagne et le Luxembourg était précédé de son drapeau national. Les hommes portaient la tenue de combat de l'armée de laquelle ils relèvent et ils étaient à bord des différents véhicules équipant leur corps d'origine. Sur le parcours, des applaudissements ont accompagné les forces de l'Eurocorps – sans distinction de leur nationalité – à l'exception de quelques sifflets restés très parsemés. Toutefois, un petit groupe de manifestants habillés de la tenue des déportés du camp de Mauthausen portaient sur leur dossard : *« Non aux Champs-Elysées ! »* Intercepté par les policiers, l'un d'entre eux a expliqué : *« Je suis un fils d'Allemand emprisonné à Mauthausen et je suis contre ce défilé ! »*

Le défilé de la 2e DB a été précédé par quatre blindés portant, sur leur capot, les emblèmes des maréchaux français qui se sont illustrés pendant la seconde guerre mondiale pour libérer la France : Philippe Leclerc de Hauteclocque, Jean de Lattre de Tassigny, Marie-Pierre Kœnig et Alphonse Juin.

Comme lors des années précédentes, les polytechniciens, qui ouvrent le défilé des écoles militaires, avaient réservé une surprise : ils arboraient un ruban rouge épinglé sur leur uniforme en signe de solidarité avec les malades victimes du sida.

Le fils de Rommel dans la tribune officielle

Dans les tribunes officielles, François Mitterrand avait invité une série de personnalités à assister au défilé.

Ce sont d'abord les quatre chefs de gouvernement, dont les armées forment, avec l'armée française, l'Eurocorps, « clou » du défilé : Helmut Kohl (Allemagne), Felipe Gonzalez (Espagne), Jean-Luc Dehaene (Belgique) et Jacques Santer (Luxembourg). Certains de ces chefs de gouvernement étaient accompagnés par leur ministre de la défense, sur l'invitation personnelle de leur collègue français, François Léotard, et parmi eux, se trouvaient Wolker Rühe (Allemagne) et Léo Delcroix (Belgique).

M. Kohl était accompagné des fils de deux résistants allemands à la dictature nazie, Ewald-Heinrich von Kleist et Klaus von Dohnanyi, dont les pères étaient des adversaires résolus d'Adolf Hitler et ont participé au complot du 20 juillet 1944 – qui devait avorter – contre le chancelier du Reich.

De même, Manfred Rommel, aujourd'hui maire de Stuttgart, a accompagné M. Kohl : il est le fils du maréchal Erwin Rommel, qui, après avoir été le chef de l'Afrikakorps en 1941 et le défenseur du mur de l'Atlantique, en juin 1944, lors du débarquement allié en Normandie, devait être contraint au suicide, en octobre suivant, après l'attentat manqué contre Hitler.

M. Mitterrand avait également invité Jacques Delors, le président de la Commission européenne, et les présidents ivoirien, Henri Konan-Bédié, et colombien, Ernesto Samper.

[Edouard Balladur souhaitait inviter des descendants de résistants allemands au défilé du 14-Juillet. Deux fils de conjurés du 20 juillet 1944 avaient donc répondu présent : Ewald-Heinrich von Kleist et Klaus von Dohnanyi, dont les pères, *opposés depuis le début aux nazis*, furent *exécutés dans des conditions particulièrement atroces en 1945 après avoir participé à la préparation de l'attentat manqué contre Hitler. La présence de Manfred Rommel à Paris pouvait, elle, surprendre : son père, le maréchal Rommel, fut un résistant de la dernière heure, et ne joua qu'un rôle marginal dans le complot ourdi par le comte Stauffenberg, personnage-clé du 20 juillet. Contraint au suicide en octobre 1944 par Hitler, l'ancien commandant de l'Afrikakorps avait été mis au courant des projets d'assassinat du Führer et s'était contenté de les approuver. En prenant part aux côtés de son fils au défilé du 14 juillet, le chancelier Kohl défend l'honneur d'une partie de la Wehrmacht. Mais celle-ci n'a souhaité se débarrasser d'Hitler qu'une fois que la guerre ne pouvait plus être gagnée.]

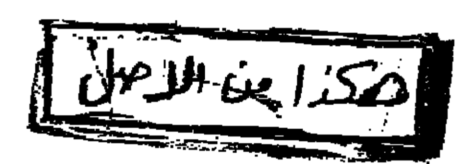
M. Pasqua conteste la date choisie par M. Mitterrand pour la présence des soldats allemands

La polémique sur la présence de soldats allemands, au sein de l'Eurocorps, lors du défilé du 14 juillet, a gagné les rangs du gouvernement, mercredi 13 juillet. Charles Pasqua (RPR), ministre de l'intérieur, a ainsi jugé, sur TF 1, qu'il ne s'agit pas d'*« une mauvaise idée, mais que la date n'est pas bonne parce que nous commémorons cette année le cinquantième anniversaire de la Libération »*. M. Pasqua a ajouté que dans cette affaire *« le gouvernement a été un peu mis devant le fait accompli »*.

François Léotard (UDF-PR), ministre de la défense, a estimé, au contraire, que la France envoie, par la présence de l'Eurocorps, *« un message au monde : les Européens veulent construire leur avenir ensemble »*. *« C'est une formidable leçon »*, a-t-il ajouté. Alain Lamassoure (UDF-PR), ministre délégué aux affaires européennes, a également affirmé que c'est *« une bonne idée »* que d'associer *« cette force qui représente le présent et l'avenir »*.

L'invitation de l'Eurocorps avait été lancée par François Mitterrand à Helmut Kohl lors du sommet franco-allemand de Mulhouse, le 31 mai. Aux lendemains de la controverse sur l'absence de l'Allemagne lors du cinquantième anniversaire du débarquement en Normandie, M. Kohl s'était félicité de *« ce geste chaleureux »*.

Un maire communiste menace de démissionner – Ancien résistant et maire communiste de Chamborigaud (Gard) depuis 1953, Narcisse Bolmont, soixante et onze ans, s'est dit prêt à démissionner, vendredi 15 juillet, de son poste de maire et de conseiller municipal de cette bourgade cévenole de sept cents habitants à cause de la participation des Allemands de l'Eurocorps au défilé du 14 juillet. *« Je ne peux pas oublier la grande Allemagne*, a-t-il dit, *la race supérieure, les pendus de Tulle, le Vercors. Comment pourrais-je pardonner quand je lis que de plus en plus de jeunes nazis intègrent l'armée allemande ? Je suis pour une coopération culturelle et économique, mais pas pour une coopération armée »*. – *(Corresp.)*



(Publicité)

Le Monde
DES LIVRES

Les paysages de Philippe Jaccottet

La voix du poète, traducteur et critique, qui pense « qu'il serait beau d'inscrire, comme dernier mot d'une œuvre, le mot « torrent »

APRÈS BEAUCOUP D'ANNÉES
Proses et poèmes
de Philippe Jaccottet.
Gallimard, 104 p., 80 F.

ÉCRITS POUR PAPIER JOURNAL
Chroniques 1951-1970
de Philippe Jaccottet.
Gallimard,
« Les cahiers de la NRF »,
300 p., 145 F.

A LA LUMIÈRE D'HIVER
suivi de
PENSÉES SOUS LES NUAGES
de Philippe Jaccottet.
« Poésie » Gallimard, 178 p., 30 F.

« Quelques paroles jetées légères » : *avec sa fluidité, sa justesse, ses incertitudes, l'œuvre poétique de Philippe Jaccottet est une des plus grandes d'aujourd'hui.* A la lumière d'hiver *(1977) et* Pensées sous les nuages *(1983) sont réédités dans la collection « Poésie » Gallimard. Et dans un nouveau recueil,* Après beaucoup d'années, *s'affirme désormais une confiance sereine dans la légitimité de la poésie, l'une des réponses possibles au malheur.*

Proses réflexives, pages de carnets, études critiques, traductions – de Musil, Hölderlin, Rilke, Ungaretti, Mandelstam et tant d'autres – ont constamment accompagné, chez Jaccottet, la création poétique. Un volume, Écrits pour papier journal, *rassemble un choix d'articles donnés, de 1951 à 1970, de Paris puis de Grignan, à deux quotidiens de Lausanne : un ouvrage qui remet en lumière certains auteurs oubliés, et montre un critique fidèle à ses exigences et à ses préférences.*

« Dans quels journaux ont été publiés ces* Ecrits pour papier journal *?

– Je tenais beaucoup, par le titre, choisi délibérément, et par la collection de documents dans lequel ce recueil paraît, à le distinguer des chroniques de poésies réunies dans *Une transaction secrète* (1), *l'Entretien des muses* (2), ou des livres sur Roud (3) et Rilke (4), où il y a une recherche plus approfondie à propos de textes qui me sont plus proches. Je précise que ce livre n'est pas du tout un tableau de la littérature romanesque. J'ai écrit ces articles pour gagner un peu d'argent en essayant de présenter des livres que j'aimais. C'est le reflet de mes goûts de jeune écrivain arrivant à Paris et découvrant l'actualité littéraire du moment.

» *La Gazette de Lausanne*, qui avait un supplément littéraire, s'adressait à un public plus averti. Quant à *la Nouvelle Revue de Lausanne*, c'était un quotidien d'opinion, qu'on pourrait dire centriste, et qui n'était pas particulièrement ouvert à la culture. On m'accordait souvent la première page pour parler de livres qui ne correspondaient guère aux préférences littéraires de la rédaction.

– A côté d'écrivains comme Char, Michaux, Leiris, Sarraute, vous présentez des auteurs dont certains sont oubliés aujourd'hui. Sur qui aimeriez vous attirer l'attention ?

– Sur Cingria, par exemple, dont Jacques Réda est un fidèle défenseur. Cingria est un styliste incomparable. Il est singulier, son écriture n'est pas facile : il faut s'attendre à ce que son œuvre reste en marge, mais elle est d'une originalité et d'une saveur presque uniques dans l'époque. Il y avait aussi Remizov, un Russe vivant à Paris, qu'Arland aimait beaucoup ; Jean de Boschère, qui était alors un poète très méconnu ; Louis-Paul Guigues, qu'André Dimanche réédite courageusement, et dont les romans sont à la limite du fantastique ; un grand poète hongrois, André Ady, ou le peintre autrichien Kubin, dont le journal, *l'Autre Côté*, était très étrange. Je crois que *Marelle sur le parvis*, de Gabriel Bounoure, est introuvable : c'était un magnifique livre de critique poétique.

– Vous avez commencé votre collaboration à* la Nouvelle Revue de Lausanne *par la nécrologie de Crisinel.

– En dehors des deux prosateurs qu'étaient Ramuz et Cingria, il y avait alors, dans la littérature romande, trois poètes de la même génération : Gustave Roud, mieux connu aujourd'hui, qui a trouvé des lecteurs en France depuis quelques années, Pierre-Louis Matthey, et Edmond-Henri Crisinel. Crisinel était une sorte de Nerval, un homme très secret qui vivait dans le sentiment de la culpabilité et s'est réfugié dans la folie. Il a fait un séjour en asile dont il a tiré *Alectone*, un beau poème en prose. C'était un ami, et son suicide m'a beaucoup affecté. C'est peut-être pour cela que le journal où il était employé m'a demandé un éloge qui a été le point de départ de ma collaboration.

***– Il y a parfois dans ces articles un ton polémique, qu'on ne trouve pas dans* l'Entretien des muses.**

– Je m'adressais ici à un autre public qu'à celui de la NRF. C'étaient des articles plus vite écrits, reflétant un peu mon humeur, comportant parfois un jugement politique : à propos de *Nedjma*, un livre de Kateb Yacine qui m'avait beaucoup touché, ou de l'enterrement d'Eluard, au Père-Lachaise.

J'ai été impressionné par cette aberrante récupération politique d'un poète comme Eluard et j'ai eu envie de le dire. C'est peut-être la seule fois que j'ai fait plaisir à la rédaction du journal (5), qui n'était pas précisément de gauche.

– Vous vous montrez très sévère à l'égard de la poésie d'Aragon.

– J'avoue que c'est le signe d'une incompatibilité d'humeur. Il a toujours été, pour moi, un poète prodigieusement doué, mais bavard, un peu comme Cocteau. J'ai lu récemment son *Matisse, roman* : c'est un très bel hommage, mais j'ai retrouvé mon agacement devant cette jonglerie verbale. Il a un peu trop d'aisance pour mon goût. Je me trouve déjà très éclectique pour quelqu'un qui écrit : Ponge, du Bouchet, Réda, Bonnefoy, l'éventail de mes admirations est très large.

– Continuez-vous à collaborer à des journaux ?

– Je ne fais pratiquement plus de critique. De même que j'ai abandonné la traduction, avec soulagement : j'estime que j'en ai assez fait dans ce domaine ingrat, et je n'ai plus l'énergie nécessaire pour faire du bon travail. Et je n'ai pas toujours traduit ce que je voulais, même si j'ai essayé le plus souvent de choisir des livres qui m'étaient proches.

Propos recueillis
par **Monique Petillon**

Lire la suite page IV

(1) Gallimard, 1987.
(2) Gallimard, 1968.
(3) *Gustave Roud*, Editions universitaires Fribourg-Seghers, 1968.
(4) *Rilke par lui-même*, Seuil, 1971.
(5) *La Nouvelle Revue de Lausanne*.



JEAN-FRANÇOIS MARIN/EDITING

Philippe Jaccottet : « Cette émotion, liée à la limpidité de l'air »...

Petits riens sur Sherlock Holmes

Un essai bref, alerte et érudit de Pierre Nordon sur Conan Doyle et ses personnages

TOUT CE QUE
VOUS AVEZ TOUJOURS
VOULU SAVOIR
SUR SHERLOCK HOLMES
SANS JAMAIS
L'AVOIR RENCONTRÉ
de Pierre Nordon.
Le Livre de poche,
« Biblio-essais » n° 4199,
124 p., 30 F

« Vous connaissez ma méthode ; elle est basée sur l'observation de petits riens », confiait Sherlock Holmes. A l'instar de Freud, l'illustre détective londonien a élevé l'investigation policière au rang des beaux-arts. Freud comme Holmes étaient des artistes, l'un scrutant sur ses planches d'anatomie mentale les secrets de l'âme, l'autre se penchant avec sa loupe et sa pipe sur la logique du crime... et tous deux échappant à la banalité de l'existence grâce à la cocaïne.

Si Freud eut un confident, Wilhelm Fliess, Sherlock Holmes, lui, se lia *ad vitam aeternam* au bon docteur Watson. L'avantage de la fiction sur la vie réelle, c'est qu'elle évite les brouilles. Le modèle du docteur Watson, Conan Doyle l'avait trouvé dans un de ses livres préférés, *la Vie de Samuel Johnson*, ce classique de la littérature anglaise du XVIIIe siècle écrit par James Boswell et qui met en scène un personnage aussi génial qu'excentrique, le savant Samuel Johnson.

Le parallélisme entre les deux couples renforce l'illusion réaliste, car Boswell et Johnson ont réellement existé et, en même temps, il rattache le récit policier à une certaine tradition littéraire. *« Je suis perdu sans mon Boswell »* est une des boutades préférées de Holmes. Le principal mérite de Watson, note Pierre Nordon, consiste à ne pas comprendre : *« Nous ne le savons que trop : l'incompréhension de Watson stimule notre curiosité et prolonge notre attente. »*

Pierre Nordon, dans un essai qui présente l'agrément d'être tout à la fois bref, alerte et érudit, nous en apprend aussi beaucoup sur Conan Doyle. Né à Edimbourg en 1859, élevé par les jésuites, médecin spécialisé en ophtalmologie – ce qui explique, en passant, pourquoi Holmes est « un maître du regard » –, ce géant pratique la boxe et le ski, voyage avec son ami Jerome K. Jerome, l'humoriste de *Trois hommes dans un bateau*, écrit des romans historiques, suit pour divers journaux la guerre du Soudan et celle des Boers ; son goût de l'aventure et son mépris du risque, écrit Pierre Nordon, contribuent à son prestige.

Conservateur, il est un partisan inconditionnel du colonialisme, ce qui ne l'empêche pas de dénoncer les exactions des Belges au Congo. Il plaide pour une libéralisation des lois concernant le divorce et met son talent de criminologue au service de pauvres diables victimes d'erreurs judiciaires. Il se battra pour un jeune Indien condamné injustement du fait de son origine ethnique. Il y a du Zola chez cet homme de droite.

Tout comme Holmes, il est perçu par la société de son temps comme un redresseur de torts. Par ailleurs, il se voue au spiritisme, tout en rédigeant une histoire militaire de l'armée anglaise au front. En 1916, le War Office le charge de diverses missions d'observation. Il sera reçu par Clemenceau, et un général français lui demandera même le plus sérieusement du monde si Sherlock Holmes sert dans l'armée anglaise. *« Il est trop vieux pour servir »*, répond laconiquement l'écrivain.

On se souvient peut-être qu'en décembre 1893 le professeur Moriarty, le « Napoléon du crime », l'homme dont le sang *« charrie les pires instincts diaboliques »*, avait réussi à se débarrasser de ce gêneur de Holmes dans les profondeurs du gouffre de Reichenbach, en Suisse. Conan Doyle pensait ainsi en avoir fini avec Sherlock Holmes. *« Si je ne le tue pas, c'est lui qui me tuera »*, avait-il confié à un ami.

Au lendemain du drame de Reichenbach, dans Picadilly, des jeunes gens arboraient un brassard noir. On ne se débarrasse pas si facilement d'un mythe. Holmes reprit donc du service. Et, comme Conan Doyle l'avait prévu, l'illustre locataire du 221 *bis*, Baker Street éclipsera progressivement le médecin écossais qui, à vingt-six ans, faute de patients, s'était mis à écrire *Une étude en rouge*, récit que bien des éditeurs refuseront avant que, pour une somme dérisoire, l'un d'eux ne prenne le risque de présenter à ses lecteurs cet étrange personnage qui joue du violoncelle, cite Horace en latin, La Rochefoucauld en français, Goethe en allemand et qui est, entre autres, l'auteur d'un *Manuel pratique d'apiculture*, avec quelques observations inédites sur la ségrégation de la reine...

Roland Jaccard

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les regards de Nathalie Sarraute

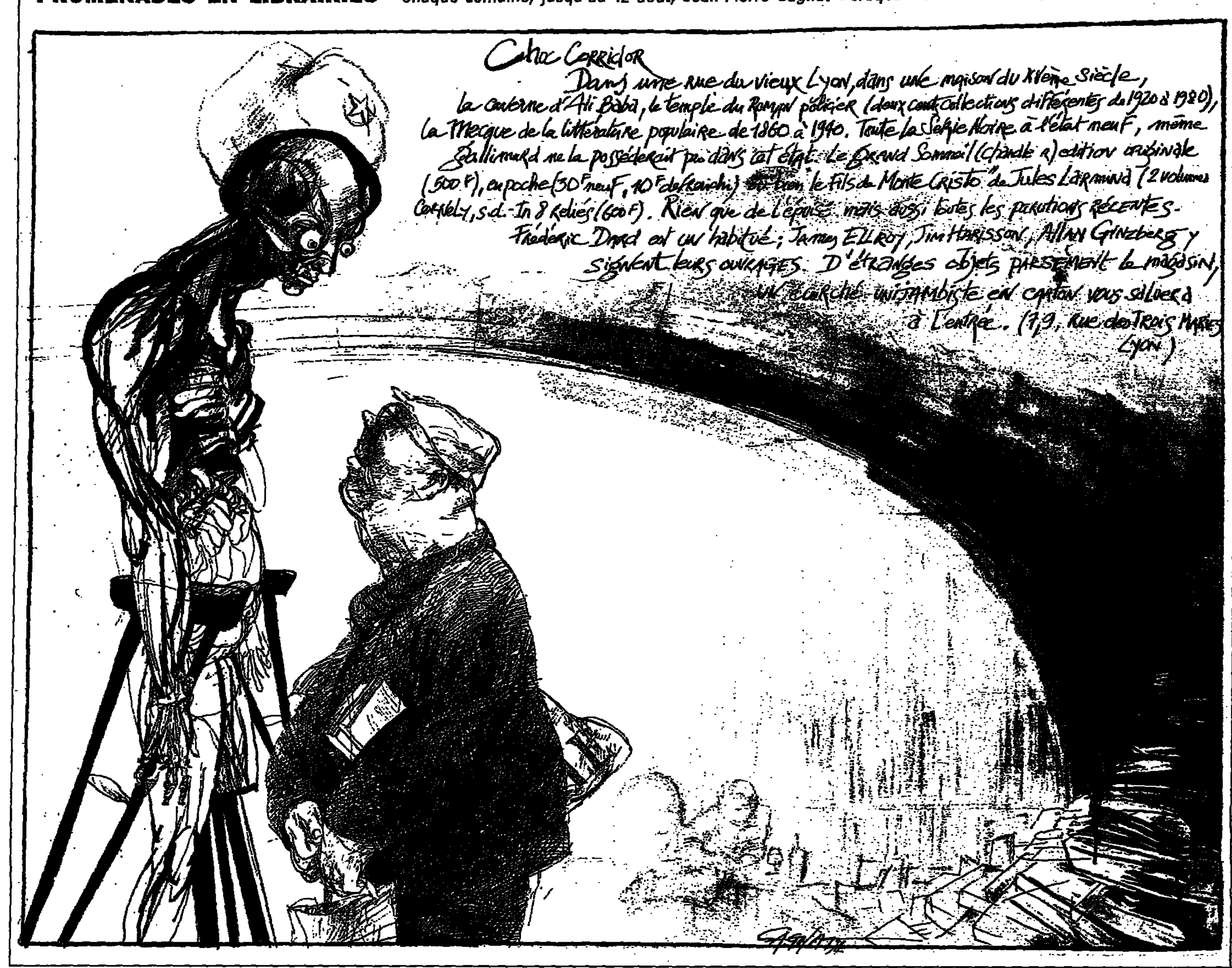
Elle est née le premier
18 juillet du siècle,
en Russie. Elle aime les fleurs,
les livres et, par-dessus tout,
les mots, qui, pour elle,
sont *« choses vivantes »*.
Pendant vingt ans, personne
ne s'est intéressé à
ce qu'elle écrivait.
Et puis, en 1956, ce fut
l'explosion, avec
l'Ère du soupçon.
On connaît mieux, depuis,
l'œuvre qu'elle tisse,
essentielle et unique.

page III

Hammett, par McBain

« Le Monde des livres » publiera la semaine prochaine un texte exclusif du maître américain du polar, Ed McBain, sur ses rencontres, à tous les sens du terme, avec le fondateur du roman noir, Dashiell Hammett.

PROMENADES EN LIBRAIRIES *Chaque semaine, jusqu'au 12 août, Jean-Pierre Cagnat « croque » un lieu habité par la passion du livre*



ACTUALITÉS

Les risques du métier

Résister à l'emprise du marché et rester de vrais artisans : l'obsession des éditeurs, réunis à Barcelone pour les vingt-cinq ans de la maison Tusquets

BARCELONE

de notre envoyée spéciale

Ce fut, en plus amical et plus intime, comme une Foire de Francfort miniature. Près de quatre-vingts éditeurs venus d'Allemagne, d'Argentine, du Danemark, de France, d'Italie, du Mexique, du Portugal, de Suède, des Etats-Unis et bien sûr d'Espagne, se sont retrouvés, mercredi 6 juillet, au soleil de Catalogne, pour fêter ensemble le 25ᵉ anniversaire des éditions espagnoles Tusquets.

« *Vingt-cinq ans... Notre premier titre,* Têtes mortes, *de Beckett, est sorti en 1969, deux semaines avant que son auteur n'obtienne le prix Nobel* », se souvient Beatriz de Moura, qui fonda cette maison, à Barcelone, avec l'architecte Oscar Tusquets. Pendant sept ans, il lui fallut contourner la censure franquiste – ce qui ne fut pas toujours facile pour faire connaître le surréalisme, le mouvement dada ou le nouveau roman au public espagnol –, faire preuve d'exigence littéraire, « *d'idéalisme* », mais aussi de « *sens pratique* ». Grâce à cela, Tusquets Editores est devenu, aujourd'hui, l'un des plus importants éditeurs espagnols. Cette petite structure de seize personnes ne saurait certes rivaliser avec les grands groupes – Anaya ou Planeta – qui dominent le marché ; mais elle peut s'enorgueillir de posséder l'un des plus prestigieux catalogues de la péninsule : de Georges Bataille à Italo Calvino, de Friedrich Dürrenmatt à Nadine Gordimer, Milan Kundera, Leonardo Sciascia, Adolfo Bioy Casares, Jorge Semprun, Hector Bianciotti..., en passant par de plus jeunes talents comme Amy Tan, Anne Garréta ou Mercedes Abad.

Malgré ce succès, Tusquets n'échappe pas aux questions que se posent aujourd'hui la plupart des éditeurs littéraires. Aussi les festivités d'anniversaire étaient-elles assorties d'une demi-journée de réflexion sur le thème « Perplexité de l'éditeur en cette fin de siècle ». Il fut bien sûr question des grands changements qui affectent la profession : nouvelles technologies, « autoroutes de l'information », phénomènes de concentration dans l'édition, perte de prestige de la lecture... Mais l'on s'interrogea surtout sur la signification d'une logique de profit devenue omniprésente, et le mot marketing domina les débats.

Pour certains, dont Christian Bourgois, cette notion, « *la plus abominable* » que l'on puisse utiliser dans l'édition, serait la source de bien des maux. Pourquoi cette obsession du tirage et des ventes ? Les éditeurs ne devraient-ils pas « *avoir l'humilité de se dire que les livres intéressent peu de monde* » ? « *Voyez les tirages du XIXᵉ siècle*, a ajouté Christian Bourgois. *Ils étaient sensiblement les mêmes qu'aujourd'hui. Nous devons accepter d'être des artisans.* » Un point de vue partagé par Antoine Gallimard, selon lequel « *l'artisanat doit rester au cœur du métier* », afin que l'éditeur – dont la fonction se situe à « *l'exacte jonction de la création et du marché* » – « *continue à faire des choses humbles et savantes* ».

Une plus grande circonspection affichée à l'encontre des pratiques commerciales n'empêcha pas l'ensemble des éditeurs, et en particulier l'Italienne Inge Feltrinelli ou l'Espagnol Juan Cruz, des éditions Alfaguara, d'insister sur la nécessité de faire des librairies de « *vastes forums de discussion* », ni de rêver d'un vrai mariage avec la télévision, « *la meilleure de toutes les librairies* ». Vœu pieux ou réaffirmation sincère de leur « mission » ? Tous assurèrent en tout cas que la notion de « *risque* » devait rester au centre de leur démarche : « *Il faut*, a conclu l'Espagnol Jorge Herralde, d'Anagramma, *obliger le public à s'intéresser à des choses qu'il ne souhaite pas, parce qu'il ne les connaît pas encore.* »

L'édition électronique et l'idée que l'on puisse fabriquer bientôt « *des livres sans papier* » suscitèrent, en revanche, des réactions mêlées d'intérêt et de défense. Mais, au-delà des aspects techniques, on fut d'accord avec l'Américain Peter Mayer, de Penguin Books, sur la nécessité d'encourager le talent et « *l'inspiration* », afin que l'édition traditionnelle, par la richesse de son contenu, conserve un temps d'avance sur le CD-Rom. Mais l'Italien Mario Spagnol, des éditions Longanesi, insista surtout sur l'idée que « *le meilleur investissement* » pour un éditeur aujourd'hui consistait à « *mettre dans les mains des enfants* » des ouvrages « *de bon goût et de qualité* », pour tenter de les gagner définitivement au plaisir de la lecture.

C'est à Mario Vargas Llosa – qui, avec quelques autres écrivains de langue espagnole dont Jorge Semprun, Luis Sepulveda, Eduardo Mendoza, Eduardo Mendicutti..., assistait à cette rencontre – que revint le mot de la fin. Un message roboratif qui répondait à la « perplexité » des éditeurs en leur faisant remarquer que « *jamais dans l'Histoire, il n'y eut autant d'ouvrages écrits et publiés* ». Or, ajouta Vargas Llosa, « *les avancées techniques vont permettre d'abaisser significativement le coût de fabrication du livre, tandis qu'en raison du nombre croissant de contraintes, les produits audiovisuels seront de plus en plus chers à réaliser. Le livre pourra donc bientôt s'engager sur des voies plus audacieuses, celles de la critique ou de la contestation. Il deviendra un nouvel espace de liberté. Voilà qui lui garantit non seulement un public, mais une fonction culturelle et politique.* »

Un exemple pour illustrer cette conclusion optimiste ? Celui de Tusquets, bien sûr. Partie de rien, ou seulement d'un « capital d'intuition », cette petite maison aura su, en vingt-cinq ans, « *révéler un marché potentiel* » et « *façonner des lecteurs qui n'existaient pas* ». De quoi d'autre les éditeurs littéraires pourraient-ils rêver pour les années à venir ?

Florence Noiville

EN POCHE

Alain Duhamel : *les Peurs françaises.* – Paru chez Flammarion l'an dernier, ce diagnostic des traumatismes de la France vient de sortir en « Folio actuel » Gallimard (nᵒ 39). Selon Alain Duhamel, notre pays est peut-être plus hypocondriaque que réellement malade. La lecture de son livre n'est donc pas à proscrire pendant l'été, en dépit de son titre inquiétant. Par l'analyse minutieuse des peurs fondées, des peurs démesurées, et aussi des peurs absurdes, Alain Duhamel sait donner des raisons de ne pas désespérer de la France et des Français.

Lucien Malson : *Histoire du jazz et de la musique afro-américaine.* – Voici, remise au goût du jour, l'édition d'un « classique » de 1976. Un siècle de jazz défile sous nos yeux, enrichi d'illustrations en noir et blanc et en couleurs. Le plaisir d'apprendre en rêvant (Seuil, collection « Solfèges »).

Matsumoto : *Tokyo Express.* – Dans les dédales de Tokyo, l'inspecteur Mihara cherche à résoudre une affaire très compliquée. Par l'un des plus célèbres auteurs de polars japonais (traduit du japonais par Rose-Marie Fayolle, Picquier poche, nᵒ 10).

Lin Yutang : *l'Impératrice de Chine.* – Roman historique sur la vie de l'impératrice Wou Tsö-t'ien, qui fit régner la terreur dans la Chine du VIIᵉ siècle (traduit du chinois par Christine Barbier-Kontler, Picquier poche, nᵒ 11).

Emmanuèle Bernheim : *le Cran d'arrêt.* – Un premier livre, passé trop inaperçu, qui révélait déjà le talent singulier d'Emmanuèle Bernheim (prix Médicis 1993 pour *Sa femme*), paraît en « Folio » Gallimard (nᵒ 2614). Un étrange récit, où l'héroïne, constatant, en sortant du métro, que sa main et le couteau qu'elle porte toujours dans son sac sont ensanglantés alors qu'elle ne se souvient de rien, part à la recherche de ce qu'elle a fait....

Jack Kerouac : *Docteur Sax.* – Avec Kerouac, retrouvez le « Docteur Sax », silhouette menaçante, tapie dans un coin de l'âme de Jack Duluoz. Il fait partie de tout un monde fantastique de fantômes et de démons qui viennent hanter l'univers imaginaire de cet adolescent désœuvré, dans la petite ville de Nouvelle-Angleterre où il grandit, et rêve... (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Jean Autret, « Folio » Gallimard, nᵒ 2607).

Rectificatif : Dans les pages « Cent poches pour l'été » du « Monde des livres » du 1ᵉʳ juillet, l'ouvrage intitulé *l'Origine de la vie* (« Champs » Flammarion, nᵒ 299) a été attribué par erreur à Jacques Testart et non à son véritable auteur, Robert Shapiro.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les regards de Nathalie Sarraute

Née avec le siècle, elle fête, le 18 juillet, son anniversaire et, toujours inlassable, traque « la sensation qui se dérobe et pour laquelle il faut une forme »

Nous poursuivons notre série consacrée à des auteurs vivants, dont l'œuvre a accompagné le demi-siècle, voire le siècle, avec Nathalie Sarraute, rentrée en littérature au début des années 30.

Chaque fois son regard surprend, si juvénile, d'avance amusé, toujours aux prises avec une réflexion ininterrompue, et comme dans l'attente passionnée de l'instant, de la vie à venir. Que ce soit dans le salon de velours brun, sombre un peu, tapissé de livres, de tableaux, ou dans une chambre lumineuse, à la grande table couverte de piles de cahiers, de manuscrits, de livres encore et de fleurs, de beaucoup de fleurs, Nathalie Sarraute semble offrir au présent sa vraie valeur, précieuse, inédite.

Ses yeux brillent : *« Je viens de relire ce passage... »* Jaillissent alors Montaigne ou Jane Austen, un auteur russe ou Proust, vivaces, désacralisés, assimilés à cette tendresse énergique avec laquelle elle en vient à tout ce qui emplit le temps qui passe, celui des autres et celui de l'époque. Dehors, derrière les arbres qui bordent les fenêtres, Paris où tant de hiérarchies factices ont cours, qui s'effacent ici.

« Pour moi, les mots sont des choses vivantes. » Des mots que sa voix musicale, intime et savante module, soutient avec naturel, leur conférant un rare pouvoir de conviction et qui, d'emblée, entraînent à l'essentiel : le travail. A cette recherche permanente, indéfectible, qui s'accomplit dans la jouissance patiente, les affres de l'effort, la souffrance souvent, *« mais en même temps, c'est comme respirer »*.

Que l'on prononce le nom de Nathalie Sarraute et sur tant de visages s'inscrit aussitôt la ferveur ; or ni la célébrité, ni même l'expérience, n'apaisent son inquiétude. On n'intercepte pas impunément ce qui, jusque-là, demeurait secret, inaperçu – ce que la durée recèle de plus fugace et l'émotion de plus imperceptible. On ne leur invente pas impunément un espace inaugural, celui d'un texte où ils pourront émerger enfin et déployer leurs dramaturgies.

A chaque page, à chaque phrase de cette œuvre traduite dans toutes les langues et qui va bientôt paraître dans la « Pléiade », Nathalie Sarraute a dû se lancer dans le vide, sans repères, comme démunie. Ses propres livres eux-mêmes ne peuvent lui tenir lieu de références, puisque sa volonté la porte toujours, elle le dit, à *« obtenir quelque chose que je n'ai pas encore cherché, une sensation qui se dérobe et pour laquelle il faut une forme. Mais dès que cette sensation n'est pas sortie directement du néant, dès qu'elle n'est pas captée intacte, mais empreinte déjà d'un langage convenu, rien ne prend vie. Il faut errer, attendre, guetter et que se fraye un chemin pour que la sensation passe »*. Est-ce pour exorciser un peu cette tension qu'elle travaille chaque matin dans ce café de quartier devenu légendaire, au sein d'un brouhaha qui, en fait, la sécurise et l'isole ?

Tourments, mais aussi jubilation à se plonger entièrement dans le travail. *« Rien d'autre n'existe. C'était la même fascination au temps du travail scolaire. Toute vie est admirable où l'on peut se perdre dans une tâche, n'importe laquelle, il n'y a pas de hiérarchie. N'est-ce pas étonnant ? On vit le plus intensément aux moments où l'on n'a pas conscience de vivre. On s'en aperçoit quand on s'arrête et que l'on sent à nouveau le poids terrible de la vie à l'état pur. Les contemplatives ne connaissent pas ces ruptures, mais je n'ai pas ce caractère, encore que... »*

Et reparaît l'expression grave, émerveillée, de l'écrivain avide de tout absorber, apte à tout savourer, lorsqu'elle évoque le grand bonheur *« de regarder tout simplement, de se perdre à nouveau, en apparence oisive, dans ce qu'on voit. En voyage, par exemple ou devant les tableaux que j'aime tellement »*. A la campagne aussi, dans cette maison de Normandie qui lui est chère depuis plus de quarante ans. *« J'y ai pris racine. »* Une grande ferme du XVIe siècle, très simple et belle, près d'un village. D'immenses prairies prolongent le jardin qui, par endroits, ressemble au décor d'une pièce de Tchekhov : des bouleaux, des tables et des sièges de fer forgé patinés par le temps. Le son du silence.



Nathalie Sarraute : « C'est là, palpable, si proche, si fragile... »

PHOTOS GÉRARD RONDEAU POUR LE « MONDE »

Le son du mot « arraché »

La Russie natale. Cette maison d'Ivanovo, et qu'elle a pu revoir en 1990, pour découvrir qu'elle n'était pas en bois, comme dans son souvenir, mais en pierre. Cette Russie qu'elle a quittée pour Paris, avec sa mère, dès l'âge de deux ans, à la séparation de ses parents. Elle y est retournée les cinq années suivantes passer un mois près de son père et puis plus jamais, lorsqu'à son tour il s'est installé à Paris, tandis que sa mère regagnait la Russie pour longtemps, sans plus guère s'inquiéter d'elle.

Une enfance dynamique, mais une enfant tellement immergée dans le malheur qu'elle ne le discernait même pas. Ce qui, de sa vie, lui paraît aujourd'hui le plus grave ? *« Quand on m'a arrachée à ma mère. »* Qui ne l'a entendu dans sa voix ignore le son du mot « arraché ». Qui n'a pas lu les pages d'*Enfance* ne sait pas tout à fait ce que peuvent être l'amour et le déchirement relatifs à une mère, dont la voix, la peau, la présence vous comblent et que pourtant, lucide, la petite fille solitaire avait jaugée, *« sa distance, son indifférence, c'était pire que tout »*, avant de prendre cette décision poignante : *« Je la remplacerai auprès de moi-même. »* Est-ce pour cela qu'elle a toujours été pour ses trois filles une mère passionnée ? *« Trop. J'ai dû les importuner. »*

Une enfance parisienne donc, près d'un père exilé, remarié, qui ne l'appelle plus comme autrefois Tatchok et qui semble avoir dérivé, perdu ses contours, comme changé de statut. Une jeune belle-mère fragile et féroce.

A l'école de la rue d'Alésia, où la jeune Nathalie poursuit ses études, son professeur, Mme Guillaumin (la femme du peintre tant admiré par Van Gogh), insiste : *« Vous allez écrire. Vous écrirez un jour. » « Non, c'est trop difficile. »* Quelques années encore et la jeune fille devient docteur en droit, épouse Raymond Sarraute, étudiant, lui aussi, et qui deviendra un grand avocat. *« Je songeais beaucoup à écrire, mais quoi ? Rien ne s'imposait. Et puis un jour, en 1932, au retour d'Angleterre, une impression très forte. »*

Elle l'écrit... Elle écrit. D'emblée Raymond est ébloui par ce morceau. C'est le début du premier livre, *Tropismes*, qui invente un mode d'écriture. Ce qui, d'ordinaire, disparaît, passe inaperçu, y est happé, maintenu dans sa fugacité même, exploré, découvert bouleversant. *Tropismes* révolutionnera l'approche littéraire. Mais pas tout de suite, pas avant longtemps. *« Dès le début j'étais certaine que personne ne comprendrait. J'en lisais des passages à des amis. Ils les jugeaient sans queue, ni tête, ça ne représentait rien. »* Surprise lorsqu'en 1939 Denoël accepte de publier l'ouvrage, qui paraît dans l'indifférence générale. Un seul article – élogieux – dans *la Gazette de Liège*.

C'est pendant l'occupation, cachée, qu'elle commence à écrire *Portrait d'un inconnu*. Sans la guerre, le fait d'être juive n'aurait jamais compté pour elle, à peine s'en serait-elle aperçu. Rue d'Alésia, dans le milieu de son père, fréquenté par des socialistes révolutionnaires, des anarchistes – on y rencontrait Trotski –, *« il eût été indécent de mentionner : un tel est slave, un tel est juif. Mais il y a eu l'Occupation, ce temps d'horreur absolue et j'ai compris. Je ne suis pas près d'oublier. Ma solidarité est absolue, totale. La moindre trace d'antisémitisme m'est insupportable. »*

Sartre avait aimé *Tropismes* avant la guerre et l'avait écrit à Sarraute. Après la Libération, il se passionne pour *Portrait d'un inconnu*. Evénement rarissime, écrit une préface. Même avec cette préface et malgré l'insistance de Sartre, Jean Paulhan refuse, en 1948, de publier le livre chez Gallimard. Après d'autres refus, il paraîtra chez Marin. Quatre cents exemplaires vendus. Pas un article. *« J'étais résignée. J'acceptais l'échec une fois pour toutes. Si l'on s'occupe trop de ces choses-là, on ne peut plus rien faire. »*

Elle se souvient encore de l'endroit, sur une route de Normandie, où Raymond Sarraute avait prédit – c'était après *Martereau*, en 1953 : *« De ton vivant, tu ne seras pas reconnue. »* Rien pourtant, aucun refus, aucun silence, n'entamera la confiance de Raymond : *« Tout ce qu'on en dit maintenant, Raymond le disait alors. »* Toute sa vie, mieux que Nathalie, il a su où se trouvait chaque virgule de chacun des manuscrits. Elle lui lisait le travail en cours et leur accord était tel qu'en s'entendant lire, elle prévoyait ses réactions.

Avec *l'Ere du soupçon*, faisant suite à près de vingt ans de silence autour de son œuvre, c'est l'explosion. Elle est au centre de la vie intellectuelle. Marcel Arland (qui avait fait publier *Martereau* chez Gallimard) a eu l'idée de collationner ces textes déjà parus, sauf deux, dans *les Temps modernes*. Nathalie Sarraute y remet en cause la création romanesque, ouvrant à la pensée des voies inédites, qui deviennent l'objet d'intenses débats. C'est l'époque du nouveau roman.

Désormais chaque œuvre de l'écrivain fera date. Le théâtre s'ajoute à son domaine. La vie collective, les acteurs, le contact avec le public l'enchantent. Jouées, ses pièces la surprennent toujours, car lorsqu'elle écrit, elle ne « voit » pas – et moins encore des « personnages », elle entend *« mais pas des voix : des phrases. Le metteur en scène peut donc faire ce qu'il veut ! »*

Une écriture fondée sur la scansion, musicale. Pourtant la relation de l'auteur à la musique est ambivalente : *« Un bonheur excessif, qui frôle la douleur, y bascule, se transforme en détresse. Ce n'est pas un refuge comme le travail. »* Ni comme la lecture. Cet été, c'est du théâtre qu'elle lira à Venise, comme chaque année, retrouvant Hamlet, Ophélie et, dans sa ville, Othello. Si elle a parcouru le monde, souvent en conférencière, c'est l'Angleterre qui la fait rêver, celle surtout des heures délectables passées comme étudiante autrefois à Oxford (en 1991, elle y fut nommée docteur *honoris causa*). *« Les Anglais savent faire de la vie quelque chose d'heureux... au moins en apparence. »*

Et, soudain : *« L'existence est un miracle ! »* Autour de nous les pages des manuscrits et des livres. Les fleurs. *« Mais le goût de la vie ne supprime pas l'impression tragique, le sens de la menace. »* Ni, ceux-là, ce sens de l'humour qui la porte à distiller avec ce don unique de la suggestion, du non-dit, des inflexions du sens, ces récits, ces commentaires qui font pleurer de rire. L'après-midi s'achève. Demain, il y aura ce passage à vaincre, sur lequel elle bute. *« Ceux qui écrivent des milliers de pages n'importe comment, ce sont eux les paresseux. »* Demain, comme chaque jour, cette avancée lente dans l'inconnu. Très lente. *« C'est là, palpable, si proche, si fragile... »*

Nathalie Sarraute observe l'agitation des feuilles derrière la fenêtre, elle murmure : *« Au fond, je n'aurai vécu que pour une idée fixe. »* De telles vies, de telles idées, naissent les grandes œuvres, comme la sienne, mouvantes et propagées.

Viviane Forrester

★ La quasi-totalité de l'œuvre de Nathalie Sarraute est éditée chez Gallimard. De nombreux titres sont disponibles en « Folio ».

La vérité est derrière la page

par Hector Bianciotti

On ne le sait que trop : d'une part, tout ce que l'on aimerait risquer à propos de l'œuvre de Nathalie Sarraute, elle l'a déjà mieux dit qu'on ne saurait le faire. D'autre part, n'est-elle pas, cette œuvre où, sans exception, les titres s'ajustent dans une intime unité, comme entretissée avec une manière de commentaire que l'on entend à la lecture, telle une basse continue ?

De façon indéniable, la romancière possède à un degré supérieur – celui de l'ironie – ce sens critique qui accroît les dons de l'artiste, et qui, pour elle, représente avant tout le moyen le plus sûr d'exprimer son imperturbable sincérité. En outre, elle se place à la frontière de la poésie, qu'elle passe souvent, sans pouvoir s'y attarder, parce que son intelligence et son désir de vérité retiennent son élan et l'empêchent de céder au charme troublant de la musique.

Cas isolé dans l'histoire des lettres, Nathalie Sarraute a trouvé d'emblée, et un titre – *Tropismes* – qui pourrait englober l'ensemble de ses livres, et, bien plus important, sa voix.

Profondément indifférente à la superstition de l'originalité, elle n'a cessé de cultiver ce coin du jardin qui, seul, correspond à son besoin, et ce faisant, au lieu d'être originale, elle est unique.

Le novateur qui semble avoir rompu tout lien avec le passé est, très souvent, au cœur même de la tradition ; et ce n'est qu'un manque de perspicacité qui empêche le lecteur de s'en apercevoir, le poussant à classer l'artiste dans la catégorie vite désuète de quelque avant-garde, ce qui en intimide plus d'un. Telle nous paraît être la situation de Sarraute, en dépit de sa renommée internationale.

Ne trouve-t-on pas de personnages à proprement parler dans ses romans ? Ils étaient là, à l'instant, mais, c'est vrai, ils ont quitté la scène et gagné l'ombre des coulisses ; ou bien ils sont derrière la page, réduits à des consciences, à un lieu imaginaire d'opérations qui échappent d'ordinaire à l'entendement. Et cela du fait que la romancière (alors qu'ils se préparaient à proclamer cela ou ceci, à exécuter tel ou tel geste réglé d'avance pour devenir, disons, un *« éternel mari »*, un Pickwick, une Bovary, voire, dans le sublime *le Mot Amour* (1), Tristan et Iseult) les a arrêtés, dans l'espoir de saisir les mobiles enfouis, évasifs, évanescents de leur comportement que, le temps d'un éclair, elle a, plus qu'entrevus, devinés : ces sensations qui déconcertent l'âme et ont sur nous un pouvoir panique ; qui nous communiquent des peurs inattendues, des devoirs, d'inexplicables hilarités.

Oui : derrière ce que l'on croit être, on n'est pas fait seulement de la matière des songes, mais de ces niaiseries invincibles, difficiles à discerner, irréfléchies et toutes-puissantes. Leur souvenir en est-il effacé ? Les remous qu'elles ont suscités demeurent latents, prêts à engendrer des actes, à ourdir des simulacres de toutes sortes, à déclencher des catastrophes (voir ce que dit Béatrix Beck dans *le Magazine littéraire* de juin : *« Nathalie Sarraute, avec les tropismes, a découvert quelque chose d'aussi important, je trouve, que la cristallisation »*.)

D'où l'avènement d'une forme romanesque inédite qui ne mise ni sur le thème ni sur les caractères, le récit n'hébergeant, pour l'essentiel, que ces perceptions un instant prises dans l'hameçon des mots ; et, en même temps, d'un style consubstantiel au propos, savamment hésitant, tremblé, qui abonde en points de suspension – ces points de suspension par lesquels on s'efforce d'attirer l'attention sur la subtilité d'une remarque, et qui, chez Sarraute, se justifient pleinement (comme lorsqu'ils scandent le souffle coléreux de Céline), parce que les mots se taisent au bord de ce puits sans fond qui est en chacun de nous. Ce puits qu'eux-mêmes ont l'habitude de recouvrir, de masquer, et dont la profondeur ne renvoie à leurs questions qu'un écho imperceptible.

Or, s'il n'y a pas de sentiments sans fausse attribution ; si l'adhésion à l'opinion admise est un leurre ; si ce qui germe dans le corps et dans cette mémoire du corps qui vient de plus loin que la naissance ; si tout cela se trouve à l'origine de nos actes, qu'ils soient anodins ou graves, que la société loue, tolère ou condamne pour se préserver, serait-il interdit de penser que tout jugement est forcément injuste, inadmissible, et que la société n'a aucun droit sur quiconque ? Et que, par là, la romancière est *« a-morale »* ou, si l'on préfère, qu'elle se place en deçà de la morale que les hommes ont forgée au fil des millénaires pour moins s'entre-tuer ?

Obstinée, sûre d'elle-même, doucement indocile, rien ne saurait réfréner sa recherche de la vérité. A l'instar de la petite Nathalie d'*Enfance*, qui encourt les réprimandes et les désaveux des adultes pour ne pas manquer à certaine promesse faite à sa mère et se répète, pour se donner du courage : *« Je suis toujours là, à mon poste... Je résiste... Je tiens bon sur ce bout de terrain où j'ai hissé ses couleurs, où j'ai planté son drapeau... »*

Quelque vingt ans plus tard, lorsque, en 1932, elle commence à écrire, c'est son drapeau à elle qu'elle plante, ce sont ses couleurs qu'elle hisse sur ce même bout de terrain, jetant de plus en plus loin ses filets aux si fines mailles, serrant dans sa main la monnaie d'or des jours : ses romans, ses essais, ses pièces, ses tropismes : son Œuvre.

(1) *In l'Usage de la parole*, Gallimard, 1980.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les illusions nécessaires

Une vibration assourdissante, puis muette : la vie, selon Michka Assayas

DANS SA PEAU
de Michka Assayas.
Gallimard, « L'arpenteur ».
138 p., 78 F.

Michka Assayas décrit la débâcle d'un homme : son père. Le vieillissement, la maladie, l'effondrement d'un corps, et, pis encore, sous le regard impuissant du fils, l'intelligence du père irrémédiablement en déroute. *Dans sa peau* – récit sans doute authentique – est une fiction. Le travail d'écriture rend supportable l'histoire d'une ultime intimité et d'une séparation sans appel.

Ne vous fiez pas au titre du livre qui n'envisage pas les véritables enjeux d'un roman violent comme le mutisme d'un enfant. Assayas est un écrivain. Il mêle avec subtilité la mort d'un amour et la mort du père, deux initiations liées à l'expérience essentielle de l'abandon. Un jeune homme de vingt-cinq ans entre dans la maturité et quitte ses rêves. Il aime une apprentie comédienne, Emmanuelle, qui se joue de la passion comme elle joue les classiques, avec acharnement et mauvaise foi.

A cet amour qui triche s'ajoute un autre échec : le déclin du père luttant avec les bribes d'une lucidité de plus en plus abîmée. Le garçon doit faire bonne figure au nom de la jeunesse qui impose des joies factices, alors qu'il apprend que vivre n'est qu'accomodement et lent effacement : *« Mais n'est-ce pas cela, la vie, sentir dans ses fibres une vibration qui, après avoir résonné en vous jusqu'à vous rendre sourd, s'atténue puis se fige dans le silence ? »* Roman du désastre, *Dans sa peau* est aussi un roman de vie. Le narrateur écrit dans la tiédeur traître du futur, dix ans après, alors que ses propres enfants jouent près de lui. Un autre amour a permis que le temps durcisse. Mémoire des premiers tourments, mémoire du père, la mort est haïssable certes, mais l'existence n'est pas non plus simple hasard à une époque où le géniteur se donne le droit d'aimer. Le fils se réfugie dans le bureau du père, glisse *« dans sa peau »* pour saisir – parfois et par fragments – une vie ordinaire qui avait parié sur l'espérance.

Les plus belles pages du livre sont celles qui racontent un homme sans gloire, ses désirs et ses utopies, au fond, les mêmes illusions nécessaires ressassées par le fils qui accepte d'avoir inversé – à contrecœur – les rôles. Le père malade devient l'enfant de son fils affolé. Il y a des moments exceptionnels, de prestigieux *andante* sur le père qui croit prendre des initiatives, alors que, trahi par son corps, il n'est qu'une caricature irritante, sur le fils honteux qui le lave sans oser frôler son sexe, fou de rage et interdit de pitié.

Ironie, humour, concision, élégance, pudeur et vérité sont les armes du désenchantement. *« Seuls durent, pensais-je, ceux qui ont louvoyé, triché avec eux-mêmes. J'en avais la certitude, et je savais déjà que mon destin à moi serait de durer. »* Propos volontairement cyniques d'un jeune homme qui craint de disparaître avec le cadavre du père. Propos de ceux qui, comme Michka, pleurent la cruauté du monde et – pour survivre – se livrent au grand sacrifice de l'oubli où se consument les hommes de bonne volonté. Incinération douloureuse dont ce roman est le compte-rendu, d'autant plus poignant qu'il refuse toute compassion : *« Je me sentais pur. Chacun de mes actes était celui d'un vaincu qui n'a rien à se reprocher. »*

Hugo Marsan



Michka Assayas.

Révolution à Venise

LA DOGARESSE
d'Henri Sacchi.
Seuil, 445 p., 120 F.

Sans déflorer le roman – le premier – d'Henri Sacchi, on peut révéler que le fil conducteur en est *« le secret de maître Folco »*, du nom de l'architecte padouan mais d'origine byzantine qui conçut les premiers plans et les fondations de la ville de Venise. Celle-ci repose sur des centaines de milliers de pilotis mais dix seulement, selon la légende, assurent par le jeu de très savants équilibres hérités notamment des Egyptiens la stabilité de l'ensemble. Détruisez ces dix supports-clés et tout l'ensemble de la cité s'effondre dans les flots et la vase de la lagune.

C'est une belle histoire, qui nous promène à travers les siècles et toutes les épreuves que traversa la République sérénissime, depuis sa création jusqu'à ce que Napoléon sonne le glas de son indépendance. Mais l'essentiel, de très loin, est consacré à la période contemporaine – et même à un avenir de quelques années – où naissent et se développent en Italie du Nord des mouvements mi-écolos, mi-séparatistes en réaction à l'impuissance ou à l'inaction du gouvernement de Rome face à la constante dégradation de l'Etat et, plus spécifiquement, à Venise, à celle d'une ville autrefois puissante et prestigieuse, rongée par la pollution, la dépopulation et finalement le déferlement incontrôlé de touristes affamés de colifichets.

Ce qui aboutira à ce que Henri Sacchi appelle *« la révolution des gondoles »* sous l'œil réprobateur du gouvernement italien et le regard de l'étranger – pas tout à fait impassible car les révolutionnaires vénitiens disposent de moyens de pression fort efficaces sur plusieurs puissances extérieures, à commencer par la France et son président.

Il y a là tous les éléments d'une sorte de roman policier politico-historique dans lequel le rôle du personnage principal revient bien évidemment à la ville de Venise, ses palais, ses canaux, etc. Un peu trop peut-être car, même si l'on fait abstraction d'un lexique et d'un important appareil de notes, la lecture tend parfois à se perdre dans de longues et fréquentes descriptions de scènes anciennes ou contemporaines, voire de sites, qui ne contribuent que modérément à l'attrait et au tempo du récit. A quelque chose, toutefois, malheur peut être bon et les amoureux de Venise trouveront à coup sûr dans ce roman matière à alimenter ou à ranimer leur légitime amour pour ce lieu.

Alain Jacob

Les chimères de Rosa

HAUT LIEU
de Sylvie Doizelet.
Gallimard, 126 p., 75 F.

Qui est Lady Rosa, installée depuis quarante ans dans une maison de retraite à Meldreth ? Elle se qualifie elle-même de *« dernière excentrique »* d'Angleterre. Pour d'autres, c'est une quasi-folle ou, pour le moins, une fabulatrice. Ce serait assez l'avis du docteur Lower, directeur de l'établissement, et des deux amis de la vieille dame, Hugo et Lazare, confidents et complices subjugués. Toujours est-il qu'après une vie mouvementée, des maris et des amants, une œuvre d'essayiste qui l'a rendue célèbre, Lady Rosa, à quatre-vingt-trois ans, trône sur son rocking-chair dans un jardin qu'elle sait transformer à son gré en parc des chimères ou en confessionnal de plein air, tant il est vrai que son dernier séjour est le *« royaume du verbe »*.

Un jour, un jeune homme, Rendall, force la porte de l'institution, pour interviewer, en vue d'une biographie, l'illustre pensionnaire. Elle pose ses conditions : il viendra chaque jour, à heure fixe. Il s'incline, conscient des dangers qu'elle ne lui cache pas : *« Je suis trop experte dans l'art de mener à la désespérance. »*

Ainsi s'engage non pas un échange, mais un long monologue discursif où Lady Rosa va moins imposer ses vues, des réminiscences, l'état de ses humeurs changeantes, que se lancer dans une quête fiévreuse d'identité, comme par un ultime sursaut de vie.

Qui est-elle vraiment ? En tout cas, il y a un drame au cœur de son passé : cet enfant que, mariée, elle a eu d'un amant et qu'elle a abandonné au bord de la Tamise. Cet enfant aurait été recueilli, il serait le père du père de Rendall. Sous couvert de recherches biographiques, celui-ci ne serait-il pas venu à Meldreth pour en savoir plus sur ses origines familiales ?

Qui croire ? Que croire ? Dans son exaltation, oscillant entre de cyniques mises au point et d'avides interrogations, Lady Rosa mène inlassablement sa poursuite des ombres, restant l'une d'elles, aux frontières vacillantes d'un passé ambigu.

Mais ce Rendall, que l'on n'entend jamais, puisque son interlocutrice fait les demandes et y répond, existe-t-il vraiment ? Ne serait-ce pas l'invention d'une simulatrice que d'aucuns, comme Hugo et Lazare, dénoncés comme des jaloux, croient de plus en plus folle... ?

Avec son deuxième roman, Sylvie Doizelet s'est emparée d'un beau thème, proprement romanesque puisqu'il ouvre de multiples perspectives à partir de l'investigation d'une mémoire meurtrie, à la fois inventive, insidieuse et fantasque, mais sur un registre intimiste, prenant, troublant. Elle mène ce récit à une voix avec une ferme exigence et un sens provocant, on pourrait presque dire haletant, de la mise en cause d'un destin, de la mise en équation des certitudes et des approximations, des aspirations à la vérité intime et des reflux de l'oubli, du mensonge. Sans doute, le « pari » de la romancière se révèle-t-il un peu hasardeux, cette ligne tendue qu'elle veut maintenir se relâche parfois dans l'esprit du lecteur par la convergence trop extrême de tout l'équilibre du roman vers un seul personnage enfermé dans son soliloque. On ne navigue pas toujours avec la même intensité entre le vrai et le faux, le vraisemblable et le fantasme. Il reste une œuvre d'une originalité forte et d'une facture souvent fascinante.

Pierre Kyria

Les paysages de Philippe Jaccottet

Suite de la page I

– Des poèmes de Mandelstam viennent de paraître (6).

– C'est une réédition, à laquelle je tiens beaucoup. J'avais été ébloui en lisant *le Voyage en Arménie*, traduit par André du Bouchet, puis des poèmes, traduits par Jean-Claude Schneider, dans *Argile*. Et j'avais lu, bien avant, les Mémoires de sa femme, *Contre tout espoir*, qui m'avaient familiarisé avec son destin. La découverte de Mandelstam a été un grand choc pour moi. D'ailleurs, il fallait ce choc, pour me décider à apprendre un peu de russe, que j'ignorais complètement, afin de le traduire. J'ai suivi un cours, potassé des grammaires, j'entendais la sonorité de la langue, ce qui est tellement important. Chaque jour, j'essayais de traduire un poème avec un dictionnaire. Quand il s'est agi de les publier, je les ai soumis à Louis Martinez qui est un des autres traducteurs. Il en a été le vérificateur mais j'ai gardé ma liberté d'action.

– Votre dernier recueil de poèmes mêle prose et poésie.

– Il se trouve que, ces dernières années, j'ai écrit des proses qui prolongent *Paysage avec figures absentes* (7), de petites suites de poèmes ou des notes comme dans *la Semaison* (8). Il m'a semblé que la cohérence de la matière était suffisante pour que je les rassemble dans un même ouvrage – un peu comme un musicien qui changerait d'instrument, passerait de la flûte au violon. Ce sont des poèmes donnés presque à moitié en rêve, entre veille et sommeil, de petites notes, des éclats, des fragments. Je ne crois pas que j'aurais laissé passer cela autrefois.

– N'est-ce pas le signe d'une liberté plus grande ?

– Plaisir ou consolation de l'âge, je me sens moins tourmenté de scrupules, du moment que les choses répondent à une nécessité intérieure. Plus qu'une liberté, c'est une sorte de naturel qui me vient avec le temps, et qui fait que le ton de ces livres est parfois plus léger. Ainsi *Vue du lac* n'est pas sans lien avec les notes que j'ai réunies dans le *Libretto* (9), qui est en somme un livre heureux.

– A l'origine de ces poèmes, de ces proses, il y a toujours une émotion ?

– Elle en est la source. Je n'ai jamais écrit un texte valable qui ne parte de cet espèce de choc, qui peut être très modeste. Tout de même, cette sensibilité, cette vibration a tendance à être moins fréquente, même si je continue à être très perméable aux impressions du dehors, qu'elles soient douloureuses ou jubilatoires.

– Dans deux magnifiques proses,* Eaux de la Sauve, eaux du Lez *et le* Col de Larche, *la rêverie ne prolonge pas, comme dans* Cahier de verdure *(10), la contemplation d'un verger ou d'une prairie, mais celle d'un torrent de montagne.

– Le col de Larche est un col peu fréquenté, près de Briançon, qui mène en Italie. Passant là il y a deux ans, nous nous sommes promenés à la nuit tombante dans ce lieu, et j'ai retrouvé une espèce d'émotion, et même d'exaltation – au sens étymologique – que m'avaient donnée les montagnes quand j'étais enfant, en Suisse. Cette émotion, liée à la limpidité de l'air, à la fraîcheur de l'eau, s'était déposée dans un de mes premiers livres, *Requiem* (11), une réponse indignée au massacre d'otages dans le Vercors, qui se terminait sur un apaisement. C'est en partie pour cela que j'ai accepté de le rééditer. Au col de Larche, j'ai eu l'impression d'approcher ce qu'on peut éprouver de plus haut en soi-même. Et je dis qu'il serait beau d'employer, comme dernier mot d'une œuvre, le mot « torrent », parce que c'est le jaillissement de l'origine. Au fond, ce texte est une variation inconsciente sur un vers de Hölderlin, à propos du Rhin : *« ein Rätsel ist Reinentsprungenes »* (ce qui a jailli pur est une énigme...)

Il y a dans la poésie [...] des ouvertures ou des entrebâillements sur un espace autre, qui ne serait pas un autre monde, mais notre monde compris autrement

– Dans la prose qui donne son titre au récit* Après beaucoup d'années, *vous donnez en quelque sorte votre définition de la poésie.

– Dans *l'Idiot*, qui est au monde un des livres que je préfère, le prince Muichkine revient de Suisse, plein des souvenirs de la montagne, du bruit des cascades. Et après la confession d'Hippolyte, qui est un peu comme le *De profundis* de notre époque, le prince retrouve Aglaé dans le parc, à la fin de la nuit, et il entend son rire, qui me paraît être une des seules réponses probantes, en dehors de toute théorie, à ce *De profundis* qui est l'expression du nihilisme absolu.

Il y a dans la poésie, pas nécessairement chez les grands poètes, pourvu que le ton soit juste, des moments qui sont comme le bruit du torrent ou le rire d'Aglaé, des ouvertures ou des entrebâillements sur un espace autre, qui ne serait pas un autre monde, mais notre monde compris autrement. Ce qui rejoint la méditation de Musil sur ce qu'il appelle l'autre état, *« der andere Zustand »*, qu'il rapproche plutôt de l'état mystique, mais qui est aussi un état poétique : un état dans lequel notre perception du monde est modifiée. Modifiée, naturellement, dans un sens qui le rend plus habitable. C'est aussi ce que Rilke appelle *« l'Ouvert »*, où les poètes, les anges, les bêtes aussi à leur manière, circulent sans difficulté parce qu'il n'y a plus d'obstacle, que la respiration est possible. Et je crois que toutes les œuvres poétiques véritables, et plus nettement encore les œuvres musicales, nous conduisent plus ou moins près de ce seuil.

– Vous semblez vous interroger, dans le même texte, sur la place du poète face aux événements du monde, ou au poids du malheur.

– Dans *A travers un verger* (12), j'ai énoncé explicitement l'espèce de doute qui m'a saisi à propos de textes consacrés à des paysages. Je me revois fasciné par un verger près duquel je passais, alors que ma mère était en train de sombrer dans l'absence et que j'en souffrais énormément. Ce scrupule, que j'ai souvent avoué, je l'ai surmonté pour plusieurs raisons, par exemple en lisant Chalamov, un écrivain russe qui a passé une trentaine d'années dans les camps de la Kolyma. Il a continué à écrire des poèmes et dit une chose très belle à propos de la poésie : *« C'est, dans l'hiver, ma forteresse bâtie. »* Sur la légitimité d'écrire des poèmes aujourd'hui, je suis débarrassé de toute hésitation.

– Comme la fraîcheur du torrent, les sensations liées à une pivoine ramènent dans votre livre de fugaces souvenirs d'enfance.

– Je ne suis pas du tout un écrivain de l'enfance. Dans des textes que j'ai écrits sur Ponge, qui ne sont pas encore parus, je dis qu'un regard qui se retournerait vers l'enfance ne me paraît pas forcément un regard tourné en arrière. Je dis la même chose à propos de la lumière du sacré, à la fin de *Cristal et fumée* (13).

J'ai lu récemment un petit livre, très beau, de Jean-Christophe Bailly, *Adieu*, qui m'a beaucoup intéressé. Bailly nous invite à prendre définitivement congé des dieux avec une sorte de piété et de révérence, pour enfin entrer dans la plaine, par opposition aux montagnes qui sont une métaphore des religions dans ce qu'elles ont d'écrasant. Mon sentiment, c'est que les montagnes sont aussi, derrière nous, comme des lampes qui éclairent nos pas. Le sacré, je ne lui donnerais pas congé si facilement car je ne vois pas comment, sinon, la plaine serait autre chose que le *Deserto rosso* d'Antonioni.

Ce sont, chez moi, des intuitions plus que des pensées. Mais je crois que cela tisse, dans les différents livres que je viens d'écrire, une sorte de réseau. Et que cela converge pour former quelque chose qui serait, au fond, assez ferme, assez positif.

– Cette fermeté, vous y faites souvent allusion dans vos derniers ouvrages alors qu'auparavant vous vous définissiez comme* l'Ignorant *(14), l'incertain. Est-ce un sentiment nouveau ?

– Oui. Il y a là comme l'affirmation d'une réalité lumineuse des choses, en dépit de tout. Ainsi la colombe est le premier oiseau qui soit chargé de symbole dans mes livres, alors que d'habitude ce sont de vrais oiseaux, que je connais très bien. Je crois qu'elle me vient du *Baptême du Christ* de Piero della Francesca, que j'ai décrit dans *Libretto*. C'est un des plus beaux signes blancs de la peinture. Je n'ai pas hésité à laisser voler cette colombe dans mes pages, en évoquant un espace où même elle ne parviendrait pas.

– L'état poétique ne rejoint-il pas alors l'état mystique ?

– Le mot « mystique » demande à être employé avec beaucoup de scrupules. Mais il est vrai que, ces dernières années, j'ai relu beaucoup les poèmes de saint Jean de la Croix, une des cimes de la poésie à mes yeux, ou ceux de Rûmî, le grand mystique soufi. J'ai été éloigné de la religion par le protestantisme, tel qu'il vous était imposé dans mon enfance, en Suisse, comme quelque chose de glaçant ; mais, dans le même temps, je découvrais Claudel avec une admiration qui ne m'a plus quitté. Sans doute est-ce l'intuition de l'insaisissable comme source de la parole qui rapproche poésie et mystique. »

Propos recueillis par Monique Petillon

(6) Ossip E. Mandelstam, *Simple promesse*, Choix de poèmes 1908-1937, traduits du russe par Philippe Jaccottet, Louis Martinez, Jean-Claude Schneider, La Dogana. Voir « le Monde des livres » du 17 juin.
(7) Gallimard, 1970.
(8) Gallimard, 1971.
(9) La Dogana, 1990.
(10) Gallimard, 1990.
(11) 1946, réédition Fata Morgana, 1991.
(12) Gallimard, 1984.
(13) Fata Morgana, 1993.
(14) Gallimard, 1957.

Les voyages de l'islam

Denis Gril nous offre la première traduction en français d'une œuvre fondamentale d'Ibn Arabi

LE DÉVOILEMENT DES EFFETS DU VOYAGE
d'Ibn Arabi.
Edité, traduit et présenté par Denis Gril,
Editions de l'Eclat, 228 p., 120 F.

Le Coran ne laisse pas l'homme oublier sa condition de *viator*, dont l'accomplissement du pèlerinage à La Mecque est l'expression rituelle : innombrables y sont les occurrences de mots qui signifient « chemin » ou « voie » – et c'est même l'un de ces mots, *charia*, qui désigne la Loi divine.

Voyageurs, au sens littéral du terme, les musulmans le furent très tôt. La piété, les expéditions militaires, le négoce mais aussi la recherche de la science (*« Cherchez-la, fût-ce jusqu'en Chine »*, prescrit le Prophète) les conduisirent sur toutes les routes du monde. Ibn Arabi lui-même parcourut infatigablement son Andalousie natale, puis le Maghreb et le Proche-Orient pendant près de quarante ans avant de s'installer à Damas, où il devait finir ses jours en 1240.

Mais le voyage dont il s'agit dans ce traité, pour la première fois traduit en français et, sauf erreur, dans quelque langue occidentale que ce soit, c'est d'abord le voyage universel *« qui ne cesse jamais, ni dans le monde d'en haut ni dans le monde d'en bas »*, car *« l'existence a le mouvement pour origine... Si elle restait immobile, elle reviendrait à son point de départ qui est le néant »*. Dieu lui-même voyage depuis la Nuée – la *divina calligo* des traductions latines du pseudo-Denys – jusqu'au Trône qui embrasse l'Univers, où va s'exercer son action créatrice. Sa Parole, elle aussi, descend perpétuellement jusqu'au *« Ciel le plus proche »* et, de là, vers le cœur de l'homme. Chaque verset de la Révélation, du dernier au premier, devient alors à son tour l'une des étapes par lesquelles le fils d'Adam monte vers Dieu.

Bon gré, mal gré, toute créature chemine. Comme le suggère dans le titre arabe un jeu de mots intraduisible en français, ce cheminement ne mérite toutefois le nom de « voyage » (*safar*) que s'il est « dévoilement » (*isfar*), que s'il porte des fruits de connaissances spirituelles comme ce fut le cas pour les prophètes dont le Coran a évoqué les itinérances. C'est donc à partir de ces modèles prophétiques qu'Ibn Arabi entreprend de décrire les règles, les modalités et les effets du voyage. Il faut rappeler à ce propos qu'aux yeux de ses adversaires – ils sont nombreux, de nos jours encore, et tentent régulièrement d'interdire la diffusion de ses livres – celui qui, pour ses disciples, est par excellence *« le plus grand des maîtres »* (*al-cheikh al-akbar*) n'est qu'un philosophe déguisé dont la doctrine se réduit à un néoplatonisme impie, vainement camouflé par un assemblage de citations scripturaires détournées de leur sens. *« Finissons-en avec Plotin et ses séides ! Revenons à Muhammad ! »* s'écriait naguère assez comiquement un auteur musulman indien en conclusion d'un ouvrage qui prétendait démontrer l'hétérodoxie du docteur mystique andalou. Or ce que l'on vérifie ici, comme dans l'ensemble des écrits d'Ibn Arabi, c'est qu'au contraire son enseignement tire toute sa substance du Coran et que son œuvre entière (des dizaines de milliers de pages) n'est au fond qu'une immense et pénétrante exégèse dont les interprétations les plus audacieuses demeurent toujours scrupuleusement attentives à la lettre du Livre révélé.


BERNARD PLOSSU/MÉTIS

Le voyage comme dévoilement.

C'est donc, chaque fois, en scrutant le vocabulaire des versets concernés, en s'attachant à leurs particularités grammaticales (et par exemple à la signification des termes qui désignent les flexions casuelles) qu'Ibn Arabi fait surgir le sens des « voyages » accomplis par les prophètes (vocable qui, en islam, s'applique également à des personnages que la tradition biblique nomme « patriarches ») : celui d'Adam, c'est-à-dire sa chute du Paradis, qui ne l'éloigne de Dieu qu'en apparence et sans laquelle sa connaissance serait imparfaite ; celui d'Hénoch, *« que Dieu a élevé en un haut lieu »* et qui, dans la sphère du Soleil, où il réside, devient le pôle de l'Univers et reçoit la science du temps ; celui que fit Noé dans l'arche – le « signe » de Noé, dans le Coran, c'est l'*athanor* (*al-tannûr*), où bouillonnent les eaux du déluge, et sa navigation l'instruira de la science du Grand Œuvre ; ceux d'Abraham, de Loth, de Joseph, ceux de Moïse. Je ne peux résumer ici les interprétations qui jaillissent de cette herméneutique inspirée. Ce qu'il faut retenir, c'est d'abord que, pour Ibn Arabi, il ne s'agit pas là d'épisodes d'une histoire sacrée qui serait forclose : tout homme a une arche à construire comme Noé, tout homme a rendez-vous au Sinaï comme Moïse. C'est, d'autre part, que les voyages, quels qu'en soient les détours, se ramènent à trois types : *« vers Dieu »*, *« à partir de Dieu »* – ce renvoi vers les créatures pouvant être la conséquence d'un rejet ou la marque d'une élection – et *« en Dieu »*, ce dernier produisant un éblouissement sans fin *(hayra)* dont l'*epektasis*, chez Grégoire de Nysse, est l'équivalent en langage chrétien.

Parmi les voyages prophétiques, c'est cependant celui qui conduisit le prophète de l'islam au seuil de la Présence divine qu'Ibn Arabi commente le premier, et c'est là aussi que se dessine le thème central du traité. Le verset initial de la sourate dix-sept y est analysé mot par mot. Ce voyage est *nocturne*, *« le moment le plus cher aux amants »*. Le Prophète n'est désigné dans ce passage que comme *serviteur*, *« le plus noble des noms »*, et, plus précisément comme *« serviteur de Lui »* – du Soi transcendant et non pas d'un aspect divin particulier : sa volonté propre est totalement éteinte dans la volonté de Dieu. Enfin, il n'est pas dit qu'il voyagea mais que Dieu *« le fit voyager »* : il n'y a, de sa part, aucun mouvement. Il est mû par Dieu. Le véritable voyage, celui qui est *« dévoilement »*, est donc en quelque sorte un voyage immobile, dans le plus pur état d'abandon dont la créature soit capable.

Ceux qui s'intéressent à la mystique musulmane apprécient depuis longtemps les travaux rigoureux que Denis Gril a déjà, trop discrètement, consacrés à son histoire et à ses doctrines. Ils lui seront reconnaissants de leur offrir cette traduction avec, en vis-à-vis, l'édition critique du texte arabe, dont la seule publication antérieure (en 1947, à Hayderabad) laissait beaucoup à désirer. Mais leur gratitude ira aussi aux éditions de l'Eclat, dont cet ouvrage ne fera sans doute pas la fortune. Elles s'honorent d'autant plus en l'accueillant dans leurs collections. Les « grandes » maisons ont décidément bien des leçons à recevoir des petites.

Michel Chodkiewicz

La cuisine de la différence

Une réflexion de Claudine Fabre-Vassas sur les rituels et les croyances entourant le cochon dans la France rurale traditionnelle comme racines de l'antisémitisme

LA BÊTE SINGULIÈRE.
Les juifs, les chrétiens et le cochon
de Claudine Fabre-Vassas.
« Bibliothèque des sciences humaines ».
Gallimard, 418 p., 165 F.

Voici un ouvrage aussi singulier que son titre. En apparence, cette étude se présente comme une monographie classique d'ethnographie des techniques, qui traiterait de la « tuée » du cochon et des rites populaires qui l'accompagnent – le tout dans un « terrain » bien déterminé : le pays de Sault, au sud-ouest de Carcassonne. Les premières pages évoquent d'ailleurs irrésistiblement *le Cochon*, fameux documentaire de Jean Eustache, qui avait su fixer sur sa pellicule la mise à mort rituelle, festive et méthodique de l'animal – « scène primitive » de tant d'enfances rurales.

Toute une variété de professions, nous dit l'auteur, entoure ce moment cruel et fascinant : *langueyeur* chargé d'examiner, au marché, si le porc n'a pas les symptômes de la « ladrerie » (lèpre), le *châtreur* avec sa flamme (couteau) à manche de corne – marchand de *cresto pouarcs* (châtre-cochon) circulant, jadis, dans les villages au son du *flutiau*...

Toutes ces images d'une France provinciale et terrienne commencent, comme chez Eustache, à se brouiller. Ce sont bien les derniers témoignages que Claudine Fabre-Vassas en recueille, à la façon dont les anthropologues enregistrent les souffles ultimes des sociétés primitives. Mais cette fois il ne s'agit ni d'Indiens, ni d'aborigènes d'Australie mais de la société chrétienne traditionnelle, de son univers mythique et mental, dont le cochon constituerait une « clé ».

Très vite, en effet, le livre de Claudine Fabre-Vassas s'emballe. Les gestes, minutieusement répertoriés, se mettent insensiblement à faire signe vers une autre scène, vers d'autres personnages. Tout d'abord le personnage de l'enfant, qui noue avec le cochon des relations étroites, intimes, peut-être parce que, jusqu'à la communion privée, à l'âge de sept ans, l'enfant, comme la bête, demeure à la lisière de l'humanité. Puis le personnage du juif, qui, paradoxalement, est identifié à l'aliment, alors qu'il s'en interdit la consommation. Juif, enfant, cochon : tel est donc l'ensemble dont l'auteur étudie les variations. Un ensemble dont les trois éléments passent de l'un à l'autre dans de vertigineuses métamorphoses, qui se croisent et se recroisent sans cesse.

Car, pour Claudine Fabre-Vassas, le drame, bien plus sombre, qui se noue derrière la routine paisible des coutumes villageoises, derrière la bonhomie de plats et de gâteaux succulents, n'est autre que *« l'essentiel de l'être juif et de ses coutumes »*, tel qu'il est interprété par les mythes européens en « clé de cochon ». Cette figure fournit *« la matrice logique de l'antijudaïsme le plus communément partagé, la justification minimale et comme naturelle de toutes les brimades, de tous les bannissements et de toutes les exterminations »*, comme si cette clé ouvrait les portes de l'antisémitisme chrétien traditionnel. Antisémitisme d'autant plus redoutable qu'il s'inscrit dans les gestes les plus banals et les plus quotidiens, dans des chansons populaires que les marraines fredonnent à leurs filleuls, voire dans les recettes de la fête de Pâques.

On ne s'étonnera pas que les accusations de crimes rituels, formulées envers les juifs du Moyen Age par les diverses inquisitions, et qui connurent une renaissance sinistre dans la littérature nazie, trouvent une place, et un éclairage nouveau, au sein de cette histoire.

Le « mille-feuille » et le missel »

Du point de vue méthodologique, le livre de Claudine Fabre-Vassas s'inscrit dans une tendance qui fait de la cuisine le prisme où la société et ses mythes se laissent le mieux voir.

La Bête singulière nous fait remonter le cours qui mène du cultuel au culinaire. On aurait tort de bouder le plaisir qui naît, au fil des pages, de la mise en relation de tel ou tel mets avec l'univers religieux. Par exemple, le mille-feuille est à relier au missel, doré sur tranche, offert jadis le jour de la communion. De même, la coutume de colorier les œufs de Pâques aurait pour origine une légende se rapportant à la Passion du Christ. Les enfants de Jérusalem, qui s'apprêtaient à lancer des œufs sur le condamné, les virent soudain saigner, et renoncèrent à leur projet.

Mais, plus que tout, la cuisine contribue à la stratégie pour séparer le « bon chrétien » tout autant du juif que de sa propre nature juive. Certains prêtres déconseillaient ainsi aux fidèles de manger le gigot de Pâques à la maison, afin que la semaine sainte soit nettement distinguée de la cérémonie – le *Seder* – qu'à la même période de l'année, les juifs accomplissent, en famille, en souvenir du sacrifice de l'agneau pascal. De même les *bunyols*, les gâteaux de Pâques en Catalogne, sont-ils conçus comme *« un mets rituel face au pain azyme des juifs : aussi sont-ils faits à la maison comme un acte de liturgie domestique. Ils comprennent obligatoirement du levain par opposition au pain juif qui n'en contient pas »*.

Le livre de Claudine Fabre-Vassas est, à n'en pas douter, une des réflexions les plus originales et les plus novatrices sur l'enracinement des préjugés antisémites, avec toutes leurs conséquences dans le vécu quotidien et séculaire des sociétés européennes. On ne peut qu'admirer l'étonnante accumulation d'exemples, de textes et de citations, qui donne à ces pages la rare saveur d'un « livre-monde » et n'est pas sans rappeler le style des classiques de l'anthropologie d'avant l'ère structuraliste – celui du folkloriste français Arnold Van Gennep, voire celui de James George Frazer et de son *Rameau d'or*. Reconnaissons toutefois que cette masse d'informations rend parfois la théorie difficile sinon à établir, du moins à retenir. Au regard des ambitions que se fixe l'auteur, c'est peut-être dommage.

Nicolas Weill

Le Monde

Édité par la SARL *le Monde*
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1944
Capital social : 620 000 F
Principaux associés de la société :
Société civile « Les rédacteurs du *Monde* »
« Association Hubert-Beuve-Méry »
Société anonyme des lecteurs du *Monde*
Le Monde-Entreprises,
Jean-Marie Colombani, gérant.

Le Monde PUBLICITE S.A.
Président-directeur général : Jean-Marie Colombani
Directeur général : Gérard Morax
Membres du comité de direction : Dominique Alduy
133, av. des Champs-Elysées
75409 PARIS CEDEX 08
Tél. : (1) 44-43-76-00
Téléfax : 44-43-77-30
Société filiale de la SARL *le Monde* et de Médias et Régies Europe SA

Le Monde
TÉLÉMATIQUE
Composez 36-15 - Tapez LEMONDE
Le Monde - Documentation
36-17 LMDOC ou 36-29-04-56

Imprimerie du « Monde »
12, r. M.-Gunsbourg
94852 IVRY Cedex

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE
75501 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99
Télex : 206.806F

ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-60-30-10
Télex : 261.311F

PRINTED IN FRANCE

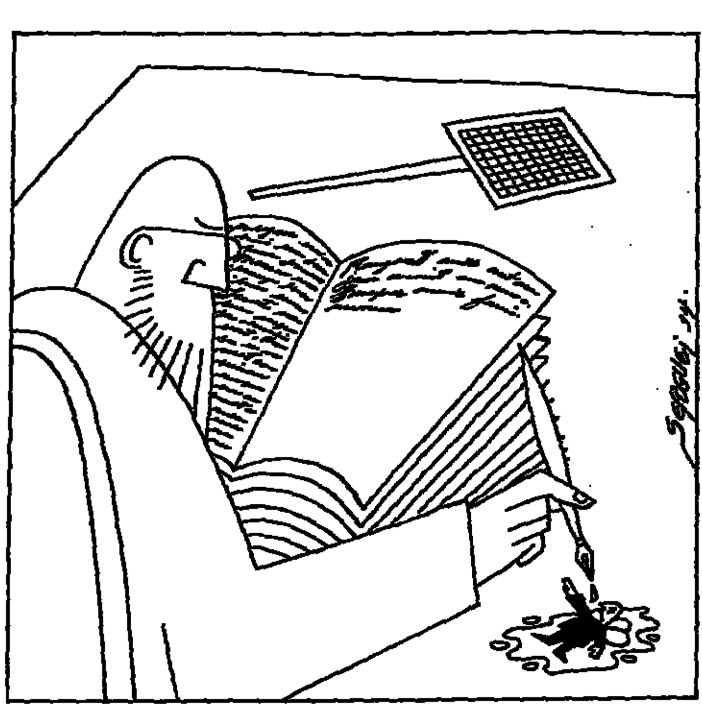
Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437

ISSN : 0395-2037

Le Monde sur CDROM : (1) 43-37-66-11. Microfilms : (1) 40-65-29-33

L'HISTOIRE

par Jean-Pierre Rioux



Lucien-la-honte

LUCIEN REBATET
Un itinéraire fasciste
de Robert Belot.
Seuil, 482 p., 190 F.

REBATET est mort en 1972, à soixante-neuf ans, sans en démordre : fasciste il avait été, fasciste il disparut, comme le caillou dans l'eau noire des mares. Il est aujourd'hui tout à fait inconnu et n'a aucune postérité, sauf à considérer que les ex-jeunes gens de notre nouvelle droite qui le trouvèrent si roboratif pourraient sortir de leur isolement groupusculaire. Rien n'y a fait. Rebatet ne compte pas d'amis chez M. Le Pen. Une réédition expurgée de ses *Décombres*, en 1976, a fait long feu. L'opuscule de Pol Vandromme sur *« le grand écrivain gothique »*, paru aux Editions universitaires en 1968, a été trop louangeur pour convaincre quiconque.

Le retour en presse du journaliste, dès 1956 à *Rivarol*, a marginalisé un peu plus ce dissident lugubre, muré dans l'anticommunisme et l'antigaullisme de sa confrérie, et tout juste singularisé par des sentiments pro-européens et tiers-mondistes qui faisaient ricaner ses petits camarades. La publication en 1952, par Gallimard, de son roman d'apprentissage, *les Deux Étendards* (réédité en 1991), voulue par Dominique Aury et Jean Paulhan, un résistant sans rancune, a été accueillie dans une indifférence délibérée. Elle avait sans doute aidé à faire sortir le prisonnier de Clairvaux, mais n'avait guère convaincu de la « pureté originelle » de son passé de collabo notoire, condamné à mort après la Libération.

A quoi bon, par conséquent, remuer toute cette cendre et faire redécouvrir Rebatet en 1994 ? La question, visiblement, hante Robert Belot, né en 1958. Il n'y répond pas vraiment. Mais il tient en revanche à se « couvrir » en nous assurant toutes les trois pages de ses meilleurs sentiments antifascistes, dont nous n'avons rien à faire. Il lui aurait suffi de nous dire qu'il était historien, ni plus ni moins, pour nous convaincre tout à fait. Quitte, par exemple, à nous indiquer plus clairement au passage quelles avaient été ses sources inédites utilisées pour rédiger cette thèse devenue livre : relire attentivement les papiers de presse et les œuvres boursouflées de Rebatet est une chose ; ne pas afficher ou signaler au hasard des notes les inédits et les trouvailles dans des archives privées en est une autre. Bref, cette obstination à jouer à la belle âme sans faire assez humblement son métier irrite les grands garçons que nous sommes tous.

IL faut pourtant surmonter cet agacement et même supporter les prétentions au style que cultive si gentiment Robert Belot. Car son livre, premier du genre, est bon, tout bonnement. Et de surcroît, toute répugnance bue, Rebatet est un banal et vrai objet d'histoire. Mieux, et plus cruellement : l'objet se débat, et son observation scientifique révèle des failles de raisonnement ou des impuissances de l'histoire. Celles-ci ne doivent pas être portées au débit de Robert Belot. Tout au contraire, elles entretiennent une opportune humilité qui sourd du livre au corps défendant de l'auteur.

N'abordons pas ici le débat, historiquement bien inutile, sur l'énigme du créateur ou le don d'écriture qu'il faudrait mettre soigneusement en balance avec les faiblesses de l'homme et les appels au meurtre du plumitif. L'argumentaire a été trop bien rodé à propos de Drieu, Brasillach ou Céline pour qu'on ne songe pas à l'expérimenter derechef sur Rebatet. Il serait pourtant en porte-à-faux, tant ses *Deux Étendards*, qu'il ne viendrait à personne l'idée de relire, sont à ranger sur un rayon autrement plus obscur que *Gilles* ou surtout *Voyage au bout de la nuit*, et qu'il faut savoir se défier, disait Mauriac, des écrivains qui ne vivent jamais que pour le pamphlet. Non, l'artiste Rebatet serait-il convoqué à la barre qu'il aurait peu à dire ou à redire.

Il n'y a guère plus à attendre du fasciste de plein exercice qui déversa pêle-mêle à pleines colonnes de *Je suis partout*, sous l'Occupation, son admiration pour l'ordre nouveau nazi et sa haine du bolchevisme, de la *« cataracte démocratique »*, de la République vérolée, des petits-bourgeois rances de Vichy et, par-dessus tout, des juifs. Quelques-unes de ses harangues, on en a la preuve, déclenchèrent des arrestations, et Robert Belot nous révèle même que sa plume vengeresse sut être assez délatrice pour dénoncer par lettre tel gaulliste rencontré par hasard. Idéologiquement parlant, Rebatet n'a néanmoins rien inventé, et sa prose n'a fait que gratter la gale collaborationniste. Politiquement, sa pudeur – pour ne pas dire plus – dans l'engagement physique en fait un roquet qui aboie de loin : il ne partira pas combattre le bolchevisme sur le front de l'Est, il quitte la Milice aussitôt après y avoir adhéré, il louvoie entre le pro-hitlérien le plus proche de lui, Déat, et le plus fascinant, Doriot, sans jamais opter à temps.

A l'automne 1942, précise fort bien Robert Belot, le succès inattendu des *Décombres* n'a rien changé à l'affaire : ce réquisitoire « contre tout », ce laborieux vomissement de 669 pages vendu à 65 000 exemplaires et largement diffusé au marché noir, n'a guère été entendu ; il a sans doute été lu aussi pour voir jusqu'où pouvait aller le délire et, en tout état de cause, il n'a pas rompu l'isolement politique de l'abondant pamphlétaire. Bref, cette coalition de tapages, d'inconséquences et de crimes – sauf celui contre l'humanité, si peu reconnu à la Libération –, a été pesée soigneusement (le dossier criminel de Rebatet fut longuement instruit et bien ficelé, à la différence de quelques autres, et seule la médiocrité dolente de sa défense a empêché que son procès en novembre 1946 fût exemplaire) et jugée. Historiquement, l'affreuse cause est entendue. Il n'y a rien de neuf à en dire. Il suffit de la remémorer.

Il restait, et c'est tout le sujet du livre, à instruire l'antécédence. Sartre l'ayant abondamment expliqué, chacun sait à quoi s'en tenir sur la densité historique d'une prétendue « vocation » de salaud. Robert Belot dit pourtant tout ce qu'il est utile de connaître sur l'enfant d'un notaire rondouillard des contreforts du Dauphiné, qui prit en horreur les soutanes au collège et lut Rimbaud avec fièvre, sur le Petit Chose aux faibles études de droit et de philo qui se mit à haïr le bourgeois, sortit difficilement d'une passion amoureuse et « fit l'artiste » à Montparnasse dès 1923. Un freudien un peu myope verrait dans cette jeunesse un moi en crise, des troubles de vieux puceau et une vraie peur du déclassement social. On pourrait même arguer de son bref moment de faste artistique, inauguré en février 1930, quand il sort de sa médiocrité végétative en prenant en charge une rubrique cinématographique à *l'Action française* et des piges sur la musique à *Radio-Magazine*. Pourtant, jusqu'ici, rien que de très banal. Les années 1920, au sortir de la boucherie de 14-18, ont fabriqué à la pelle des besogneux aussi inspirés que Rebatet sans qu'ils aient viré pour autant au fascisme déclaré.

TOUT s'est joué chez lui entre 1930 et 1935, et Robert Belot aurait dû tenter de cerner et de hiérarchiser davantage les processus d'identification du journaliste à la cause extrémiste. C'est bien – vraie révélation du livre – à travers le cinéma que Rebatet a cru repérer l'emprise nouvelle du Juif sur le cours du monde. Sa critique, moderne et intelligente, sachant saluer le génie américain à l'écran, entichée de *Scarface* avant d'abdiquer devant Leni Riefenstahl, montre qu'il a saisi les mécanismes des démiurgies du XX[e] siècle et raffolé de ses mythologies de la violence. Mais cette logique esthétique ne suffit pas à le faire basculer, faute sans doute de moyens intellectuels pour théoriser un peu plus la révélation des images.

C'est plutôt la fréquentation des plateaux et des producteurs qui excite son antisémitisme. C'est la victoire de Hitler, l'affaire de Rhénanie puis la victoire du Front populaire qui enragent sa haine raciale, son enquête de 1935 sur les étrangers en France, pour *Je suis partout* – où il recommande l'ouverture de camps de concentration pour émigrés trop récents –, qui la systématise. Etrange cheminement qui n'a rien d'intellectuel et dont le populisme trivial engendrera chez Rebatet une longue et conflictuelle perplexité face au « père », ce Maurras national qui rompra avec *« cette petite gouape »* à la sortie des *Décombres*. Un parcours qu'à tout le moins, et toutes proportions gardées, il eût été intéressant de comparer avec celui d'un certain petit peintre, à Vienne avant 1914.

On sort donc du livre de Belot fortement instruit, mais pas définitivement éclairé sur une adhésion de plus en plus frénétique. Rebatet n'était pas prédestiné, mais la collaboration fut bien le vrai moment où il dénuda son intime vérité. Son Occupation est en continuité avec son avant-guerre, sinon avec sa jeunesse, mais sans qu'ait été mise en œuvre au service du *« fascisme français »* une vocation aussi rectiligne que le dit, après Zeev Sternhell, ce savant livre de bonne foi. Le mystère n'est donc pas entièrement dissipé. Il serait, certes, très commode d'appliquer à Rebatet le mot de Forain : *« Il se vomit lui-même, mais sur les autres. »* Ce serait pourtant oublier qu'être ignoble, cela s'apprend.

L'épreuve de vérité

Un homme et son corps, un homme et sa peur : « Timimoun », de Rachid Boudjedra, est une exhortation à rompre avec les intégrismes intimes

TIMIMOUN
de Rachid Boudjedra.
Denoël, 159 p., 89 F.

Depuis *la Répudiation* (1969) et mis à part, peut-être, *la Prise de Gibraltar* (1987), qui était un livre plus « mesuré », les romans de Rachid Boudjedra ont toujours été de vastes et somptueuses imprécations lyriques qui réussissaient à traduire les convulsions d'une Algérie assumant mal son indépendance et peinant à fixer son identité, à construire sa propre modernité. A la conscience du démantèlement progressif de son pays correspondait chez l'écrivain une volonté de destructuration de la forme – syntaxe bouleversée, multiplicité des visions d'une même scène, brouillage des données du réel afin de mieux lui restituer *« son humus et son argile »* – qui atteignait son paroxysme dans *le Désordre des choses* (1991), achevant de donner à Boudjedra des allures de Faulkner algérien.

Timimoun, son nouveau roman, surprend par la simplicité, la linéarité du récit, dépouillé de toute prolifération rageuse ou nostalgique, hormis les passages consacrés aux souvenirs d'enfance et l'image récurrente (déjà présente dans *le Désordre des choses*) du *« mûrier vorace et fou »* occupant la cour de la maison natale. Le ton adopté – d'autodérision, d'ironie tranchante et de lucidité sarcastique – étonne aussi. Le narrateur est un conducteur d'autobus qui trimballe d'un bout à l'autre du Sahara des touristes et feint de temps en temps de s'ensabler pour leur assurer un frisson d'inquiétude.

Il est lui-même *« comme drogué »* et boit beaucoup pour anesthésier la conscience du naufrage de son existence depuis qu'il a été radié de l'armée pour avoir fauché, comme pilote de chasse, un Mig-21, avant d'aller se saouler dans un bar de Bruxelles. Mais il tente surtout, à coups de vodka et de randonnées dans le désert, de noyer une peur atroce qui le ravage et qui s'envenime chaque fois qu'il entend, à la radio, des nouvelles de meurtres commis par les islamistes ; ayant toujours cinq capsules de cyanure à portée de la main, il est, lui aussi, menacé par les tueurs à gages qui se *« font passer pour les gardiens de la morale religieuse »*. Cette peur ne s'accompagne plus de révolte, comme si ses capacités d'indignation contre le *« fascisme vert »* s'étaient, à la longue, épuisées.

Plutôt que de faire de cette angoisse le motif d'un pamphlet romanesque, Boudjedra préfère en examiner les effets dans le corps – devenu peut-être le meilleur symptôme de la contamination d'une terreur générale – du conducteur, rongé d'alcool, d'impuissance et de résignation hagarde. Cette peur, physique, nette, humble, très loin de toute *« métaphysique larmoyante du désastre »* ou de la tentation de l'héroïsme, étreint le lecteur. Ces pulsions de mort, cette détresse congénitale (liée à la mort du frère aîné) qui a *« pourri »* toute sa vie, pourraient être vaincues par l'amour, *« le seul espace libre, qui échappe à toutes les ruines »*.

Le conducteur croit le trouver, ébloui par Sarah, une passagère de l'autocar, une de ces femmes algériennes, indépendantes et modernes, qui avancent dans la vie et combattent *« à sourire découvert »*. Rachid Boudjedra suit, avec une tendresse ironique, le trajet de cet amour auquel le conducteur se contente de rêver en observant Sarah dans le rétroviseur intérieur, puis en lui faisant découvrir, au cours des haltes, la beauté des dunes, des chotts et des jardins de l'oasis de Timimoun qui représente, à ses yeux, le seul eden, l'unique lieu de paix auquel il peut encore accéder.

Mais repris par ses anciens dégoûts de vieux garçon asexué, encombré par un corps d'épouvantail et retenu sans cesse au bord d'une séduction qu'il n'a peut-être pas, au fond, envie de mener à son terme, il s'empêtre dans le sentiment amoureux et se heurte moins à l'indifférence désinvolte de Sarah qu'à ses propres frustrations accumulées. Rachid Boudjedra analyse, avec une perspicacité troublante, cette inhibition envers les femmes, cette sorte de réticence désespérée. Le narrateur en conçoit du remords et de la honte et va jusqu'à un désir d'automutilation, aiguisé par la dureté extrême du Sahara, ce continent froid où le soleil est chaud.

Pourtant, au moment où il amorce le retour vers Alger, ramené à un rôle de voyeur amer en contemplant, dans le rétroviseur, Sarah enlacée à un musicien noir qu'elle a rencontré dans une fumerie clandestine de Timimoun, le narrateur découvre soudain, dans une sorte de coup de théâtre intime, qu'elle est presque le sosie, le *« double femelle »*, d'un camarade d'adolescence à Constantine dont il admirait la beauté : il prend conscience qu'il l'a sans doute aimé. Cette révélation le bouleverse avant de le métamorphoser.

Il y a quelques années, Boudjedra écrivait que *« la société algérienne avait besoin d'une psychanalyse sociale qui aille jusqu'au bout d'elle-même »*, ajoutant que ce n'était pas seulement le régime qu'il fallait remettre en cause, mais *« notre propre gangrène, nos propres tares, nos secrets inavouables »*. En se livrant, cette fois, à une sorte de « psychanalyse sauvage », en se détournant des fresques métaphoriques, rageuses, Boudjedra montre, avec *Timimoun*, qu'en se délivrant de la haine de soi, en cessant de se répudier soi-même, en essayant de débusquer dans sa propre vie et sur son propre corps les lieux où s'ancrent les interdits et les intégrismes intimes, on peut aussi lutter contre les fanatismes extérieurs et espérer en triompher un jour.

Jean-Noël Pancrazi

Prêtre, algérien, chroniqueur

EN TOUTE LIBERTÉ
Entretiens d'Alfred Berenguer avec G. Dermenjian
Le Centurion, 255 p., 110 F.

Au moment où les chrétiens sont devenus une cible en Algérie, l'abbé Berenguer, fils du pays, retiré de la vie politique dans son Oranie natale mais resté prêtre catholique, publie une chronique mêlant son existence aux événements historiques auxquels il participa, du second conflit mondial à la guerre d'indépendance algérienne. Sergent-chef des tirailleurs tunisiens, Alfred Berenguer sera blessé au Mont-Cassin, ce qui lui vaudra la croix de guerre. Rentré en Algérie, il est chargé de la paroisse de Frenda, bourg oranais célèbre par le séjour d'Ibn Khaldoun, de Jacques Berque et de Maurice Brunetti (1). C'est là que le Père commencera à déranger en affirmant *« son droit de prêtre à témoigner des exigences de l'Evangile dans l'organisation de la Cité »*.

Curé de Montagnac (aujourd'hui Remchi), près de Tlemcen, durant la guerre d'Algérie, l'abbé juge l'indépendance inévitable et conseille à ses frères pieds-noirs de s'y rallier. En 1955, il écrit *Regards chrétiens sur l'Algérie*, publié à son insu en janvier 1956 et qui plaidait pour une association entre États français et algérien. Scandale, d'autant plus que, peu après, l'Oranie s'embrase, y compris les vignes du beau-frère d'Alfred : *« Le curé est le chef des fellagas ! »* En réalité, l'enfant terrible du diocèse se contente de distribuer des médicaments à ceux qui en ont besoin, y compris aux maquisards algériens, mais, insiste-t-il, *« je n'ai jamais adhéré au Front de libération nationale. J'ai seulement accepté en 1959 une mission humanitaire du Croissant-Rouge algérien en Amérique latine, afin d'y susciter des comités d'aide aux réfugiés algériens (2) »*. Ce *« missionnaire »* très spécial réside à La Havane à l'invitation de Fidel Castro. Tandis que Malraux entreprend une tournée pour contrer celle de Berenguer, le tribunal de Tlemcen condamne le curé irrévérencieux à dix ans de prison pour *« atteinte à la sûreté de l'Etat »*.

Revenu en Algérie avec l'indépendance en 1962, l'abbé est élu à la Constituante mais vite déçu, comme nationaliste algérien et comme pied-noir, notamment par l'institution d'une nationalité algérienne à deux vitesses selon qu'on est musulman ou non... Le député comprend que le FLN n'est rien moins que démocrate. Alfred Berenguer – qui n'est pas très apprécié non plus par la hiérarchie de l'Eglise d'Algérie – devient alors enseignant dans sa province, d'où il aura la tristesse de voir partir ses coreligionnaires tandis que les Algériens subissent un régime policier. Sollicité par les pouvoirs d'Alger, Berenguer a toujours refusé leurs offres ainsi que toute pension, préférant se confier, avec une verve non entamée, dans des livres, tout en continuant de discrètes actions charitables.

Jean-Pierre Péroncel-Hugoz

(1) *Les Voleurs de soleil. Au bled algérien vers 1950*, Balland.

(2) *Un curé d'Algérie en Amérique latine, 1959-1960*, SNED, Alger.

LETTRES AMÉRICAINES

Jésus sort Johnson de l'enfer

Pierre Furlan, spécialiste de littérature américaine, explique pourquoi le poète et romancier Denis Johnson est enfin « prophète en son pays »

A quarante-cinq ans, Denis Johnson, poète et auteur de quatre romans, accède enfin à la notoriété dans son pays, les Etats-Unis, grâce à un recueil de nouvelles. Pourtant, dès son premier roman, *Angels* (1), paru en 1983, la reconnaissance lui était venue de très haut. Des écrivains tels que Philip Roth et Don DeLillo, qu'on sait avares de compliments, ne lui avaient pas ménagé leurs éloges.

Denis Johnson travaille dans l'Idaho, entre le Montana et le Canada, s'inscrivant ainsi dans cette génération qui, de Richard Brautigan à Raymond Carver, a aimé les solitudes rugueuses des états montagneux du Nord. Invoquer ici Carver, célèbre nouvelliste, n'est nullement déplacé, puisque Johnson vient de s'imposer sur la scène littéraire américaine grâce aux nouvelles réunies dans *Jesus' Son* (2), qui en firent le finaliste du dernier National Book Award, aux côtés de Cormac McCarthy – qui l'emporta, avec son roman *De si jolis chevaux* (3), pourtant beaucoup plus conventionnel.



ROBERT MILLER

Denis Johnson.

Un recueil tout mince (cent soixante pages de petit format) rivalisant au pays des pavés avec un roman dont le succès en librairie paraissait assuré, il y a là quelque chose de trop insolite pour ne pas être remarqué. En outre, sa lecture nous réserve de réelles surprises, mais d'un autre ordre. Les onze histoires qui composent ce livre, et dont deux ont déjà figuré dans la sélection des meilleures nouvelles américaines des années 1990 et 1992, nous plongent dans une réalité à la fois insoutenable par son horreur et grandiose par la capacité de transgression et de délivrance qu'elle suppose. La première nouvelle, « Accident en autostop », semble racontée par un mutilé psychique, un être apparemment misérable, si mouillé au bord de la route que personne ne le voudrait dans sa voiture, mais qui révèle un don de divination, puisque, en entendant *« les gentilles voix de la famille qui s'était arrêtée, j'ai su que nous aurions un grave accident pendant l'orage »*.

Le narrateur oscille entre la vie souterraine et le surnaturel. Ce qu'il évite, c'est le monde conventionnel où il se contente de se cacher, parfois en travaillant, et où il retrouve toujours d'autres paumés, eux aussi devenus extraterrestres à force de détachement, des êtres qui parviennent pourtant à nous toucher, non par leur dénuement, mais par une sorte d'ingénuité totale qui transcende le bien et le mal. La normalité, chez eux, n'est qu'une protection qui les empêche d'être pris pour ce qu'ils sont, des mutants, ou ces *« fils de Jésus »* que revendique le titre.

La première réaction du lecteur peut d'ailleurs être de se défendre, de les renvoyer à leur toxicomanie – le narrateur l'y inviterait plutôt – et de classer la vision de Johnson sous la rubrique « William Burroughs » pour s'en défaire au plus vite. Mais elle revient, elle s'insinue, elle sait trouver les mots qui portent, elle ouvre une brèche et le lecteur comprend bien vite qu'il ne refermera pas le livre.

Où nous mène-t-il ? Où sommes-nous ? La question revient cent fois dans ces pages. Les personnages se perdent sans cesse, veulent aller à l'église et aboutissent à la fête foraine. Peu importe, puisque c'est *« un de ces moments dans lesquels on reste, où on se fout des ennuis d'avant et d'après. »* Inutile de regarder en haut pour s'orienter, le ciel étant *« aussi bleu et écervelé que l'amour de Dieu »*. On s'égare pendant 400 kilomètres pour se retrouver à peu près au point de départ, à l'entrée de la ville. Comme l'exprime le narrateur dans un de ces instants d'épouvante à moitié muette où, perdu dans le froid, il découvre qu'il a négligemment écrasé contre le siège de sa voiture cinq ou six fœtus de lapin qu'il avait placés contre son dos pour les mettre à l'abri. *« la route où nous étions perdus coupait droit à travers le monde »*.

Nous sommes donc toujours là où nous cherchons à être, là où la pesanteur disparaît, au centre du monde. Ou plutôt nous le croyons à chaque instant, juste le temps de nous apercevoir que nous n'avons pas été à la hauteur de notre désir, que nous ne sommes pas morts et qu'il faut donc poursuivre.

Ainsi, chez des adolescents qui se défoncent dans une maison au milieu des champs, une balle de revolver partie on ne sait comment vient de faire un blessé grave. On continue à fumer, celui qui est en train de mourir n'ose pas s'en rendre compte et, quand on lui tend une bière, se contente de répondre : *« Non merci »*. Après un temps indéfini mais long, beaucoup trop long, on s'avise de le transporter à l'hôpital. C'est un de ces jours où *« on dirait que le ciel n'a pas d'air et que la terre est faite de papier »*. *« Tu leur diras que c'était un accident, d'accord ? »* demande celui qui a tiré. Et le blessé de répondre : *« D'accord. Tu promets ? Mais McInness ne répondit rien. Parce qu'il était mort. »* On abandonne alors le corps dans un champ, et l'urgence, si impérieuse quelques instants auparavant, s'évanouit. Pour renaître aussitôt, parce qu'on n'a pas su y faire face, qu'on ne le pourra jamais, et c'est cet échec qui nous pousse vers l'avant. Fuir et se retrouver toujours au même endroit. On n'a rien, on erre, englué dans un présent immense, absolu, dans une dilatation froide qui donne surtout l'illusion de mettre les besoins à distance. On peut d'ailleurs éprouver la supériorité de n'avoir rien avec soi lorsqu'on remarque, face à la peur : *« Si j'avais eu quelque chose dans le ventre j'aurais fait dans mon pantalon. »*

Encore une de ces phrases qui, télescopant le particulier et le général, révèlent le talent de Johnson. La route au cœur du monde coupe à travers une horreur calme où la rhétorique se gèle aussi. La bouche arrête son agitation et la langue atteint une simplicité lumineuse que même les personnages de Carver n'avaient pas connue. Un brouillard enlève aux choses ordinaires leur façade – l'expression habituelle de leur contrainte – pour les plonger dans une incongruité qui pousserait à rire si elle n'était pas si inconfortable.

Une vision dégondée

La violence est elle aussi mise à distance, perdue dans une ouate polaire où les coups n'ont plus de résonance immédiate. Ainsi, dans « Mariage sale », le narrateur se souvient en passant de la clinique où on a fait avorter sa femme : des manifestants les attendaient dehors, armés de chapelets : *« Ils m'ont aspergé d'eau bénite sur la joue et sur la nuque, je n'ai rien senti. Pendant des années. »* Il n'est pas question de se plaindre, on se fait démolir et on en tirerait presque fierté bien qu'on ne défende absolument rien.

Défendre, ce serait encore lutter pour le sens. Jusqu'à ces nouvelles, Johnson s'était montré bon styliste, il lui arrivait aussi de réfléchir brillamment et, en se référant à d'autres auteurs, de vouloir s'insérer dans la tradition littéraire. Il se gardait toujours, cependant, de cette sorte de méta-fiction qui prétend indiquer au lecteur ce qu'il doit penser du texte qu'il a sous les yeux. Mais déjà, dans son dernier roman, *Resuscitation of a Hanged Man* (4), on le sentait mal à l'aise avec son personnage principal inévitablement détective (même s'il s'agissait d'un détective malgré lui, même s'il fouillait la langue autant que les situations).

On le voyait peiner dans une figure imposée qui ne lui convenait plus. C'est que la structure romanesque est porteuse de sens en elle-même, et peu importe qu'elle tourne le monde en dérision, comme si souvent ces dernières années. Le sens que l'auteur retire alors à la vie, il en est aussitôt investi par son écriture, ce qui l'amène à se contredire. Et puis le roman s'accommode mal d'une vision qui ne se déroule pas dans le temps, qui ne suit pas un itinéraire, une sorte de plan de vie. Denis Johnson vient de briser tout cela, de s'émanciper, de trouver un balbutiement proche de l'horreur ontologique qui, en le sortant de la tradition littéraire, l'y replace de façon plus essentielle. Car il ne s'agit pas ici d'une expérimentation, d'un pétard académique mouillé de plus.

Le présent dilaté d'où parle son narrateur lui a été révélé par la drogue, mais il est manifeste que cette vision suspendue, dégondée, n'est plus à ignorer, à déclasser comme marginale. Si les critiques américains y ont vite reconnu un aspect redoutable de leur civilisation, la phase avancée de la décomposition de toute une société, il est sans doute tout aussi important d'y voir une incursion dans le dénuement absolu de l'être humain. Une fois abandonnées les défenses sociales habituelles et leur rhétorique, les paroles tombent comme de très lentes fusées.

Nous finissons par éprouver presque une sympathie pour ces gens *« qui perdent leur serviette en cherchant leur cuillère »*, et que Denis Johnson définit au plus près en disant que leur ombre creuse le sol derrière eux. Ne sont-ils pas d'ailleurs, en dépit – ou à cause – de la répugnance qu'ils nous inspirent, étrangement familiers ? Comme les « ubiquistes » du théâtre de Lev Dodine auxquels ils ressemblent sans doute plus qu'à aucune autre forme d'humain connue. Ils sont neufs, presque toujours inquiétants, parfois beaux.

Pierre Furlan

(1) En français, *la Débâcle des anges*, traduit par Jean-Pierre Carasso, Seuil (« Le Monde des livres » du 28 février 1986).

(2) Publié par Farrar, Strauss & Giroux, New York, 1992.

(3) Publié en français par Actes Sud (1993), traduit par F. Hirsch et P. Schaeffer.

(4) Publié par Farrar, Strauss & Giroux, New-York, 1991.

Magique Yiddishland

Deux fresques d'un monde disparu, par Israel Josua Singer, frère du Prix Nobel

LES FRÈRES ASHKENAZI
(The Brothers Ashkenazi)
d'Israel Josua Singer.
Traduit de l'anglais
par Marie Brunette-Spire,
Denoël, coll. « Empreinte »,
506 p., 145 F.

YOSHE LE FOU
(Yoshe Kalb)
d'Israel Josua Singer.
Traduit de l'anglais
par Anne Rabinovitch,
Denoël, coll. « Empreinte »,
329 p., 125 F.

Le frère aîné d'Isaac Bashevis Singer mort à New-York en 1944 à l'âge de cinquante et un ans est beaucoup moins connu que le lauréat de l'Académie suédoise ; pourtant, entre les deux guerres, les livres d'Israël Josua Singer, romans, recueils de nouvelles et pièces de théâtre lui ont assuré la célébrité aux Etats-Unis.

Deux de ses romans, déjà traduits en français, viennent d'être réédités aujourd'hui. Nous y retrouvons la magie d'un univers disparu, ce *Yiddishland* aux frontières mouvantes de la Pologne, de la Russie et de la défunte Austro-Hongrie, qui a inspiré l'œuvre d'Isaac Bashevis, son disciple et admirateur éperdu. *Les Frères Ashkenazi* avait été, avec *Autant en emporte le vent*, un grand best-seller en Amérique au milieu des années 30. La ville polonaise de Lodz, avant la Grande Guerre, nous y est racontée avec la montée de ses industries et sa chute qui se précipite de crises en pogroms et de grèves en guerres et révolutions.

Il y a du Balzac dans cette fresque où l'on bâtit des fortunes à force de patience têtue, de mariages rémunérateurs et de séparations profitables. Et puis, c'est l'éclatement de la famille Ashkenazy, la vague révolutionnaire et la récupération de la colère populaire par le minuscule Parti qui imposera la sanglante dictature du prolétariat.

Avec *Yoshe le fou*, l'autre réédition, l'écrivain nous fait découvrir les cours rabbiniques du siècle dernier en Galicie polonaise, leurs fêtes et querelles, leurs tribunaux et leurs noces fabuleuses. Nahum, étudiant fragile et mystique, est âgé seulement de quatorze ans lorsqu'il arrive de Russie pour épouser, suite à un arrangement bancal, la fille d'un vieux rabbin célèbre.

Une fois marié, l'amour fou pour sa belle-mère, Malka, quatrième épouse du rabbin et tout aussi jeune, lui fera perdre l'esprit. Ils deviendront amants mais leur amour sera sanctionné par la mort de Malka. Nahum quittera sa femme pour parcourir le monde en quête d'une incertaine vérité. Il reviendra quinze ans plus tard, sous l'identité de Yoshe le fou, sage ou *dibbouck*, mort-vivant au regard qui tourmente la bonne conscience des vivants.

A travers cette histoire, servie par une écriture admirable, bien rendue par la traduction, l'écrivain amène son lecteur vers un monde disparu, énigmatique et fermé, régi par la rigueur d'une loi inflexible. La place des femmes n'y est pas enviable. Soumises d'abord au père, ensuite à l'époux, elles doivent se contenter de demeurer mères et gardiennes de la tradition.

E. R.

Mark Twain au Paradis

LA VIE PRIVÉE D'ADAM ET ÈVE
(Extracts of Adam's diary, Eve's diary) de Mark Twain.
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par J. Vérain, Ed. Proverbes
(99, rue de Vaugirard, 75006 Paris), 88 p., 59 F.

« Le voyage n'a plus aucun charme pour moi. J'ai visité tous les pays étrangers que je désirais voir, excepté le ciel et l'enfer, mais je n'ai qu'une curiosité limitée en ce qui concerne ces deux endroits », écrivait Mark Twain. Peu avant sa mort, en 1910, qui coïncida, comme il l'avait prédit, avec l'apparition de la comète de Halley, il éprouva néanmoins le désir de lire, par-dessus leur épaule, les journaux intimes d'Adam et d'Eve, ne serait-ce que pour vérifier la méfiance qu'éprouvait Huck Finn envers le Paradis, cet endroit *« où les gens, à ce qu'il paraît, n'ont rien d'autre à faire que de se ballader avec une harpe et de chanter jusqu'à la fin des temps »*.

Si l'on en croit le Journal d'Adam, la vie se compliqua sérieusement avec l'apparition d'Eve. *« Le nouvel être à cheveux longs,* note-t-il, *est plutôt encombrant. Toujours à rôder dans les parages, toujours à me suivre. Je n'aime pas cela ; je ne suis pas habitué à vivre en société. Si seulement il restait à sa place avec les autres animaux... »*

Eve, de son côté, l'observe et affûte les armes de la séduction : *« J'ai remarqué qu'il semble flatté qu'on fasse cas de lui. »* Elle est même prête à lui procurer les fameuses pommes qu'il convoite et qui leur causeront de menus ennuis. Elle se rend bien compte qu'il n'est pas très malin. Mais enfin elle l'aime, ne serait-ce que parce que c'est « son » homme et que l'amour ne s'explique pas. C'est une très vieille histoire. Mais avec l'humour cinglant de Mark Twain, on jurerait qu'elle est d'aujourd'hui.

R. J.

Les pièges mortels du trompe-l'œil

Louis Begley décrit avec élégance le destin tragique d'un homme hanté par la mémoire

L'HOMME EN RETARD
(The man who was late)
de Louis Begley.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Emmanuelle Ertel,
Grasset, 265 p., 110 F.

Il y a une parenté évidente entre *L'Homme en retard*, deuxième roman de Louis Begley, et *Une Éducation polonaise* (1), le premier, inspiré un demi-siècle plus tard par son calvaire d'enfant juif traqué par les nazis en Europe centrale. Souvenons-nous de Maciek : âgé de quinze ans lorsque la guerre prend fin, il gagne l'Amérique avec le nom d'emprunt qui lui aura permis d'éviter les camps d'extermination. En effet, rien ne prouvait alors que les persécutions n'allaient pas recommencer. Aux Etats-Unis, l'adolescent rattrape son retard affectif et construit sa nouvelle vie, au prix d'une identité perdue, et seulement bien après retrouvée. Hélas, tout comme ces retrouvailles, le rattrapage demeure apparent. Aujourd'hui, l'écrivain, dans un récit aussi douloureux que beau sous sa façade en trompe-l'œil, s'attache au destin de l'enfant blessé devenu un adulte faussement cynique et toujours retardataire.

Ben, arrivé d'Europe peu après la guerre, se montre discret sur ses malheurs passés. Il acquiert vite les comportements et les attitudes des fils de bonne famille dans les meilleures universités. Intelligent et tenace, le petit réfugié deviendra, au tournant des années 60, l'avocat de puissants groupes bancaires. Ses affaires compliquées le sollicitent dans le monde entier, sa fortune, et celle, plus ancienne, de son épouse, la richissime Rachel, lui assurent une place privilégiée au sein du microcosme protégé et fermé des nantis.

Pourtant, cet homme, en apparence comblé, porte une attention trop obsessionnelle à son élégance vestimentaire, à ses nourritures, au choix des lieux qu'il habite. Il cache une fêlure, la mémoire qu'il souhaite occulter d'une enfance juive passée pendant la guerre dans l'Europe de l'anéantissement. Les souvenirs atroces qu'il ne peut ni effacer ni partager, car indicibles, le condamnent à cette solitude pathétique que le refoulement rend irrémédiable. Il divorce, et pour briser sa solitude, se laisse porter par la frénésie du travail et le vertige des aventures faciles.

A l'occasion d'un long séjour à Paris où ses affaires l'appellent, il rencontre Véronique et Paul Lacaze – le directeur de la banque avec laquelle Ben travaille. Tous deux semblent sortis des pages d'un magazine de mode. C'est l'amour fou entre Ben et Véronique – une liaison qui se fait et se défait dans un monde où paraître signifie davantage qu'être, mais où le trompe-l'œil cache appétits féroces et passions inassouvies. Ces pages, les plus magnifiques du roman, rappellent celles qu'Albert Cohen consacrait aux amours de Solal dans *Belle du Seigneur*.

Véronique provoque le scandale en annonçant publiquement son intention de quitter le mari pour suivre l'amant. Ben, le déraciné, qui a déjà pris du retard à retrouver son identité et à mener une vie de famille tant soit peu normale, rate également le départ vers un bonheur peut-être durable. Dans une lettre mondainement affectueuse, empreinte de politesse assassine, Ben, prisonnier de son passé et de ses incertitudes, invoque des obligations professionnelles qui l'obligent à quitter la France pour un certain temps. Lorsqu'il revient à Paris, épuisé autant par ses négociations financières que par un exercice érotique de substitution sur une plage lointaine, il est trop tard pour retrouver Véronique. Au bout de sa solitude, Ben sera pour la première fois à l'heure, lors de son rendez-vous avec la mort.

Qui serait donc le retardataire, Begley, l'enfant autrefois pourchassé, ou Ben, son héros, comme lui devenu avocat de la grande finance, comme lui passé maître dans l'art d'analyser ce monde d'apparences – dominé par la puissance de l'argent – et de s'autoanalyser, avec précision et humour glacé, avec une lucidité proche de la cruauté ?

Edgar Reichmann

(1) « Le Monde des livres » du 13 novembre 1992.

Le mauvais sang de Bukowski

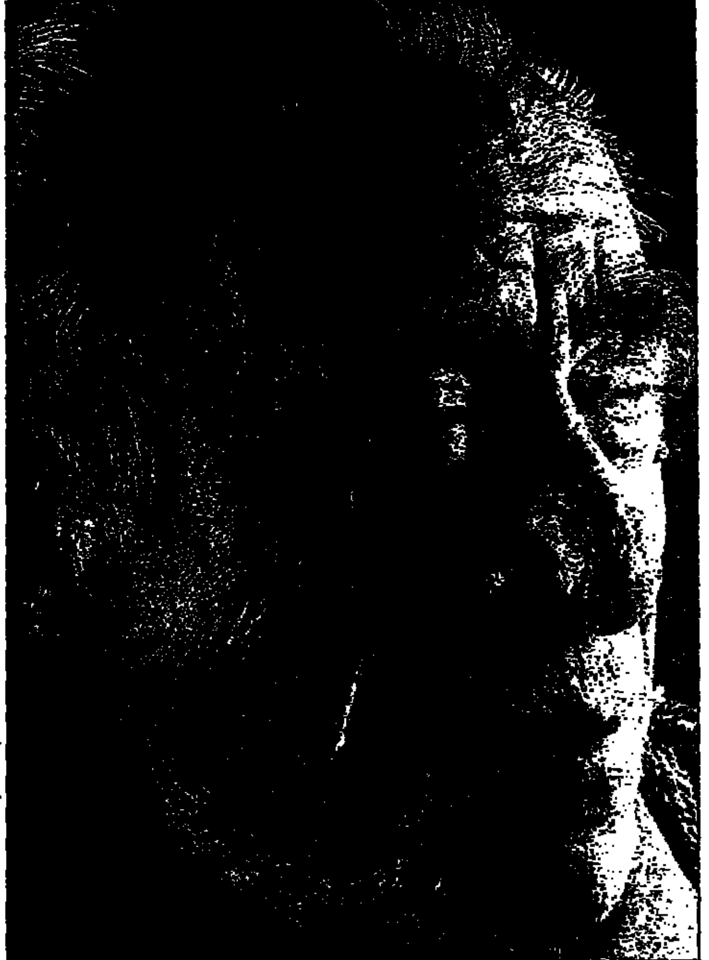
Souvenirs d'un pas-grand-chose, le splendide et ignoble poète mort le 9 mars : portrait à nu, à cru, à la manière du modèle

Les Français, qui sont des gens légers parfois et de courte mémoire, se souviendront de Charles Bukowski comme de l'incroyable pochetron qui osa apporter en 1978 sur le plateau d'« Apostrophes » deux bouteilles de sauvignon (Nabokov lui aussi avait bu, en direct, mais discrètement, du whisky dans une théière, avec des airs de ne pas y toucher) et les siffler tout en palpant d'une main familière les cuisses de sa voisine, Catherine Paysan si notre mémoire est bonne. Profaner une institution *comme* « *Apostrophes* », c'était énorme, comme s'il avait pissé sur la grande porte de l'Académie française. D'ailleurs Bernard Pivot en avait été estomaqué au point d'appeler la garde pour chasser l'ignoble.

Et je ne me souviens plus exactement de la composition du plateau, il devait y avoir au moins le docteur Ferdière, l'« électricien » d'Antonin Artaud, et l'indigné Cavanna, mais il ne me semble pas que quiconque ait apprécié la splendide leçon d'impolitesse à laquelle se livrait Bukowski, ni trouvé bon de s'opposer à son expulsion. Encore maintenant, les gens doivent penser à Bukowski comme à un gros scandaleux. Et être persuadés qu'il est mort de cirrhose, forcément, le 9 mars, à soixante-treize ans (*le Monde* du 12 mars), avec tout ce qu'il picolait, c'est déjà beau d'arriver jusque-là. Eh bien non, le vieux Buk n'est pas mort de cirrhose mais d'une leucémie. Il est mort de son mauvais sang, comme dit Rimbaud, et c'est comme cela qu'il faut relire rétrospectivement sa vie, ses livres.

« *Les hôpitaux, les prisons et les putes : telles sont les universités de la vie. J'ai passé plusieurs licences. Vous pouvez me donner du Monsieur.* » Charles Bukowski, né à Andernach, en Allemagne, en 1920, a grandi aux Etats-Unis sous la férule, c'est le cas de le dire, d'un père qui le rossait copieusement. A seize ans, le jeune Charles lui a rendu la monnaie et a pris la porte. Ce n'était que le début d'une très longue et misérable galère. Bukowski ne s'aime pas. Il est très laid, une tête de pomme de terre alcoolique, un nez obscène qui mériterait un sous-vêtement, une peau où alternent crevasses et furoncles, comme un terrain de moto-cross. Il ne se reconnaît que deux chances, ses mains très fines (*« Je dis aux femmes que mon visage, c'est mon expérience et que mes mains sont mon âme »*) et ses attributs virils (*« J'ai des couilles franchement magnifiques »*).

Mais la santé n'est pas son fort. A trente-deux ans, il manque mourir d'une hémorragie intestinale et n'est sauvé que par une transfusion de sang, le sang abhorré de son père, précisément. Plus tard, il devra affronter une tuberculose. Entre-temps, il ne tiendra debout que par l'écriture et l'alcool. D'un point de vue médical, on sait que l'alcool ne fait pas de bien, surtout dans les proportions quasiment foraines dont Bukowski était familier, mais du point de vue de la diététique du désespoir, celui qui nous intéresse, l'alcool a dû l'empêcher de mourir, jusqu'à un âge avancé.


GOTTFRIED HEINWEIN/FACES/ED. STEMMLE

« Une tête de pomme de terre alcoolique ».

De petit boulots en petites rapines, il a bricolé longtemps, un peu en taule, un peu à l'air libre et pollué de Los Angeles. Puis un jour il a découvert le travail, le vrai, l'abrutissant, à la poste municipale. « *Ça a commencé par erreur. C'étaient les fêtes de Noël et le pochard en haut de la côte m'avait dit qu'ils embaucheraient carrément n'importe qui. Alors j'y suis allé et je me suis retrouvé avec cette sacoche de cuir sur le dos. Parlez d'un boulot, je pensais. Peinard !* » Un travail idiot et minuscule qui n'arrange pas son moral. Ne dessoulant guère, Bukowski écrit des dizaines de poèmes tard dans la nuit, qu'il égare souvent et publie aussi dans de petits journaux.

Remarqué par un éditeur, John Martin, qui lui assure le minimum vital, il donne sa démission en 1970 et rédige en trois semaines son premier roman, très autobiographique, *Postier*, qui sera traduit en 1977 en France par Philippe Garnier, en même temps que *les Mémoires d'un vieux dégueulasse*, aux Humanoïdes associés. La machine est lancée, « Le Vieux Dégueulasse », *alias* « l'Homme sauvage de Hollywood est » ne va plus s'arrêter. Lettres, poèmes (récupérés, republiés), romans, il enchaîne tout et produit quelques livres étonnants, *L'amour est un chien de l'enfer, les Contes de la folie ordinaire, Women, Souvenirs d'un pas grand-chose, Factotum, Je t'aime, Albert*, où l'on se retrouve toujours à la première personne du Bukowski ou de son double littéraire, le fumeux Hank Chiniaski.

« Je ne suis pas un homme affable »

L'univers de Bukowski est petit et clos comme une cabane, un cabanon de fou. Il y a d'abord la bouteille, de bière, de vin, de n'importe quoi susceptible de torcher le démon intérieur qui s'agite en lui perpétuellement. Evidemment, il s'en rend malade et, c'est un de ses thèmes favoris, il ne se prive pas de nous donner par le menu l'état de ses muqueuses et de ses vomissements. Il est connu pour cela, et les universités qui l'invitent à réciter de la poésie sont parfaitement au courant que M. Bukowski va monter sur scène dans un état déplorable, avec son frigo de canettes, et qu'au bout d'un certain temps il va se mettre à injurier les étudiants, à vomir dans le micro et à jeter ses boîtes de bière vides sur l'assistance. C'est compris dans la performance.

Ensuite il y a les femmes, et sur ce chapitre l'accorte Mme Badinter peut abandonner illico sa lecture, plier ses gaules, son X et son Y, car le Bukowski est tout à fait redoutable dans l'obscénité macho-graveleuse. Les femmes, il ne peut pas s'en passer, mais il les traite... Il faut voir comme il les traite. Il ne prend en général que les plus moches, celles qui ont vécu et qui veulent bien de cet ivrogne dans leur lit avec tous les à-côtés que cela suppose. On s'en doute, nous sommes tenus au courant avec un zèle minutieux de tous les échanges de sécrétions et des moyens d'opérer, des circonstances. Il a aussi un petit faible pour les viragos qui le martyrisent, l'humilient et le flanquent à la porte de chez lui.

Dans *Au sud de nulle part*, on trouve ce bel autoportrait : *« Comme n'importe qui vous le dira, je ne suis pas un homme affable. Les gens affables me donnent envie de dormir. J'ai toujours admiré les méchants, les hors-la-loi, les fils de pute. Je n'aime pas les petits gars rasés de près, portant cravate et nantis d'un bon boulot. J'aime les hommes désespérés, les hommes aux dents brisées, aux vies brisées et aux manières brusques. Ils m'intéressent, ils ménagent plein de surprises et d'explosions. J'aime également les femmes de mauvaise vie, les pochardes vicieuses et fortes en gueule aux bas avachis et aux visages ravagés dégoulinant de mascara. Les pervers m'intéressent davantage que les saints. Quand je suis avec des ratés, je me sens bien, étant moi-même un raté. Je n'aime pas la loi, la morale, la religion, les règlements. Je refuse d'être modelé par la société. »*

La littérature moderne l'assomme

Enfin, il y a les livres, l'écriture, ce que l'on pourrait nommer la dimension spirituelle, le monde des idées. Cette pièce-là de la maison Bukowski n'est pas immense non plus, il faut le dire honnêtement, mais un écrivain n'a pas nécessairement besoin d'être intelligent (nous tenons à la disposition de nos abonnés une liste copieuse de noms d'auteurs contemporains qui sont dans ce cas) pour être important d'une manière ou d'une autre. Bukowski aime la musique classique, Brahms et Mahler notamment. Il a lu Nietszche, Céline, et puis c'est tout. La littérature moderne l'assomme, tous des minables, il ne lit plus que le résultat des courses dans le journal (c'est aussi un fana du steeple-chase).

Sauf Hemingway, qu'il déclare son égal, son modèle, son rival tout à la fois. Parce que Buk se fait tout de même une certaine idée de lui-même. Il n'hésite pas souvent, ni longtemps, à reconnaître son génie, et sans doute faut-il y croire soi-même un tant soit peu pour donner de soi une image aussi caricaturale et obsédante, avec autant d'impudeur, de simplicité, tout sur le même plan, le meilleur et le pire, qui tiennent ici dans une fourchette étroite.

On peut difficilement aller plus loin dans le narcissisme, et je crois savoir qu'une partie de la critique en France n'aime pas la littérature à la première personne. Le moi de l'auteur devrait se livrer, avec économie, à l'occasion de Mémoires, pas plus. Pour le reste, à l'exemple de Malraux méprisant l'autobiographie, ce *« misérable petit tas de secrets »*, il faudrait se tourner vers les vastes problèmes de ce monde, dire ce qu'il faut penser de toutes les guerres civiles, partout. Avec plein de troisièmes personnes. Je ne suis absolument pas d'accord avec cette absurde position du missionnaire des arts et lettres que le Bosniaque le plus désabusé ne souhaiterait sans doute pas nous voir prendre. Il ne faut pas se tromper d'outil, la littérature n'est pas un pansement ni un sac de vivres.

Et surtout il faut tolérer des formes littéraires différentes, dont chacun fera l'usage qu'il lui plaira. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, le tableau de l'époque me retient moins que la figure de Chateaubriand. Pour me sauver de la peur je lis des contes. Quand il fait trop chaud, je relis la campagne de Russie dans Tolstoï. Pour comprendre ma vie je relis Montaigne et Proust qui ne parlent que d'eux-mêmes. Je m'intéresse passionnément à leurs vies, comme ils s'y sont intéressés. Le moi des écrivains n'est qu'un moyen.

On dira : soit, mais qu'est-ce qu'il a de bien, votre Charles Bukowski au bout du compte, à part d'être un pornographe éthylique ? A mon avis, il a une chose très rare, qu'on trouve dans très peu de styles (disons, pour donner des exemples français d'aujourd'hui, que les styles d'Hervé Guibert et de Christophe Donner se rapprochent de cette expérience, ou celui de Sollers quand il lui arrive de s'énerver, de flanquer de grands coups d'accélérateur ou quand il se prend d'amitié pour un auteur mort et fait son portrait au pas de charge, à traits vifs, de chic, dirait-on, tellement il est porté par la sympathie au sens fort) et qui est une façon unique d'être là, tout nu, tout cru dans ce qu'il écrit. C'est en cela qu'il m'importe comme lecteur, qu'il me donne pour écrire beaucoup de liberté.

Michel Braudeau

Le cracheur lyrique

par Gérard Guégan

Miller s'assoupissait doucement, Kerouac était mort et on le lisait mal, Pynchon se terrait Dieu sait où, Burroughs vivait, *mais la révolution électronique* tardait à venir. A Champ libre, qui se voulait la place forte éditoriale de la radicalité, on avait *tout de même raté* Richard Brautigan alors qu'il n'aurait pas détesté être des nôtres. Et on regrettait, un peu tard, de ne pas avoir publié Emmett Grogan, son frère en rébellion.

Faute de l'un et de l'autre, et bien que persuadés que le *roman agonisait* (*Tel Quel* pensait-il différemment ?), on adjoignit aux divisions blindées de la théorie quelques francs-tireurs : Philip José Farmer et Philip K. Dick, par exemple. La révolution, oui, mais sans oublier sa part *satanique, le rêve. J'ajoute* que la scission à Champ libre fut avant tout littéraire : *le Bleu du ciel* contre *la Société du spectacle*, Bataille contre Debord.

De sorte qu'une fois installés au Sagittaire, qui s'inventa comme slogan « *La vie est un* roman », on se chercha aussitôt un porte-drapeau. Apporté fin 1976 par Jean-François Bizot, un Allemand d'Amérique, Charles Bukowski joua ce rôle-là. D'abord, pour être né en 1920, il *avait l'âge du père, et surtout, il* sortait du souterrain et ne l'avait pas oublié.

Au flou démolisseur, qui commençait à saper nos illusions, Bukowski opposait la crudité volontairement maladroite *du Polaroïd. Il tordait le cou à* l'épithète, les mots ne prenaient pas la pose ; il les disséquait avec verve, les recrachant comme autant de trophées emblématiques. Au rebours de ce que l'on souhaite à présent *établir, Bukowski, en se réapp*ropriant la langue de la rue, ne visait pas au minimalisme, à *l'arte povera*. Chez lui, au détour de l'*adverbe, le merveilleux cli*gnait de l'œil. Ou, si l'on préfère, l'inattendu. En ce sens, il fut un lyrique, une espèce de croisé de la prosodie.

A l'époque – déconfiture des *alternatives terroristes, repli en* désordre des irréguliers et triomphe, programmé, des apostats –, Bukowski maintint le cap. *Un écrivain ne pouvait ren*trer dans le rang, son travail contre le sens commun le mettant forcément hors la norme. Voilà pourquoi *tant de jeunes* gens, qui n'acceptaient pas de réintégrer le giron familial, qui, pour bien marquer leur diffé*rence, coupèrent ras leurs longs* cheveux et en teignirent ce qu'il en restait (que fit d'autre Baudelaire en *1848 ?*) accueillirent Bukowski *comme un des leurs.*

Car tout succès est fondé sur le quiproquo. Les routards de la décennie précédente s'étaient *choisi Kerouac qui rua dans les* brancards. Avec les punks, autres grands buveurs de bière, Bukowski *rusa*. Il avait attendu si longtemps – près de cinquante ans – qu'on l'éditât, qu'il n'allait pas refuser que l'*underground contribue* à sa gloire.

Il se savait menacé.

Trente années d'esclavage salarial, de bitures sans joie, de *courses truquées, d'amours à la* sauvette, et un corps qui n'en finissait pas de se déglinguer. La mort rôdait.

A *lui donc peut s'appliquer la* formule de Faulkner : *Tandis que j'agonise*. Dès lors qu'on acceptait ses manuscrits, Bukowski *conjura l'agonie* en écrivant à jet continu. Et c'est ainsi qu'il a tenu jusqu'à *soixante-treize ans.*

Lorsqu'au *printemps* 1978, je me suis attelé à la traduction de *L'Amour est un chien de l'enfer*, recueil de poèmes pour lequel on l'invita aussi à « Apostrophes » l'automne suivant, j'ai vite découvert que, loin d'être le « *Céline punk* » (tel fut l'intitulé de la bande que le *Sagittaire* apposa sur la couverture des *Contes de la folie ordinaire*), Bukowski s'apparentait à ces furieux sans lesquels on aurait depuis longtemps descendu en terre la littérature.

Aucune étiquette ne s'applique à lui.

Certes, il buvait, mais il n'y a *que les sots pour imaginer que* l'alcool donne du génie. Il baisait – du moins se plaisait-il à le claironner – mais qui confon*drait le plaisir des sens avec le* malheur d'écrire ? Rien ne vaut le motif, disait Cézanne. Le motif, pour Bukowski, se *résuma à son horizon intime*. Restait ensuite à le rendre sensible. Les peintres du dimanche *n'ignorent pas que les paysages n'existent qu'une fois transfigu*rés par leur palette.

Un mot suffit à définir la manière de Buko : transcen*dance. On croyait voir un bock* de bière, alors que *c'était l'ange* exterminateur qui pointait sous la mousse. Quant aux femmes, *auxquelles il dédia l'un de ses* meilleurs textes, et qu'il ne considéra jamais comme des proies consentantes, elles le forcèrent jusqu'au bout à se poser en rival. Combat perdu d'avance, dira-t-on. Bien sûr, *mais écrit-on pour* la victoire ?

Moyennant quoi, les trois films que l'on tira de son œuvre participèrent tous du culte de l'apparence. Marché de dupes *qui n'abusa que les consomma*teurs de clichés car, sous le Technicolor, l'inconscient résis*tait. Un jour viendra où on lira* Bukowski comme on lit Pound, loin des effets de la grosse caisse. Pour sa musique, et non *pour le bruit qui l'entoura.*

En attendant, buvons un coup – *why not ?* – et guettons ses successeurs. Ils arrivent.

▶ Gérard Guégan est éditeur et écrivain. Il vient de publier, sous le pseudonyme de Freddy Lafargue, *Ibrahim Lancelot* (Editions Dagorno, 180 p., 70 F), un roman fantastique *où les chevaliers de la Table ronde* ressortent de l'enfer et repartent en quête du Génie Rayonnant de l'Action Libératrice (Gral).

Bibliographie

▶ Romans

Aux éditions Grasset : *Women*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Brice Matthieussent (1981, « Le Livre de poche » nº 5900) ; *Factotum, également traduit par Brice* Matthieussent (1984) ; *Hollywood*, traduit par Michel Lederer (1991, « Le Livre de poche » *nº 9597) ; Au sud de nulle part*, traduit par Brice Matthieussent (1992, « Les Cahiers rouges » *nº 164 et « Le Livre de poche »* nº 6162).

Aux Humanoïdes associés, *le Postier*, traduit par Philippe Garnier (*1978, repris en 1986* par Grasset dans « Les Cahiers rouges » nº 60).

▶ Nouvelles, récits

Aux éditions des Humanoïdes associés : *Mémoires d'un vieux dégueulasse*, traduit par Philippe Garnier (1977, épuisé).

Aux éditions Grasset : *Contes de la folie ordinaire*, traduit par Jean-François Bizot et Léon Marcadet (1982, « Le Livre de poche » nº 5735) ; *Nouveaux contes de la folie ordinaire*, traduit par Léon Marcadet (1982, « Le Livre de poche » nº 6027) ; *Je t'aime Albert, et autres nouvelles de Hot Water Music*, traduit par Michel Lederer (1988, « Le Livre de poche » nº 6762) ; *Souvenirs d'un pas grand-chose*, traduit par Robert Pépin (1991, « Les Cahiers rouges » nº 153 et « *Le Livre de poche* » nº 6297).

Aux éditions Dernier terrain vague : *De l'amour*, traduit par *Jean-Luc Fromental, illustra*tions de Robert Crumb (1988).

Les éditions Glénat ont également publié une adaptation *en bande dessinée des Contes de la folie ordinaire*, intitulée *Folies ordinaires*, et illustrée par Mathias Schultheiss (1985).

▶ Poésie

Aux éditions du Sagittaire-Grasset : *L'amour est un chien de l'enfer*, traduit par *Gérard Guégan (1978) et repris* chez Grasset en « Cahiers rouges » (2 tomes) en 1989 et 1990 (nº 108 et 121) ; *Jouer du piano ivre comme d'un instrument à percussion jusqu'à ce que les doigts saignent un peu*, traduit par Michel Lederer (1992).





